



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

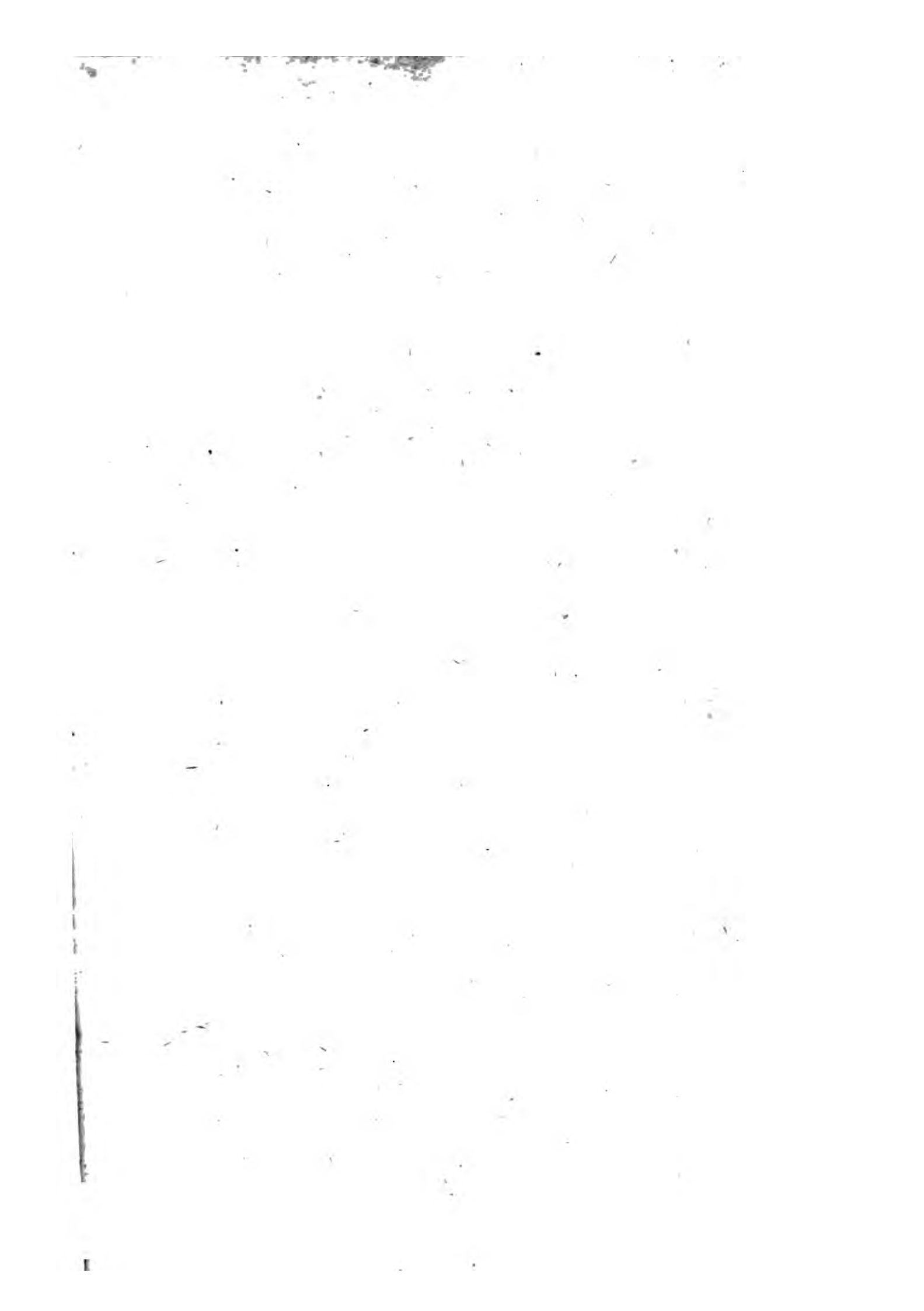


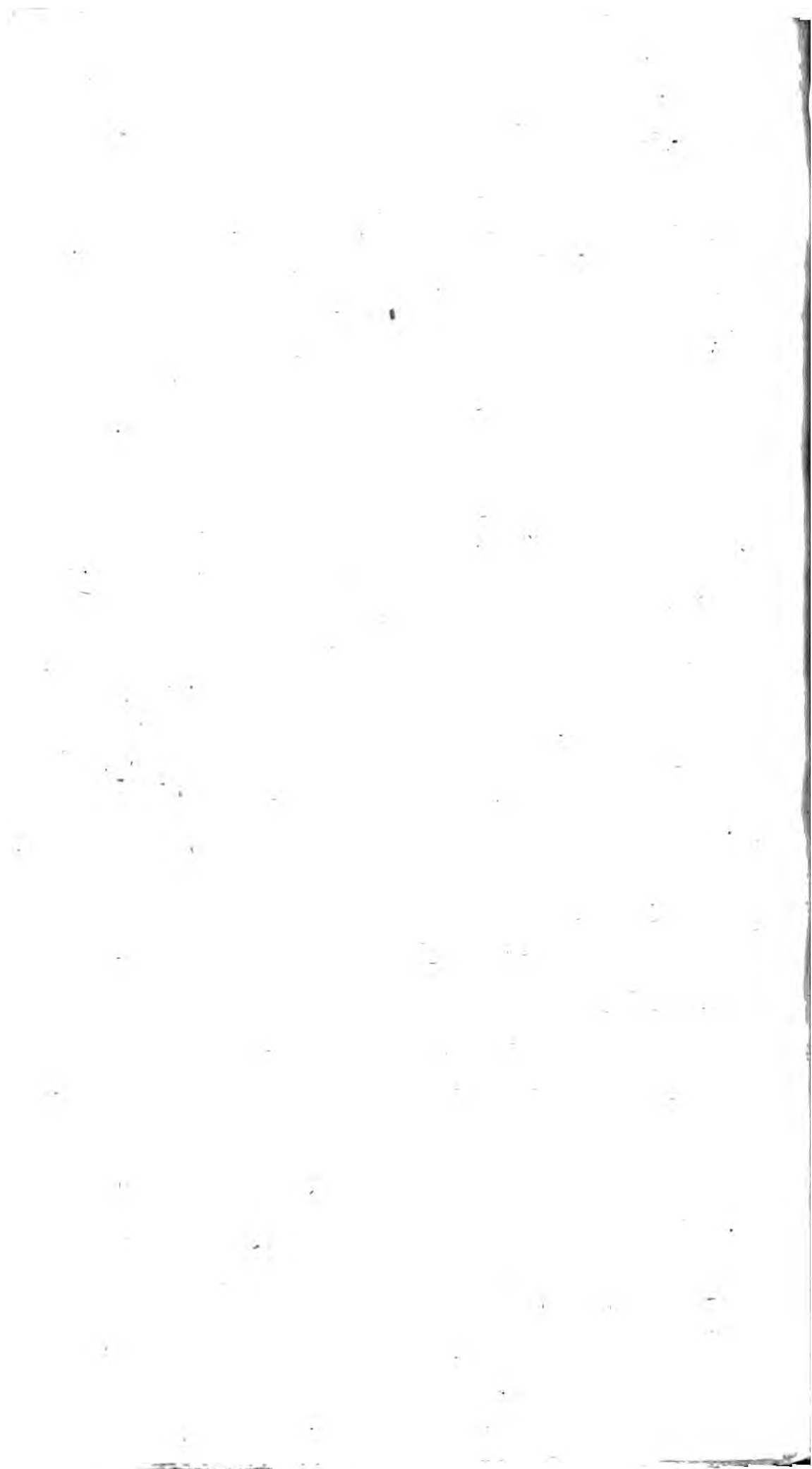


VI. 1785/1(89)



~~S. 131~~





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

СЕРИЯ

ИЗДАНИЕ

№

ИЗДАНИЕ

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

87



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



LETTRES

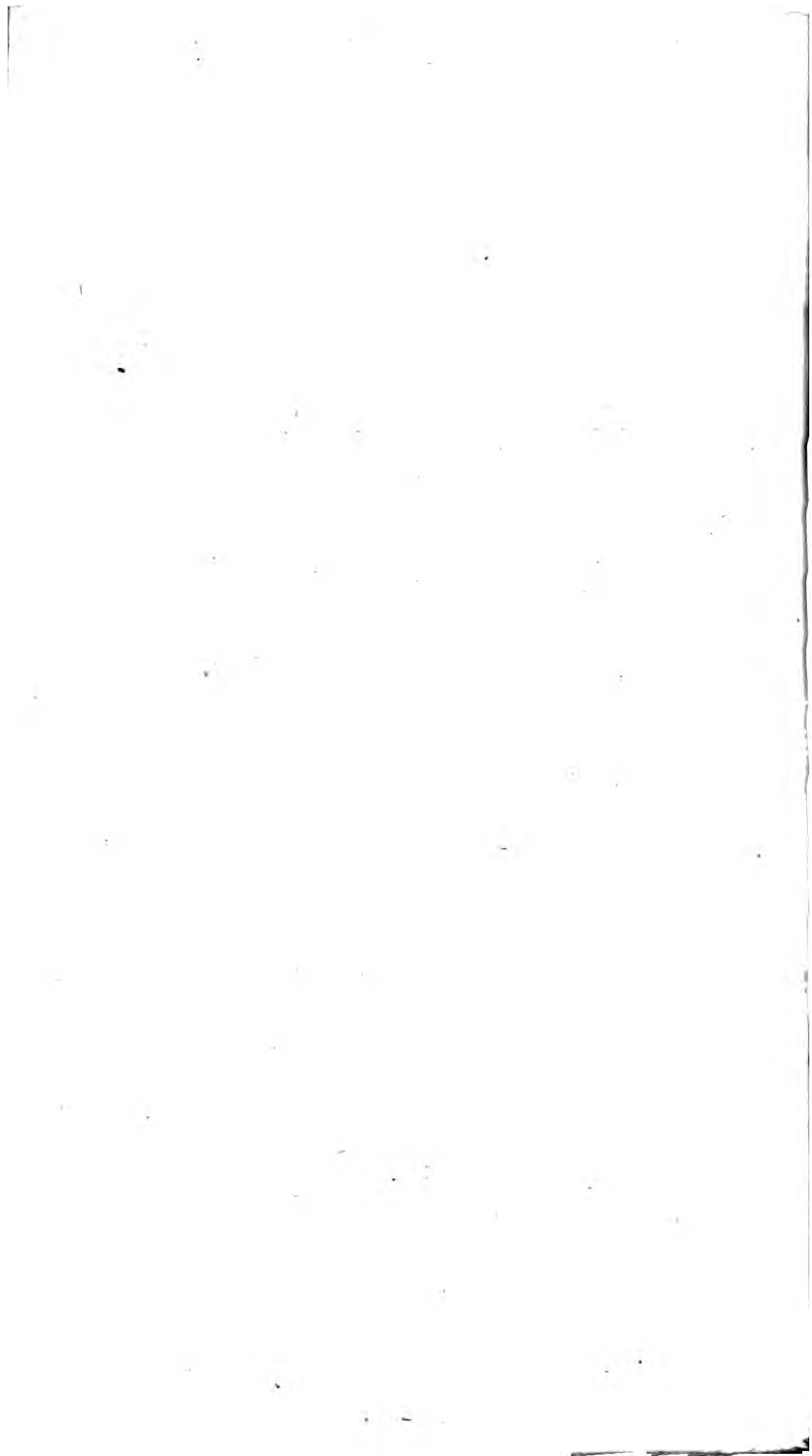
DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746-1764.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * A*



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE correspondance entre deux philosophes illustres, liés pendant trente années par une amitié sans nuages, n'est pas un monument moins précieux que celle de M. de *Voltaire* avec *Frédéric* et *Catherine II*. On y verra quelle suite et quel zèle ils ont réuni en faveur du progrès des lumières, leurs efforts toujours constants et souvent heureux; combien peu ils étaient occupés de leur amour propre, de leur gloire littéraire, qui disparaissaient à leurs yeux devant les grands intérêts à la défense desquels ils s'étaient consacrés.

L'histoire des lettres ne nous a point offert encore d'exemple si honorable pour elles. *Racine* et *Despréaux* furent amis; mais quelle différence entre leurs lettres et celles que nous publions aujourd'hui! Il n'est question dans les lettres des deux poètes que de leur amour propre, de

4 A V E R T I S S E M E N T

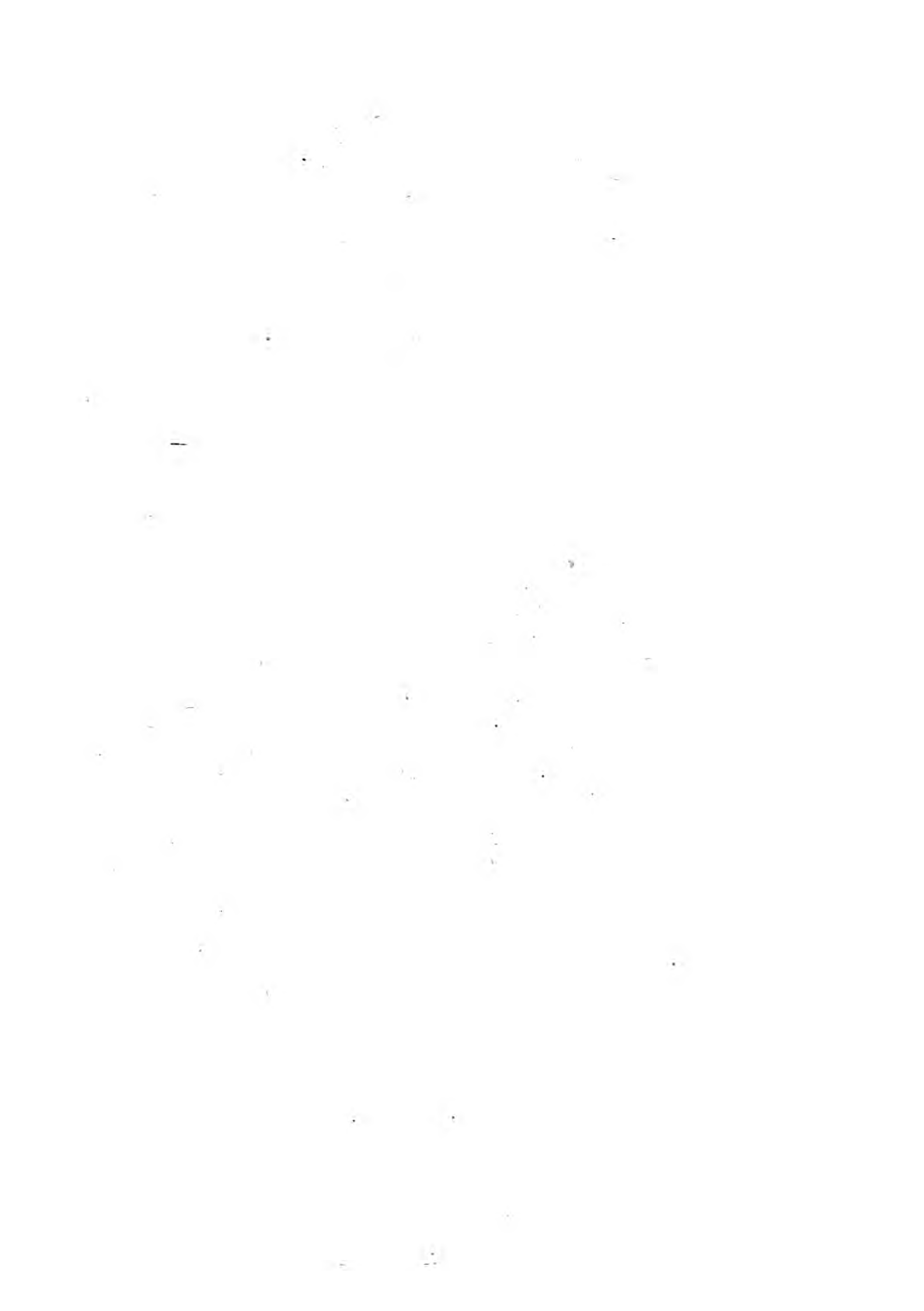
querelles d'auteurs ; ils y paraissent au-dessous d'eux-mêmes ; la petitesse des objets qui les occupent , fait disparaître leur génie.

On doit sans doute attribuer , en partie , cette différence à celle des siècles. Sous le règne de *Louis XIV* on osait à peine penser , même dans le secret d'un commerce intime ; le joug de l'autorité pesait sur les esprits ; les vrais intérêts des hommes étaient étrangers à la plupart de ceux qui cultivaient les lettres ; les querelles littéraires , la dispute des anciens et des modernes occupaient les esprits des académiciens plus que les dragonnades et l'émigration des protestans.

On voit dans ces lettres comment M. de *Voltaire* et M. d'*Alembert* allaient au même but par des moyens divers : l'un montrant plus de hardiesse , parce que sa retraite et son âge faisaient sa sûreté ; l'autre se découvrant moins , mais non moins utile par l'ascendant que sa réputation lui donnait

sur l'esprit des gens du monde et des jeunes littérateurs.

On trouvera peut-être, dans ce recueil, des jugemens sévères sur quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et sur quelques personnes qui étaient alors en crédit; mais des éditeurs n'étant garans ni des opinions, ni des jugemens de l'auteur qu'ils impriment, nous n'avons d'autre tâche à remplir que de donner ces œuvres telles qu'elles ont été composées.



LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

EN vous remerciant, Monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé. — 1746.

Partem aliquam venti divûm referatis ad aures.

— 1746. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime qui vous font dus,
 Monsieur,
 Votre très-humble et très-obéissant
 serviteur, *Voltaire.*

L E T T R E I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 24 d'auguste.

— 1752. J'AI appris, Monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur, et pour mériter vos bontés. Je fais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié, par ses lumières et par ses sentimens.

(*) L'abbé de *Prades*.

Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés , et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites , vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre ; car il n'a que trop bien appris combien les hommes sont méchans , injustes et cruels. Mon collègue dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui , et du bien que vous avez dit de l'ouvrage , à la fin de votre admirable Essai sur le siècle de *Louis XIV.* Nous connaissons mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin , sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe ; mais enfin nous commencerons , et on nous en fera peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête : j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait , on reviendrait nous prier de continuer , et cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant six mois , j'ai crié comme le *Mars d'Homère* ; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi soit-il !

— 1752. J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre Louis XIV : j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu ; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde ; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, et la versification admirable. Je ne vous parle pas de *Lisois*, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre ; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchanté. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et *Lisois*, au troisième acte ? En écoutant cette scène et bien d'autres de la pièce, je disais à M. de *Voltaire* comme la prêtresse de Delphes à *Alexandre* : *Ah ! mon fils, on ne peut te résister. On nous flatte de remettre Rome sauvée après la Saint-Martin : vos amis et le public seront charmés de la revoir ; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre siècle, que vous n'ayez pu dire comme Cicéron :*

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.

Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme ;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remercimens , et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis , et au plus zélé de vos admirateurs. 1752.

D'Alembert.

L E T T R E I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Potsdam , 5 de septembre.

VRAIMENT , Monsieur , c'est à vous à dire :

Je rendrai grâce au ciel , et resteraï dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel , ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie , mais de celui que vous lui faites. Vous et M. *Diderot* , vous faites un ouvrage qui sera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier ; mais de philosophes éloquens , je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des fots et des fanatiques , sous les yeux d'un roi aussi philosophe que vous ; mais les secours manquent ici totalement. Il y a prodigieusement de baïonnettes , et fort

—
1752. peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a transporté Athènes que dans son cabinet ; et il faut avouer que ce n'est qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entreprise. J'ai assez bonne opinion du ministère, pour espérer que vous ne serez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompense d'un travail si utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'espère que le roi, à son retour de la Silésie, lui apportera les provisions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que sa thèse dût le faire vivre du bien de l'Eglise, quand elle lui attirait de si violentes persécutions. Vous voyez que cette Eglise est comme la lance d'*Achille*, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Heureusement les bénéfices ne sont point en Silésie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne fais pas si l'abbé de *Prades* est hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je suis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne me demandera point de billet de confession. Adieu, Monsieur ; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et surtout trop de fots ; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq justes. Je vous embrasse de tout mon cœur. *Voltaire*.

L E T T R E I V.

1755.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 9 d'octobre.

Nous avons été sur le point, mon cher philosophe universel, de savoir madame de *Fontaine* et moi ce que devient l'ame, quand son confrère est passé. Nous espérons rester encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Constans* et l'aventure de *Pirna* feront une assez bonne figure un jour dans l'histoire; mais ce n'est pas là mon affaire, Dieu m'en préserve; je suis assez embarrassé du passé sans me mêler encore du présent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'est pas toujours le maître de ses momens. Je tâcherai de vous servir mieux que je n'ai fait. Je suis bien mécontent de l'article *Histoire*. J'avais envie de faire voir quel est le style convenable à une histoire générale; celui que demande une histoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoiras*

1755. l'emporte sur *Daniel*, et *Clarendon* sur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'est pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain ; que celui qui ne donne les faits que de la seconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait ; que c'est un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus ; enfin il y avait cent choses utiles à dire qu'on n'a point dites encore ; mais j'étais pressé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Histoire générale que vous connaissez. Je vous demande pardon de vous avoir si mal servi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque chose de mieux, mais ne pouvant répondre d'un jour de santé, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point souscrit. Je courais le monde quand vous avez commencé ; je l'achèterai quand il sera fini ; mais je fais réflexion qu'alors je serai mort : ainsi je vous prie de proposer à *Briasson* de m'envoyer les volumes imprimés, je lui donnerai une lettre de change sur mon notaire.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphysique me ferre le cœur. Il

est bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on pense. —
1755.

Je suis encore fâché qu'on fasse des dissertations, qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je suis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes; c'est ainsi que pense le fuisse V.

L E T T R E V.

D E M. D E V O L T A I R E.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres; je n'ai ni le temps, ni les connaissances, ni la santé qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais: je ne vous présente ces essais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez, je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'ose croire que tous les sujets *in medio positi*, qui sont si connus, si rebattus, sur lesquels il y a si peu de doutes, sur lesquels

— 1755. on a fait tant de volumes , doivent être , par ces raisons-là même , traités un peu sommairement. On pourrait faire un in-folio sur ce seul mot *Littérature*. Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et espagnols , il faut donc que je m'étende sur les français ; il faudrait encore que j'eusse des livres espagnols et italiens , et je n'en ai pas un.

Muratori , outre ses immenses collections historiques , a écrit de la perfection de la poésie italienne ; il a fait des observations sur *Pétrarque*. *L'Histoire de la poésie italienne* , par *Crescimbene* , m'a paru un ouvrage assez instructif. J'ai lu le comte *Orsi* , qui a justifié le *Tasse* contre le père *Bouhours* : son livre est plus rempli , à ce qui m'a paru , d'érudition que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire sur la tragédie comme *Dacier* , et il a fait en conséquence des tragédies comme *Dacier* , aidé de sa femme , les aurait faites. Cette espèce de littérature commença , je crois , du temps de *Castelvetro* ; ensuite vint *Jules Scaliger* , mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple , il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en sache plus que moi , et qui ne vous serve mieux. D'ailleurs , ne suffit-il pas , dans un dictionnaire , de définir , d'expliquer , de donner quelques exemples ? faut-il discuter

les

les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle. — 1755.

A l'égard des Espagnols , je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis*. Je ne fais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres , pas même le *Château de l'ame* de sainte *Thérèse*.

A propos d'ame , j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne certain petit mot sur l'ame , non pas pour qu'on en fit usage , mais seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'*Encyclopédie*.

Il est bien douloureux que des philosophes soient obligés d'être théologiens. Ah ! tâchez , quand vous en ferez au mot de *Pensée* , de dire au moins que les docteurs ne savent pas plus comment ils font des pensées , qu'ils ne savent comment ils font des enfans : ne manquez pas au mot de *Résurrection* de vous souvenir que *S^t François-Xavier* ressuscita onze personnes de compte fait ; mais à *Clavecin* , vous n'oublierez pas , sans doute , le clavecin oculaire.

Adieu , Monsieur ; je crains d'abuser de votre temps ; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu , *Atlas* et *Hercule* , qui portez le monde sur vos épaules.

1755.

L E T T R E V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , près de Genève , 9 de décembre.

LE célèbre M. *Tronchin* , qui guérit tout le monde hors moi , m'avait parlé des articles *Goût* et *Génie* ; mais si on en a chargé d'autres , ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne , je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées , et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'article *Histoire* , et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie , sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile* (style) doit être restreint à la seule facilité du style , ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue , on n'oubliât pas le style facile.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté* (morale) , *Feu* , *Finesse* , *Faiblesse* , *Force* dans les ouvrages. Je demande si , en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple , on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très-définitéressé. 1755.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie*: je me tiendrai très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-sincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé sur la santé de M. *Rousseau*; je voudrais bien en savoir des nouvelles.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a son mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous suis tendrement dévoué à plus d'un titre.

Le malingre V.

1755.

L E T T R E V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Monrion, 28 de décembre.

VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchise* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Histoire* sont terribles. Je n'ai point de livres dans ma solitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication* : je ne peux ni faire ni dire beaucoup sur ce mot. J'enverrai incessamment l'histoire des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliste*, sinon qu'un homme formaliste est un homme insupportable ?

En général, je ne voudrais que définitions et exemples ; définitions, je les fais mal ; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reste.

Mes maîtres encyclopédiques, est-ce que vous aimez les choses problématiques ? Monsieur *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort est ressuscité, il n'en croirait rien. On vient

dire après cela que si tout Paris a vu ressusciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi affurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille personnes qui me content une chose improbable, ne m'inspirent pas la même certitude que mille personnes qui me disent une chose probable; et je persiste à penser que cent mille hommes qui ont vu ressusciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue. — 1755.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ses sottises et son impuissance. Ce malade vous aime de tout son cœur, et madame *Denis* aussi.

1756.

L E T T R E V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Monrion, 10 de février.

JE vous envoie, mon cher et illustre confrère, deux phénomènes littéraires ; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remerciemens vous devez à M. *Formey*, secrétaire de votre académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très-sincères au roi de Prusse. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de *Méropé* : en voici la première scène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en musique ses vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il est très-capable, comme vous savez, de faire la musique lui-même ; sans cela, je prierais quelque grand musicien de Paris de travailler sur ce canevas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraissent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un présent plus galant. Dès que je serai de retour à mes petites *Délices*, je travaillerai à *Français* et à *Histoire*, et je serai à vos ordres, sauf à être réduit par le sieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédistes.

L E T T R E I X.

1756.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Lyon, ce 28 de juillet.

P U I S Q U E la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illustre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaisir de vous embrasser et de vous renouveler l'assurance de tous les sentimens d'admiration que vous m'inspirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y passer le reste du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir si éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et surtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuse à toute autre société, parce que je pense avec *Montagne*, que *d'aller de maison en maison faire montre de son caquet, est un métier très-messéant à un homme d'honneur*. Nous avons ici une comédie détestable et d'excellente musique italienne médiocrement exécutée. Le

— bruit a couru ici que vous deviez venir
 1756. entendre mademoiselle *Clairon* dans la nouvelle salle, et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinssiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouassions aux barres; mais on me rassure en m'apprenant que vous restez à Genève. La nouvelle salle est très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait construire. C'est la première que nous ayons en France, et je serais d'avis d'y mettre pour inscription, *longo post tempore venit*. Adieu, mon cher et illustre confrère; rien n'est égal au désir que j'ai de vous embrasser, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'affirmer mesdames vos nièces des mêmes sentimens. *Vale, vale.*

LETTRE

L E T T R E X.

1756.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 2 d'auguste.

SI j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il se pourrait à toute force, mon cher et illustre ami, que je me partageasse entre vous et mademoiselle *Clairon*; mais, en vérité, je suis trop raisonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il est vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour propre, le sacrifice me paraît bien plus aisé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin: elle pense comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci est du temps de l'ancienne Grèce où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philosophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philosophe. Il faudrait que vous le fussiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes qui me restent dans mon petit hermitage; ils ne sont bons tout au plus que pour un sauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de sagesse iroquoise. Si pourtant vous pouviez

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * C*

— 1756. pousser la vertu jusque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes, en daignant y coucher. Vous me trouverez bien malade ; ce n'est pas la faute du grand *Tronchin* : il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle est d'exister, et ma consolation sera de vous embrasser. Ma champêtre famille vous fait les plus sincères complimens.

L E T T R E X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

MON cher maître, je ferai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand trésor des connaissances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Yebor* (*) et ses confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant* ; le reste viendra si je suis en vie.

Je suis bien loin de penser qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais

(*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

je maintiens qu'il en faut par-tout, et que c'est l'essence de tout dictionnaire utile. J'ai vu par hasard quelques articles de ceux qui se font, comme moi, les garçons de cette grande boutique; ce sont, pour la plupart, des dissertations sans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez souffert un tel article dans un ouvrage si sérieux: *Chloé presse du genou un petit maître*, et chiffonne les dentelles d'un autre. Il semble que cet article soit fait par le laquais de *Gil-blas*. —
1756.

J'ai vu *Enthousiasme* qui est meilleur; mais on n'a que faire d'un si long discours pour savoir que l'enthousiasme doit être gouverné par la raison. Le lecteur veut savoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le consacèrent à la divination, à la poésie, à l'éloquence, au zèle de la superstition; le lecteur veut des exemples de ce transport secret de l'ame appelé enthousiasme; ensuite il est permis de dire que la raison, qui préside à tout, doit aussi conduire ce transport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me soucie pas qu'on me donne son avis particulier sur la *Comédie*, je veux qu'on m'en apprenne la naissance et les progrès chez chaque nation: voilà ce qui plaît, voilà ce qui instruit.

— 1756. On ne lit point ces petites déclamations dans lesquelles un auteur ne donne que ses propres idées qui ne font qu'un sujet de dispute. C'est le malheur de presque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous présente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je suis sans livres, je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans ; quand les pédans se battent, les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire, j'enverrai à *Briaffon* l'argent qu'il faut : je ne veux pas de son livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens ; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui ; j'en étais bien loin, et il s'est bien trompé. Adieu, achevez le plus grand ouvrage du monde.

L E T T R E X I I.

1756.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de novembre.

J'ENVOIE, mon cher maître, au bureau qui instruit le genre-humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genres de style*, *Gens de lettres*, *Gloire* et *Glorieux*, *Grandeur* et *Grand*, *Goût*, *Grâce* et *Grave*.

Je m'aperçois toujours combien il est difficile d'être court et plein, de discerner les nuances, de ne rien dire de trop, et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire*; j'ai de l'aversion pour la vanité des généalogies; je n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième siècle, et je ne suis pas assez savant pour concilier les deux généalogies absolument différentes de notre divin Sauveur.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, consacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, sous le nom de *Disputes littéraires*; car en ce cas le mot guerre est impropre, et n'est qu'une plaisanterie.

1756. Je me suis pressé de vous envoyer les autres articles, afin que vous eussiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainsi les mauvais plaisans : croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On se plaint généralement de la longueur des dissertations ; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples : on souhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. *Diderot*.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, est d'autant plus difficile à faire que tout le monde en est juge, et que les matières paraissent plus aisées ; c'est-là surtout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée ? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long ; mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je songe que c'est pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai ; c'est-là le point principal.

Je vous prie de me renvoyer l'article *Histoire* dont je ne suis point content, et que je veux refondre, puisque j'en ai le temps. Vous

pourriez me faire tenir ce paquet, contre-signé chancelier, à la première occasion. 1756.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez sans doute *Idee et Imagination* ; si vous n'y travaillez pas, et que la place soit vacante, je suis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à six ou sept mois ; j'ai une tâche un peu différente à remplir ; mais je voudrais employer le reste de ma vie à être votre garçon encyclopédiste. La calomnie vient de Paris, par la poste, me persécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers sanglans contre le roi de Prusse, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas sujet de me louer du roi de Prusse ; mais, indépendamment du respect que j'ai pour lui, je me respecte assez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une *Pucelle* de sa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié sont outragés ; cela est digne du siècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas jusque-là. Je me meurs ; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous estime. Madame *Denis* vous en dit autant.

1756.

L E T T R E X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 13 de décembre.

VOUS avez, mon cher et illustre maître, très-grande raison sur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne sont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je suis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collègue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, et à passer dorénavant par-dessus toute autre considération; et je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à effuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contre-signé. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets, sous l'enveloppe de M. de *Malesherbes*, afin de leur en épargner le port qui est assez considérable. Quelqu'un s'est chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en

acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. Guillaume : *Je le prouve par mon drap.* 1756.

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du parlement et du clergé ,

Et l'Eglise triomphe ou fuit en ce moment.

Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre , *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe , tout cela me paraît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage , excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous , quand même ils seraient d'eux. J'ai vu aussi cette petite édition de la Pucelle ; on prétend qu'elle est de l'auteur du *Testament politique d'Alberoni* ; mais comme on sait que cet auteur est votre ennemi , il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici ; et cela mourra , selon toutes les apparences , en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au défaveu le plus authentique , et

1756. je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puissiez avouer. Adieu, mon cher et illustre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collègue vous fait un million de complimens. Permettez que madame *Denis* trouve ici les assurances de mon respect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie*: quelques circonstances qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième volume, font cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale et nos ama.*

L E T T R E X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 de décembre.

MON cher maître, mon aimable philosophe, vous me rassurez sur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous représenter en général qu'on se plaint de la longueur des dissertations vagues et sans méthode que plusieurs personnes vous fournissent pour se faire valoir; il faut songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une espèce

de protocole à ceux qui vous servent , étymologies , définitions , exemples , raisons , clarté et briéveté ? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles , mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous seconde mal ; il y a de mauvais soldats dans l'armée d'un grand général. Je suis du nombre ; mais j'aime le général de tout mon cœur.

 1756.

Si j'étais à Paris , je passerais ma vie dans la bibliothèque du roi , pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéresse pour l'honneur de ma patrie , pour le vôtre , pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette* , je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on est que *Charles - Quint* établit , dans ses autres Etats , l'étiquette de la maison de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais surtout , si je travaillais à Paris , je ferais bien mieux que je ne fais ; je n'ai ici aucun livre nécessaire.

Les tracasseries civiles de France sont tristes , mais les guerres civiles d'Allemagne sont affreuses. La campagne prochaine sera probablement bien sanglante. Continuez à instruire ce monde que tant de gens défolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige ; mais la justice que vous me rendez , ainsi

1756. — que tous les gens d'honneur et de goût, me console.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur.

L E T T R E X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de décembre.

JE vous renvoie *Histoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne soit trop long: c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez incessamment *Imagination* qui sera plus court, plus philosophique, et par conséquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtre*? c'est un sujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été institué pour du bois et de la pierre: le peuple les a traitées comme il traite nos saints. Le sujet est délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reste, avec le dictionnaire de l'univers sur les bras?

Madame *Denis* et moi, nous vous souhaitons la bonne année tout simplement.

L E T T R E X V I.

1757.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane , 3 de janvier.

LE peu que je viens de lire du septième tome , mon cher grand-homme , confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes : que vous vous tailliez des ailes pour voler à la postérité. Comptez que je vous révère , vous et M. *Diderot*.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons , nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux ; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me suis hâté , parce qu'après *Habacuc* , *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin ; il me semble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémistiche* que vous m'avez confié , fera plus long , quoiqu'il semble devoir être plus court. Je voudrais y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des

— 1757. hémistiches ; j'aurais peut-être encore quelques nouveautés à dire , mais je ne suis qu'un vieux fuisse. Vous autres Parisiens , vous jetterez mes hémistiches au feu , s'ils ne vous plaisent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille* ? On m'a dit que cela est extrêmement touchant. L'auteur prouve que les géomètres et les métaphysiciens ont un cœur.

Pour les prêtres , ils n'en ont point. J'ignore si l'hérétique de *Prades* a conspiré contre le roi de Prusse. Je ne le crois pas ; mais les prêtres hérétiques de Genève conspirent contre nous ; il n'y a forte d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre le mot *Atroce* ; mais je les attends à l'article *Servet*. En attendant , ils doivent vous écrire. Je vous prie très-instamment de leur mander , pour toute réponse , que vous avez reçu leur lettre , que vous leur rendrez service autant que vous le pourrez , et que vous me chargez de leur signifier vos intentions et de finir cette affaire. Je vous assure que , mes amis et moi , nous les mènerons beau train ; ils boiront le calice jusqu'à la lie. Faites ce que je vous demande , et laissez agir nos amis : vous ferez content. J'attends à Lausanne *Histoire* contre-signée. Je suis un peu incommodé des mouches dont mon appartement est plein , vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y a toujours dans ce

monde quelque mouche qui me pique ; mais
cela ne m'empêchera pas de vous servir. 1757.

On dit Breslau repris par le roi de Prusse ;
cela pourrait bien être , car il y a plus d'un
mois qu'il ne m'a envoyé de vers. Je le crois
très-occupé et vous aussi. Ainsi je finis en
vous embrassant de tout mon cœur , ainsi fait
madame *Denis*.

Le suisse V.

L E T T R E X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane, 8 de janvier.

ON se vante à Genève que vous êtes obligé
de quitter l'*Encyclopédie* , non-seulement à
cause de l'article *Genève* , mais pour d'autres
raisons que les prêtres n'expliquent pas à
votre avantage. Si vous avez quelque dégoût,
mon cher philosophe , mon cher ami , je vous
conjure de le vaincre ; ne vous découragez
pas dans une si belle carrière. Je voudrais que
vous et M. *Diderot* , et tous vos associés , pro-
testassent qu'en effet ils abandonneront l'ou-
vrage , s'ils ne sont libres , s'ils ne sont à l'abri
de la calomnie , si on n'impose pas silence ,

— 1757. par exemple , aux nouveaux *Garaffes* qui vous appellent des *kakouacs* : mais que vous seul renonciez à ce grand ouvrage , tandis que les autres le continueront , que vous fournissiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis , que vous laissiez penser que vous avez été forcé de quitter , c'est ce que je ne souffrirai jamais ; et je vous conjure instamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu , je le fais , que ce grand ouvrage eût été fait et imprimé dans un pays libre , ou sous les yeux d'un prince philosophe ; mais , tel qu'il est , il aura toujours des traits dont les gens qui pensent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le secret de Genève ? est-ce en secret que *Vernet* , qui vient d'établir une commission de prêtres contre vous , a imprimé que la révélation *est utile* ? est-ce en secret que le mot de *Trinité* ne se trouve pas une fois dans son catéchisme ? est-ce en secret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner ? Vous n'avez dit que ce que savent toutes les communions protestantes ; votre livre est un registre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais , et ne paraissez pas céder à ces misérables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez
faire

faire une plus mauvaise démarche , et furement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée ; ne vous y laissez pas attraper , de quelque part qu'elle vienne : on écrira à M. de *Malesherbes* ; c'est à lui de vous foutenir , et vous n'avez besoin d'être soutenu de personne. 1757.

Enfin , au nom des lettres et de votre gloire , foyez ferme , et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémistiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles instructifs ; je déteste la déclamation. Bonsoir ; expliquez-moi , je vous en prie , toutes vos intentions , et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux suisse V.

L E T T R E X V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Monrion , 16 de janvier.

JE vous envoie , mon cher maître , l'article *Imagination* , comme un boiteux qui a perdu sa jambe la sent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'est qu'un livre contre ces pauvres déistes , intitulé *la Religion vengée* , et dédié à monseigneur le
*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * D*

— dauphin , dont le premier tome paraît déjà ,
1757. et dont les autres suivront de mois en mois ,
pour mieux frapper le public.

Savez-vous quel est ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monsieur le dauphin que le royaume est plein d'ennemis de la religion ? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens* , *François Ravillac* et ses prédécesseurs étaient des déistes , des philosophes. *Pierre Damiens* avait dans sa poche un très-joli petit testament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin , je vous prie , et le succès de son pieux libelle. Votre France est pleine de monstres de toute espèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres , et que les philosophes soient défunis et dispersés ? Réunissez le petit troupeau ; courage. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuise beaucoup à la philosophie.

Madame *Denis* et le solitaire *Voltaire* vous embrassent tendrement.

L E T T R E X I X.

1757.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane , 19 de janvier.

J E reçois , mon cher philosophe , votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie*. Quoique je sois un peu rouillé sur ces matières , j'ai eu un plaisir très-vif , et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémistiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémistiche* n'est pas une commiffion bien brillante. Cependant , en ornant un peu la matière , j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'est à dédaigner , et je ferai le mot *Virgule* quand vous le voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours , avec grand plaisir , des grains de fable à votre pyramide ; mais ne l'abandonnez donc pas , ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient ; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le malheureux métier d'homme de lettres , et il y a quarante ans que je suis accablé d'ennemis.

Je ferais une bibliothèque des injures qu'on

— 1757. a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais seul, sans aucun partisan, sans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'est ainsi que j'ai passé ma vie à Paris. Vous n'êtes pas assurément dans cette situation cruelle et avilissante, qui a été l'unique récompense de mes travaux. Vous êtes des deux académies, pensionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie*, auquel la nation doit s'intéresser, vous est commun avec une douzaine d'hommes supérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adressez-vous en corps à monsieur de *Malesherbes*? que ne prescrivez-vous les conditions? On a besoin de votre ouvrage; il est devenu nécessaire: il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et sans dégoût. La gloire de monsieur de *Malesherbes* y est intéressée. On doit vous supplier d'achever un ouvrage qui doit toujours se perfectionner, et qui devient meilleur à mesure qu'il avance.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'assemblent pas, et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout, si on ne les soutient; mais après la promesse d'être soutenus, il faut qu'ils travaillent. Faites un corps, Messieurs; un corps est toujours respectable. Je fais bien que ni *Cicéron* ni *Locke*

n'ont été obligés de soumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des pensées ; je fais qu'il est honteux qu'une société d'esprits supérieurs, qui travaille pour le bien du genre-humain, soit assujettie à des censeurs indignes de vous lire ; mais ne pouvez-vous pas choisir quelques réviseurs raisonnables ? monsieur de *Malesherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix ? Ameutez-vous, et vous ferez les maîtres. Je vous parle en républicain ; mais aussi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république !

Venons à l'article *Genève*. Un ministre me mande qu'on vous doit des remerciemens : je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres se fâchent, d'autres font semblant de se fâcher ; quelques-uns excitent le peuple, quelques autres veulent exciter les magistrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que *la révélation est utile*, est à la tête de la commission établie pour voir ce qu'on doit faire ; le grand médecin *Tronchin* est secrétaire de cette commission, et vous savez combien il est prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié sur l'ame atroce de *Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercure galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maison dans le voisinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma

1757. maison. Je me suis contenté de dire à mes amis que *l'ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magistrats et les prêtres sont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laisser, avec *Tronchin*, le soin de la plaisante affaire des *Jociniens* de Genève; vous les reconnaissez pour chrétiens, comme M. *Chicaneau* reconnaît madame de *Pimbêche* pour femme très-sensée et de bon jugement. Il suffit. Je suis seulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Permettez-moi seulement les politesses avec ces fociniens honteux; ce n'est pas le tout de se moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et soyez gai.

L E T T R E X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 23 de janvier.

LA Religion vengée, mon cher et illustre philosophe, est l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravillac*, des confrères du martyr *Guignard*,

du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campion*, &c. —
 Je ne connais comme vous cette rapsodie que 1757.
 par le titre ; elle ne fait ici aucune sensation ,
 quoiqu'il en ait déjà paru plusieurs cahiers.
 Le jésuite *Berthier*, grand et célèbre directeur
 du *Journal de Trévoux*, est à la tête de cette
 belle entreprise, qui tend à décrier, auprès
 du dauphin, les plus honnêtes gens et les
 plus éclairés de la nation. Ces gens-là sont le
 contraire d'*Ajax* ; ils ne cherchent que la nuit
 pour se battre ; mais laissons-les dire et faire ;
 la Raison finira par avoir raison : malheureu-
 sement vous et moi nous n'y ferons plus,
 quand ce bonheur arrivera au genre-humain.
 Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car
 pour moi je rends justice à tous ces libelles
 périodiques en ne les lisant jamais) me dit
 hier que dans le dernier *Journal* vous étiez
 nommément et indécemment attaqué ; ce poëte,
 dit-on, qui s'appelle *l'ami des hommes*, et qui est
l'ennemi du Dieu que nous adorons. Voilà comme
 ils vous habillent, et voilà ce que M. de
Malesherbes, le protecteur déclaré de toute la
 canaille littéraire, laisse imprimer avec appro-
 bation et privilège.

Le malheureux affassin (*) n'a point encore
 parlé ; il persifle ses juges et ses gardes ; il
 demande la question, et je crois qu'il ne

(*) *Damiens*.

— sollicitera pas long-temps. C'est un mystère
1757. d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne
faura jamais les vrais auteurs.

Votre Histoire fait beau et grand bruit
comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri IV*
surtout a charmé tout le monde. J'ai reçu
Imagination, et je vous en remercie. Adieu,
mon cher et illustre confrère; vous devriez
bien nous donner quelque ouvrage digne de
vous, sur l'attentat commis en la personne
du roi. En attendant, je vous recommande, à
vos momens perdus, les auteurs de *la Religion*
vengée. Vale et nos ama.

L E T T R E X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, 28 de janvier.

JE suis infiniment flatté, mon très-cher et
illustre philosophe, du suffrage que vous
accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beau-
coup d'autres pour ce septième volume, dont
je désirerais fort que vous fussiez content, et
où j'ai tâché de mettre de l'instruction sans
verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravi-*
tation, *Gravité*, *Forme substantielle*, *Fortuit*, *For-*
nication, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères*
de

de la charité, Fortune, &c. Vous trouverez aussi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions sur l'application de l'esprit philosophique aux matières de goût, où j'ai tâché de mettre de la vérité sans déclamation; car je déteste la déclamation, à votre exemple: mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous lisez point. 1757.

Oui, sans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* est devenue un ouvrage nécessaire, et se perfectionne à mesure qu'elle avance; mais il est devenu impossible de l'achever dans le maudit pays où nous sommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'est rien; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres supérieurs, dont M. de *Malesherbes* n'a pu empêcher l'exécution? croiriez-vous qu'une satire atroce contre nous, qui se trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle les *Affiches de province*, a été envoyée de Versailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer; et qu'après avoir résisté autant qu'il a pu, jusqu'à s'exposer à perdre son gagne-pain, il a enfin imprimé cette satire, en l'adouçissant de son mieux. Ce qui en reste, après cet *adouçissement*, fait par la *discretion du prêteur*, c'est que nous formons une secte qui a juré la ruine de toute société, de tout gouvernement et de toute

morale. Cela est gaillard ; mais vous fentez ,
 1757. mon cher philosophe , que si on imprime
 aujourd'hui de pareilles choses par *ordre exprès*
 de ceux qui ont l'autorité en main , ce n'est
 pas pour en rester là ; cela s'appelle *amasser les*
fagots au septième volume , pour nous jeter
 dans le feu au huitième. Nous n'avons plus
 de censeurs raisonnables à espérer , tels que
 nous en avons eu jusqu'à présent ; M. de
Malesherbes a reçu là-dessus les ordres les plus
 précis , et en a donné de pareils aux cen-
 seurs qu'il a nommés. D'ailleurs , quand nous
 obtiendrions qu'ils fussent changés , nous n'y
 gagnerions rien ; nous conserverions alors le
 ton que nous avons pris , et l'orage recom-
 mencerait au huitième volume. Il faudrait
 donc quitter de nouveau , et cette comédie-là
 n'est pas bonne à jouer tous les six mois. Mon
 avis est donc , et je persiste , qu'il faut laisser
 là l'*Encyclopédie* , et attendre un temps plus
 favorable (qui ne reviendra peut-être jamais)
 pour la continuer. S'il était possible qu'elle
 s'imprimât dans le pays étranger en conti-
 nuant , comme de raison , à se faire à Paris ,
 je reprendrais demain mon travail ; mais le
 gouvernement n'y consentira jamais ; et quand
 il le voudrait bien , est-il possible que cet ouvrage
 s'imprime à cent ou deux cents lieues des
 auteurs ? Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politeffes* avec ces fociniens honteux ; mais surtout ne passez pas les *politeffes* et vos pouvoirs ; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement ; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette petite profession de foi de deux lignes : *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que JESUS-CHRIST est Dieu, égal en tout à son père.* Vous verrez les pharisiens aux prises avec les saducéens, et nous aurons les rieurs pour nous.

La commission établie, pour savoir ce qu'il faut faire, ressemble au grand conseil qui se tint à Dresde le lendemain du jour que Charles XII y passa ; et je crois qu'elle aura la même issue.

Je reviens à l'*Encyclopédie* ; je doute fort que votre article *Histoire* puisse passer avec les nouveaux censeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue : mais rien

1757. — ne presse; je doute que le huitième volume se fasse jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il est impossible de faire : *Hérésie, Hiérarchie, Indulgence, Infaillibilité, Immortalité, Immatériel, Hébreux, Hobbisme, Jésus-Christ, Jésuites, Inquisition, Jansénistes, Intolérance, &c.* et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, sur *Figure de la terre*, au sixième volume.

L E T T R E X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane, de mon lit, d'où je vois dix lieues de lac,
29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage, mon digne et courageux philosophe; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ses affaires.

On fait une grande profession de foi à Genève; vous aurez le plaisir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchisme. On se plaint de l'article des *Comédiens* inséré dans celui de *Genève*; mais vous avez joint ce petit mot de la comédie à la requête des citoyens

qui vous en ont prié. Ainsi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empressement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le sentiment des prêtres, sentiment publié dans le catéchisme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les conversations. 1757.

Quand je vous ai supplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait poussé les libelles, et j'étais bien loin de soupçonner qu'ils fussent autorisés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine*; elle est votre voisine; ne pourriez-vous pas passer chez elle?

Il serait triste qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cause de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit; mais il serait encore plus triste de continuer en étant exposé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils déshonorent la nation. Etes-vous bien uni avec M. *Diderot* et les autres associés? *Funiculus triplex difficillimè rumpitur*. Quand vous signifierez tous ensemble que vous ne travaillerez qu'avec l'assurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu nécessaire. Les criaileries passeront, et l'ouvrage restera.

— 1757. Il est beau de quitter tous ensemble et de donner des lois ; il ferait désagréable pour vous de quitter seul : il ne faut point que la tête se sépare du corps.

Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on insultât à ceux qui seuls aujourd'hui travaillent pour la gloire de la nation ; et, pour Dieu, ne souffrez plus les insipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie*. Ne donnez pas à nos ennemis le droit de se plaindre. Bannissez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut savoir les différentes acceptions d'un mot, et déteste un fade lieu commun sur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entassement de fadeurs et de fadeuses, qui donne un si beau champ aux critiques ? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or ? Rendez-vous les maîtres absolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les persécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'eussiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous ! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie.

L E T T R E X X I I I. 1757.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Monrion, 4 de février.

J E vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu.

Un prêtre hérétique, de mes amis, savant et philosophe, vous destine *Liturgie*. Si vous agréez sa bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous servira bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partisans fanatiques contre la raison; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'est pas faite pour elle.

Je ne fais quel prêtre de *Calvin* s'est avisé d'écrire depuis peu un livre contre le déisme, c'est-à-dire contre l'adoration pure d'un Être suprême., dégagée de toute superstition. Il avoue franchement que, depuis soixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le christianisme n'en fit en deux cents années; mais il devait aussi avouer que ce progrès ne

— s'étend pas encore chez le peuple et chez les
 1757. excréments de collège. Je pense comme vous, mon cher et grand philosophe, qu'il ne serait pas mal de détruire les calomnies que *Garasse Berthier* ose dédier à monseigneur le dauphin, contre la partie la plus sage de la nation.

Ce n'est pas aux précepteurs de *Jean Châtel*, ce n'est pas à des conspirateurs et à des assassins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les seuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remerciemens, mon cher maître, sur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*.

Ils appelaient leur instrument parallaxique, et ils nommaient parallaxe de la terre la distance où elle se trouve d'un tropique à l'autre, &c. J'ai transporté, de ma grâce, aux étoiles fixes, ce qui appartient à notre coureuse de terre.

Vous me feriez grand plaisir de me mander ce qu'on reprend dans cette Histoire générale. Je voudrais ne point laisser d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement sous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldecorns*, des *Guignards* et conforts, dans l'espace de dix siècles. Je me flatte que vous favorisez cet

ouvrage qui peut faire plus de bien que des
controverses. Unissez, tant que vous pourrez, 1757.
tous les philosophes contre les fanatiques.

L E T T R E X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 8 de février.

Vous m'écrivez, mon cher et grand philo-
sophe, de votre lit où vous voyez dix lieues
de lac, et moi je vous réponds de mon trou
où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou
suffirait pourtant à mon bonheur, si la persé-
cution ne venait pas m'y chercher; mais la
violence à laquelle elle est montée, et l'autorité
de ceux qui l'exercent, me font envier le sort
de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs.
J'ai découvert encore de nouvelles atrocités,
depuis ma dernière lettre. Il est très-certain
que l'on a forcé M. de *Malesherbes* à laisser
imprimer *les Cacouacs*; il est très-certain que
la satire plus que violente, inférée contre nous
dans les *Affiches de province*, vient des bureaux
d'un ministre, aussi cacouac pour le moins
que nous, mais qui a cru pouvoir faire sa cour
au redoutable protecteur des cacouacs, par un

— 1757. sacrifice *in anima vili*. Jugez à présent, mon cher et illustre maître, s'il est possible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avons commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière instance, mais je fais que s'il continue, il se prépare des chagrins de toute espèce; Dieu veuille l'en préserver! mais c'est son affaire. Il me paraît d'ailleurs impossible, d'un côté, que cet ouvrage se continue sur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puisse se continuer sur un autre pied, et il vaut mieux le laisser imparfait que d'en faire une espèce de fatyre à tête d'homme et à pieds de bête. Je suis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a inférées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que sur la partie mathématique, la voie de représentation est la seule dont je puisse user sur le reste: d'ailleurs *M. Diderot* a été souvent dans l'impossibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous est utile par un grand nombre de bons articles, exige souvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette aussi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous serions trouvés tout seuls, si nous avions voulu tyranniser

nos collègues. C'est un petit ou un grand mal, si vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre disciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que *les Cacouacs* sont de l'auteur d'une mauvaise brochure intitulée : *L'Observateur hollandais*, qui, n'osant plus tourner le roi de Prusse en ridicule depuis ses victoires, s'est jeté sur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par monsieur de *Malesherbes* ou autrement, la profession de foi de vos ministres. J'ai proposé à M. de *Cubières* de leur en faire signer une fort courte : *Je reconnais que JESUS-CHRIST est Dieu, égal et consubstantiel à son père. Ils ne signeront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela est*, lui répondis-je, *j'ai eu raison*; car vous savez que le *consubstantiel* est le grand mot, l'*homoousios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient l'*homoiousios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miseras hominum mentes!* Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

1757.

L E T T R E X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de février.

VOICI une paperasse qu'un savant fuisse me donner pour l'article *Isis*. Si l'article n'est pas fait à Paris, si celui-ci est passable, faites en usage, sinon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir presque tout : et enfin, quand l'ouvrage a été transcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et sublime philosophe, quel progrès a fait la raison. C'est moi qui suis forcé de modérer la noble liberté d'un théologien, qui, étant prêtre par état, est incrédule par sens commun.

On dit, mon très-cher philosophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une secte de *margouillistes* : ce devrait être le nom de toutes les sectes.

Ces margouillistes, dérivés des jansénistes, lesquels sont engendrés des augustinistes, ont-

ils produit *Pierre Damiens*? Portez-vous bien, —
 éclairez et méprisez le genre-humain. N'ou- 1757.
 bliez pas de faire mes complimens à votre
 immortel confrère. Sans vous deux et quel-
 ques-uns de vos amis, que resterait-il en
 France? V.

L E T T R E X X V I,

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, avril.

J'AI reçu et lu, mon cher et illustre philo-
 sophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un
 mot dans les psaumes, et dire, *ex ore sacer-*
dotum perfecisti laudem, Domine. Nous aurons
 pourtant bien de la peine à faire passer cet
 article, d'autant plus qu'on vient de publier
 une déclaration qui inflige la *peine de mort* à
 tous ceux qui auront publié des écrits *tendans*
 à attaquer la religion; mais avec quelques
 adouciffemens tout ira bien, personne ne sera
 pendu, et la vérité sera dite. J'ai fait vos com-
 plimens à mon camarade, qui vous remercie
 de tout son cœur, et qui compte vous faire
 lui-même les siens, en vous écrivant incessam-
 ment. Je suis charmé que vous ayez quelque

— 1757. satisfaction de notre ouvrage ; vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contens que vous ne le ferez ; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briasson sa Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous ; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse Berthier* qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau règlement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous quel évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots : *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, &c. ; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit.* Je vous

laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. —
 Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse 1757.
 de tout mon cœur.

LETTRE XXVII,

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 24 de mai.

VOICI, mon cher et illustre philosophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier pasteur de Laufane pourrait bien être condamné par la sorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me semble que son article est entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je suis fâché de voir que le chevalier de *Jaucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'enfer était un point de la doctrine de *Moïse*; cela n'est pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer est une fort bonne chose; mais il est bien évident que *Moïse* ne l'avait pas connu. C'est ce monde-ci qui est l'enfer;

1757. — Prague en est actuellement la capitale , la Saxe en est le faubourg, les Délices feront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine ; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles , qu'en général le livre sera un service rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de juillet.

VOICI encore ce que mon prêtre de Laufane m'envoie. Un laïque de Paris qui écrirait ainsi , risquerait le fagot ; mais si , par apostille , on certifie que les articles sont du premier prêtre de Laufane , qui prêche trois fois par semaine , je crois que les articles pourront passer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de sa main , je n'y change rien : je ne mets pas la main à l'encensoir.

Je vous conseille , mon illustre ami , de faire transporter , sur le trésor royal de Paris , votre pension de Berlin. Si les choses continuent du

même

même train, je compte faire une pension au roi de Prusse; mais il me semble qu'on chante trop tôt victoire. 1757.

L E T T R E X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 8 de juillet.

VOILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre; il est infatigable. Vous avez sans doute quelque correcteur hébraïque? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient pas leur compte.

Il faut que je vous dise, mon cher et illustre philosophe, que j'ai fait la recrue d'un jésuite: il est venu à Genève pour se faire guérir son estomac par *Tronchin*; il ferait tout aussi bien de se faire guérir de la rage de son fanatisme. Ne vous ai-je déjà pas parlé de ce vieux fou? Il s'appelle *Maire*, il était théologien de l'évêque de Marseille, *Belzunce*. Je crois vous avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce capelan m'a donné un mandement contre les déistes, composé par lui *Maire*, sous le nom de son évêque? vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * F*

— 1757. tous ceux qui croient un Dieu ? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel si étrange ! il exhorte tous les Marseillois à n'y point croire. Je ne fais encore si l'absurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou d'indignation. Rire vaut mieux ; mais il y a encore tant de fots que cela met en colère.

On prétend les affaires du roi de Prusse pires que jamais. On dit qu'il lève, en Silésie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas se faire tuer pour lui ; que les officiers défontent ; qu'il en a fait arquebuser quarante. Quel diable de *Salomon* ! mais peut-être que tout cela n'est pas vrai. *Interim vale.*

ET DE M. D'ALEMBERT. 67

LETTRE XXX.

1757.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illustre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Laufane; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briasson*, qui m'a fait dire que vos commissions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe sont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philosophie dans ce siècle. Laissez-la faire, et dans vingt ans la sorbonne, toute sorbonne qu'elle est, enehérira sur Laufane. Nous recevrons, avec reconnaissance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons seulement permission à votre hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe : c'est le cas de reculer pour mieux sauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Jaucourt* de mettre sur son compte l'article *Enfer*; il est de notre théologien, docteur et professeur de Navarre, qui est mort depuis à la peine, et qui fait

— 1757. actuellement si l'enfer de la nouvelle loi est plus réel que celui de l'ancienne. Au reste, cet article *Enfer* n'est pas sans mérite; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raison: cela est fort pour un sorboniste.

Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique; mais, avec des censeurs théologiens et un privilège, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous ferez, je crois, content de notre septième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma pension à tous les diables; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure, je ne répons pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

LETTRE XXXI.

1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 23 de juillet.

VOICI encore de la besogne de mon prêtre. Je ne me soucie guère de *Mosaim*, pas plus que de *Chérubim*. Si mon prêtre vous ennuie, brûlez ses guenilles, mon illustre ami.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise. Prenez vos mesures, tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple. Je lui ai écrit sur la mort de sa mère. J'ai peur qu'il ne soit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous, mon cher philosophe, il ne faudra jamais vous en faire; vous ferez heureux par vous-même; et voilà ce que les philosophes ont au-dessus des rois. Mes complimens à l'autre consul, *M. Diderot*.

1757.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

ET toujours mon prêtre ! et moi je ne donne rien , mais c'est que je suis devenu russe : on m'a chargé de *Pierre le grand* ; c'est un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme , qui fera *Matière* , de bien prouver que le je ne fais quoi qu'on nomme *Matière* peut aussi bien penser que le je ne fais quoi qu'on appelle *Esprit*.

Bonsoir , grand et aimable philosophe ; le suisse *Voltaire* vous embrasse.

L E T T R E X X X I I I.

1757.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Chênes , 29 d'auguste.

ME voici , mon cher et illustre philosophe , à Laufane ; j'y arrange une maison où le roi de Prusse pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel , s'il va dans ce beau pays , et s'il est toujours philosophe. Il m'a écrit , en dernier lieu , une lettre héroïque et douloureuse. J'aurais été attendri , si je n'avais songé à l'aventure de ma nièce et à ses quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïsme et plus de philosophie ; mais il est plus aisé de copier le *Targum* que de penser. Je lui ai donné *Messie* à faire ; nous verrons comme il s'en tirera.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie* ; ce prêtre est allé à Eliau en Savoie. Il déménage ; Dieu le conduise. Il est impossible que dans la ville de *Calvin* , peuplée de vingt-quatre mille raisonneurs , il n'y ait pas encore quelques calvinistes ; mais ils sont en très-petit nombre et assez bafoués. Tous les honnêtes gens sont des déistes par *Christ*. Il y a

— des fots, il y a des fanatiques et des fripons ;
 1757. mais j'en'ai aucun commerce avec ces animaux ,
 et je laisse braire les ânes sans me mêler de
 leur musique.

On dit que vous viendrez leur donner une
 petite leçon ; n'oubliez pas alors les Délices , et
 venez faire un petit tour aux Chênes , c'est le
 nom de mon hermitage laufanais. Les uns ont
 leurs Chênes , les autres ont leurs Ormes (*) ;
 mais il faut être dans les lieux qu'on a choisis ,
 et non pas dans ceux où l'on vous envoie.
 J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré ,
 qu'au vatican par le gré d'un autre. J'ai encore
 de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas
 de l'aconit quand on n'est pas libre. Si vous
 avez un moment de loisir , mandez-moi com-
 ment vont les organes pensans de *Rouffseau* ,
 et s'il a toujours mal à la glande pinéale.
 S'il y a une preuve contre l'immatérialité de
 l'ame , c'est cette maladie du cerveau ; on a
 une fluxion sur l'ame comme sur les dents.
 Nous sommes de pauvres machines. Adieu ,
 vous et M. *Diderot* , vous êtes de belles mon-
 tres à répétition , et je ne suis plus qu'un
 vieux tournebroche ; mais ce tournebroche
 est monté pour vous estimer et vous aimer
 plus que personne au monde ; ainsi pense la
 machine de ma nièce.

(*) Les Ormes , terre de M. d'Argenson.

Je

Je rouvre ma lettre ; je me suis à grand' —
 peine souvenu de ma face ; j'en ai si peu ! Si 1757.
 vous voulez me fourrer à côté de *Campistron*
 et de *Crébillon*, ma face est à vos ordres.
 Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous
 ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre
 aux Délices.

L E T T R E X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Aux Délices, 2 de décembre.

Du Marfais n'a commencé à vivre, mon
 cher philosophe, que depuis qu'il est mort ;
 vous lui donnez l'existence et l'immortalité.
 Vous faites à jamais votre éloge par les éloges
 que vous faites. On m'apprend que celui de
 Genève se trouve dans le nouveau tome de
 l'*Encyclopédie* ; mais on prétend que vous y
 louez la modération de certaines gens. Hélas !
 vous ne les connaissez point ; les Gênois
 ne disent point leur secret aux étrangers. Les
 agneaux que vous croyez tolérans, feraient
 des loups, si on les laissait faire. Ils ont, en
 dernier lieu, joué saintement un tour abomi-
 nable à un citoyen philosophe, qu'ils ont

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * G

— empêché d'entrer dans la magistrature , par
1757. une calomnie trop tard reconnue et trop peu
punie. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra
famiglia.*

Je suis persuadé que vous êtes toujours
exactement payé de votre pension brande-
bourgeoise. J'ai consolé , pendant deux mois ,
le roi de Prusse ; à présent il faut le féliciter.
Il est vrai que ses Etats ne sont pas encore
en sureté , mais il y a mis sa gloire , et il est
encore en état de payer douze cents francs.
Courage : continuez , vous et vos confrères ,
à renverser le fantôme hideux , ennemi de la
philosophie et persécuteur des philosophes.
Madame Denis vous fait mille complimens.

L E T T R E X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 6 de décembre.

J E reçois , mon très-cher et très-utile philo-
sophe , votre lettre du premier de décembre.
Je ne fais si je vous ai assez remercié de
l'excellent ouvrage dont vous avez honoré
la mémoire de *du Marfais* , qui sans vous
n'aurait point laissé de mémoire ; mais je fais

que je ne pourrai jamais vous remercier assez —
 de m'avoir appuyé de votre éloquence et de 1757.
 vos raisons , comme on dit que vous l'avez
 fait , à propos du meurtre infame de *Servet* ,
 et de la vertu de la tolérance , dans l'article
Genève. J'attends ce volume avec impatience.
 Des misérables ont été assez du sixième siècle ,
 pour oser dans celui-ci justifier l'assassinat de
Servet : ces misérables sont des prêtres. Je
 vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont
 écrit ; je me suis contenté de savoir qu'ils
 étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens.
 L'un de ces coquins a demandé , au conseil
 des vingt-cinq de Genève , communication de
 ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécration.
 Le conseil a regardé cette demande comme
 un outrage. Des magistrats détestent le crime
 auquel le fanatisme entraîna leurs pères , et
 des prêtres veulent canoniser ce crime ! Vous
 pouvez compter que ce dernier trait les rend
 aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu
 des complimens de tous les honnêtes gens
 du pays.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui
 veut vous faire passer pour usurier ? Est-ce
 que vous auriez emprunté à usure à la bataille
 de Kollin , lorsque votre prussien paraissait
 devoir mal payer les pensions ? Mais vous
 m'avouerez qu'à la bataille du 5 tout le monde

— dut vous avancer de l'argent. Voici un nou-
 1757. veau rabat-joie pour les pensions , arrivé le
 22 devant Breslau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens prussiens , et ces attaques ont duré six heures : jamais victoire n'a été plus sanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles de Français , nous sommes plus expéditifs ; notre affaire est faite en cinq minutes.

Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers , tantôt en désespéré , tantôt en héros ; et moi , je tâche d'être philosophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours désiré , de battre les Français , de leur plaire et de se moquer d'eux ; mais les Autrichiens se moquent sérieusement de lui. Notre honte du 5 lui a donné de la gloire ; mais il faudra qu'il se contente de cette gloire passagère , trop aisément achetée. Il perdra ses Etats avec ceux qu'il a pris , à moins que les Français ne trouvent encore le secret de perdre toutes leurs armées , comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire son histoire ; c'est un soin dont il ne chargera personne ; il prend ce soin lui-même. Oui , vous avez raison , c'est un homme rare. Je reviens à vous ,

homme auffi célèbre dans votre espèce que lui dans la fienne; j'ignorais absolument la sottise dont vous me parlez; je vais m'en informer, et vous me ferez lire le *Mercur*.

Je fais comme *Caton*, je finis toujours ma harangue en difant : *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des traits dans l'éloge de *du Marfais* qui font un grand bien. Il ne faut que cinq ou fix philofophes qui s'entendent, pour renverfer le coloffe. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la meffe ou au prêché; il s'agit d'arracher les pères de famille à la tyrannie des impofteurs, et d'inspirer l'efprit de tolérance. Cette grande miffion a déjà d'heureux succès. La vigne de la vérité eft bien cultivée par des *d'Alembert*, des *Diderot*, des *Bolingbroke*, des *Hume*, &c. Si votre roi de Pruffe avoit voulu fe borner à ce faint œuvre, il eût vécu heureux, et toutes les académies de l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne, au point que j'ai vu, dans ma retraite, des efpagnols et des portugais détefter l'inquifition comme des françois.

Macte animo, generose puer; sic itur ad astra.

autrefois on auroit dit : *Sic itur ad ignem.*

Je fuis fâché des fimagrées de *du Marfais* à fa mort. On a imprimé que ce provincial *Deflandes*, qui a écrit d'un ftyle fi provincial

— 1757. *l'Histoire de la philosophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât son livre *Des grands-hommes morts en plaisantant*. Et qui diable savait qu'il eût fait ce livre? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embrasse de tout son cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (*)? Si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très-attaché.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 12 de décembre.

Vous savez, mon cher philosophe, tous les murmures de la synagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles osent se plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raison que de foi.

Quelques-uns m'accusent d'une confédération impie avec vous. Vous savez mon innocence. Ils disent qu'ils protesteront contre votre article. Laissez-les protester, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité, leurs camarades de Hollande, de

(*) Madame du Deffant.

Suisse et d'Allemagne, savent bien qu'il n'en est rien; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance; mais vous à qui quelques-uns se sont ouverts, vous qui êtes instruit de leur foi par leur bouche, ne vous rétractez pas; il y va de votre salut: votre conscience y est engagée. Ces gens-là vont se couvrir de ridicule; chaque démarche qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris*, la place où ils ont assassiné *Servet*, et jusqu'à celle où ils ont assassiné *Jean Hus*, les rend tous également l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papistes, fanatiques calvinistes, tous sont pétris de la même boue détrempée de sang corrompu. Vous n'avez pas besoin de mes saintes exhortations pour soutenir la galle que vous avez donnée au troupeau de Genève. Vous ferez ferme, je n'en suis pas en peine; mais je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs criailleries.

A l'égard de *Luc* (*), tantôt mordant, tantôt mordu, c'est un bien malheureux mortel; et ceux qui se font tuer pour ces messieurs-là, sont de terribles imbécilles. Gardez-moi ce secret avec les rois et avec les prêtres, et croyez que je vous suis attaché avec l'estime infinie et la reconnaissance que je vous dois.

Le vieux suisse V.

(*) Le roi de Prusse.

1757.

L E T T R E X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Laufane , 29 de décembre.

Tibi soli.

MON cher et courageux philosophe, je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je pense que le conseil et le peuple vous doivent des remerciemens solennels : vous en méritez des prêtres mêmes ; mais ils sont assez lâches pour désavouer leurs sentimens que vous avez manifestés, et assez insolens pour se plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raison. Ils se remuent, ils aboient, ils voudraient engager les magistrats à solliciter à la cour un désaveu de votre part ; mais assurément la cour ne se mêlera pas de ces huguenots, et vous soutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaissance de cause. *Vernet*, ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuscrits, convaincu d'avoir supposé une lettre de feu *Giannone*, *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux détestables premiers volumes

de cette prétendue *Histoire universelle*, Vernet —
 qui reçut trois livres par feuille du libraire, 1757.
Vernet, le professeur de théologie, n'a-t-il
 pas imprimé, dans je ne fais quel catéchisme
 qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu, n'a-
 t-il pas imprimé, dis-je, que *la révélation*
peut être de quelque utilité? n'avez-vous pas
 vingt fois entendu dire à tous les ministres
 qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST comme
 DIEU? Vous avez donc déclaré la vérité, et
 nous verrons s'ils auront l'audace et la bassesse
 de la trahir.

Quelque chose qu'il arrive, il demeurera
 consigné dans un livre immortel qu'il y a eu
 des prêtres, ou soi-disant tels, qui ont osé
 ne croire qu'un Dieu, et encore un Dieu qui
 pardonne, un Dieu *pardonneur*, comme disent
 les Turcs.

Vous me donnez l'article *Historiographe* à
 traiter, mes chers maîtres. Je n'ai point ici la
 minute de l'article *Histoire*. Il me semble que
 je le fis bien vite, et que je le corrigeai
 encore plus vite et plus mal. Il serait nécessaire
 que je le revisse, afin que je ne plaçasse point
 au mot *Historiographe* ce que j'aurais mis au
 mot *Histoire*, et que je pusse mieux mesurer
 ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant
 vous, renvoyez-moi *Histoire*. Cela est ridicule,

— je le fais bien ; mais je ferais plus ridicule de
 1757. donner un mauvais article. Je vous renverrai
 le manuscrit, trois jours après l'avoir reçu.
 Ayez la bonté de l'envoyer contre-signé à
 Laufane.

Je cherche, dans les articles dont vous me
 chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et
 je crains de n'en pas dire assez ; d'un autre
 côté, je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné plusieurs
 articles remplis de ce défaut ; il me revient
 toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lec-
 teur ne veut qu'être instruit, et il ne l'est
 point du tout par ces dissertations vagues et
 puériles, qui pour la plupart renferment des
 paradoxes, des idées hasardées, dont le con-
 traire est souvent vrai, des phrases ampoulées,
 des exclamations qu'on sifflerait dans une
 académie de province, qui sont bien indignes
 de figurer avec tant d'articles admirables.

M. le ministre *Vernes* vous a, je crois, donné
 l'article *Humeur* ; mais si vous ne l'aviez pas
 de sa main, je me serais proposé. Il me semble,
 par exemple, qu'on doit d'abord définir ce
 qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher
 la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne
 vient que d'un mécontentement secret, d'une
 tristesse dans les hommes les plus heureux, en
 montrer les inconvéniens ; cela ne demande,

à mon avis , qu'une demi-page ; mais chacun veut étendre ses articles. On oublie , comme dit *Pascal* , qu'on est ligne , et on se fait centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon : on ose dire *je* et *moi* dans votre *Dictionnaire*. Ah , que je suis fâché de voir tant de fras avec vos beaux diamans ! mais vous répandez votre éclat sur les fras. J'attends , avec impatience , *le Père de famille*. Je salue et j'embrasse l'illustre auteur. 1757.

L E T T R E X X X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

Paris , 11 de janvier.

J E reçois , presque en même temps , vos deux dernières lettres , mon très-cher et très-illustre philosophe , et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu , il y a quelques jours , une lettre du docteur *Tronchin* , qui m'écrit au nom de vos ministres , pour me porter leurs plaintes ; mais la manière dont ils se plaignent suffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit , et l'embarras où ils sont. Ils prétendent que je les ai accusés de *n'être pas chrétiens* , et se 1758.

1758. taient sur le reste. Ma réponse a été bien simple ; si M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raisonnable et mesurée. Je réponds donc à l'ambassadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puisse faire croire que les ministres de Genève ne *sont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils respectaient JESUS-CHRIST et les écritures ; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien : du reste, comme M. *Tronchin* ne m'a dit mot ni sur le socinianisme, ni sur l'enfer, ni sur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus sur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. *Tronchin* ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé ; 2° que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'est point tête-à-tête, mais en présence de témoins que

j'ai eu des conversations avec eux ; 3° que, —
 bien loin d'avoir eu dessein de les offenser 1758.
 par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur
 faire honneur, persuadé comme je suis que,
 de toutes les sociétés séparées de l'Eglise
 romaine, les sociniens sont les plus consé-
 quens ; et que quand on ne reconnaîtra,
 comme font les protestans, ni tradition ni
 autorité de l'Eglise, la religion chrétienne
 doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu,
 par la médiation de JESUS-CHRIST.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer
 une députation à la cour de France, pour
 m'obliger de me rétracter. Je ne fais si la
 cour leur fera l'honneur de les écouter, ni
 ce qu'elle exigera de moi ; mais je fais bien
 que je ne répondrai jamais autre chose que
 ce que vous venez de lire. Savez-vous,
 pour comble de sottise, que cet article *Genève*
 a pensé être dénoncé au parlement, à ce
 parlement plus intolérant et plus ridicule
 encore que le clergé qu'il persécute ? On
 prétend que je loue les ministres de Genève
 d'une manière injurieuse à l'Eglise catholique.
 Ce qui doit pourtant me rassurer ; c'est que
 j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui
 regardent ce même article comme fort avanta-
 geux à l'Eglise romaine, parce que j'y prouve,
 disent-ils, par les faits, ce que *Bossuet* a

— 1758. démontré par le raisonnement, que le protestantisme mène au jocinianisme. Tout cela n'est-il pas bien plaisant ?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés ; je vous en remercie de tout mon cœur , et je vous enverrai au premier jour , sous enveloppe , l'article *Histoire* ; mais vous pouvez ne vous pas presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée : ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle ne le fera pas par moi. Je viens de signifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les satires odieuses et même infames qu'on publie contre nous , et qui sont non-seulement tolérées , mais protégées , autorisées , applaudies , commandées même par ceux qui ont l'autorité en main ; les sermons , ou plutôt les tocins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi , *nemine reclamante* ; l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie* , en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa ; toutes ces raisons , jointes à plusieurs

autres , m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

 1758.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie*. Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles , et quelquefois de la déclamation ; mais il est encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que plusieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage , qui vraisemblablement demeurera à la postérité , comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire.

Oui , vraiment , votre disciple a repris Breslau , avec une armée toute entière qui était dedans , et des magasins de toute espèce : on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'est rendue le 30. Ainsi voilà les Autrichiens hors de Silésie , et sans armée. J'ai bien peur que , nous autres Français , nous ne soyons aussi bientôt sans armée et sur le Rhin. Que je suis fâché que le plus grand prince de notre siècle ait contristé celui qui était si digne d'écrire son histoire ! Pour moi , comme français et comme philosophe , je ne puis m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse.

— 1758. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue; et voilà les gens dont on ambitionne le suffrage! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de *Prades*; mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi son bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philosophe; mais je cesse de vous ennuyer en vous embrassant de tout mon cœur.

L E T T R E X X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illustre philosophe, que vous vous plaignez de mon silence; vous avez dû recevoir, il y a plusieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura sans doute ennuyé. Je vous y fais part de mes dispositions par rapport à l'article *Genève*; ces dispositions sont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces messieurs se borneront à se plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article
Genève,

Genève, de n'être pas chrétiens, ma réponse fera bien simple; elle se bornera à leur représenter, comme j'ai fait dans ma réponse, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accusent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils disent que j'ai trahi leur secret, et que je les ai représentés comme sociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la disant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et soyez sûr, quelque chose qu'ils fassent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage.

A l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me pressiez de la reprendre, vous ignorez la position où nous sommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne sont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autorisés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, sont quelque chose, surtout quand ces libelles vomissent contre nous les personnalités les plus odieuses et les plus infames. Observez d'ailleurs que si nous avons dit jusqu'à présent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'est que nous avons eu affaire à des censeurs raisonnables, et que les docteurs n'ont

1758. — censure que la théologie qui est faite pour être absurde, et qui cependant l'est moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établisse aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviseurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'est à quoi je ne me soumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne fais quel parti *Diderot* prendra; je doute qu'il continue sans moi; mais je fais que s'il continue, il se prépare des tracasseries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on dise de nous :

Non sibi, sed patriæ scripserunt;
Nec plus scripserunt quàm illa voluit.

C'est une parodie de l'épithaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *scripserunt*.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous embrasse de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre disciple qui traite le Meckelbourg comme il a fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges* ; il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver ; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoie. 1758.

L E T T R E X L.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vite les articles dont vous parlez, homme selon mon cœur. Mon vrai, mon courageux philosophe, ces articles augmentent mes regrets. Non, il n'est pas possible que la saine partie du public ne vous redemande à grands cris ; mais il faut absolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils assez indignes du nom de philosophes, assez lâches pour vous abandonner ? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je pense ; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles et je n'ai point eu de réponse : ce procédé est rare.

La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des

— 1758. magistrats comme au leur, et les magistrats ne l'ont pas souffert. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on; il faut un peu de temps répondit *Hubert*, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La seule politesse que je fasse, consiste à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article est l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu blesser personne.

Qui donc a eu la bassesse d'envoyer un libelle en province? est-ce quelque confesseur de quelque dame du palais?

Madame de *Pompadour* semblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne se feront-ils pas tous deux honneur d'en être le soutien? je n'en fais rien; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie; point tant de cachets quand vous m'écrirez; quatre donnent un soupçon, un n'en donne pas.

Je ne me console point que les fanatiques vous rendent Paris désagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir? Quand la profession de foi est faite, la paix l'est aussi.

Que Paris est encore bête ! *Cicéron* et *Lucrèce* —
 passèrent-ils par les mains des censeurs de 1758.
 livres ? pourquoi cette rage contre la philo-
 sophie ? Je ne m'accoutume point à voir les
 sages écrasés par les fots. J'ai le cœur navré.

L E T T R E X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Laufane, 13 de février.

JE vous demande en grâce, mon cher et grand philosophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal usé avec vous. Est-ce là le temps où les ennemis de la superstition devraient se brouiller ? ne devraient-ils pas, au contraire, se réunir tous contre les fanatiques et les fripons ? Quoi ! on ose dans un sermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilège du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne moitié du livre) ! et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre ! ils ne composent pas un bataillon carré ! ils ne demandent pas justice ! M. de

— 1758. *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce discours d'harangère, appelé sermon, prononcé par *Garasse-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* faisait des vers ?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de six semaines ; premièrement, pour le prier de vous encourager sur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider ; secondement, pour lui dire qu'il faut qu'il se joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'est une chose infame de n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* me renvoie mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur*, *Hautain*, *Hémistiche*, *Heureux*, *Habile*, *Imagination*, *Idolâtrie*, &c. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres ; et je vous prie de leur signifier cela de ma part ; mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté.

Je ne fais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre ; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer

mes papiers. Il faut avoir un style net et un procédé net. _____

1758.

Les Russes sont à Kœnisberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne fait que mentir. La fessade et le carcan de l'abbé de Prades sont des contes ; mais il est triste qu'on les fasse. Quiconque est là , s'expose au moins à faire dire qu'il est fessé. *Feliciter vivit, qui liberè vivit.*

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves ? que va-t-il imprimer ? sa rentrée dans le giron de l'Eglise de Genève ?

C'est n'est point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'est madame *Cramer* ; elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embaras de ces gens-là vous justifient à jamais.

1758.

L E T T R E X L I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 15 de février.

DIDEROT ne vous traite pas mieux, mon cher maître, que ses meilleurs et ses plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève, je n'en ai pas eu signe de vie. Il faut lui pardonner comme à *Crispin*, à cause de l'habitude. Je ne fais quel parti il prendra, mais je fais bien celui qu'il aurait dû prendre. Jusqu'à présent il se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi : il me semble qu'il devrait dire plus ; mais ce sont ses affaires. Il ne fait pas tous les dégoûts et toutes les tracasseries qui l'attendent. Au reste, nous n'en sommes pas moins bons amis, et nous le sommes assez pour que je lui fasse les reproches qu'il mérite de son silence à votre égard. Vos papiers sont entre mes mains, et n'en sont pas sortis ; je vous les renverrai, si vous le jugez à propos ; mais vous pouvez être sûr que je ne les laisserai sortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez si monsieur et madame
une

une telle ne nous protègent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! si vous saviez de quel bureau partent quelques-unes des fatires dont nous nous plaignons ; si vous saviez que l'auteur des *Cacouacs* est le même que celui de l'*Observateur hollandais*, cette insipide fatire de nos ennemis et du roi de Prusse en particulier ; si vous saviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous sommes à peu près traités de *cartouchiens*, est le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes ministres, vous sentiriez combien vous avez raison quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adressent aux feseurs de *Cacouacs*, d'*Observateur très-hollandais*, de *libelles* et de *gazettes* pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage se continue.

Il faut que je vous divertisse un moment au sujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques se trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Eglise romaine, mon double confrère ; l'article fut mis sur le bureau, lu et pesé avec attention ; on n'y trouva à redire que ces paroles : *En faisant abstraction de la religion, de la probité même, &c.* qui furent vivement défendues par un des assistans comme irrépréhensibles ; mais ce même assistant, homme de tête, comme vous allez voir,

1758.

L E T T R E X L I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Laufane , 19 de février.

O N doit avoir envoyé la profession de foi à M. de *Malesherbes* pour M. d'*Alembert* : il doit être content. Les hérétiques se plaignent modestement qu'on dise qu'ils ont du respect pour JESUS-CHRIST ; ils prétendent que ce mot de respect est beaucoup trop faible ; ils ont de la passion , du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles , ils disent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire ; cela peut aussi avoir son effet. Ainsi tout le monde doit être content. Moi je ne le suis pas , et je redemande tous mes articles et les lettres écrites par moi à M. *Diderot*.

Je regarderai comme une lâcheté infame la faiblesse de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique* , à moins qu'on n'obtienne une satisfaction authentique.

L E T T R E X L I V.

1758.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane, 25 de février.

DIEU merci, mon cher philosophe, *turpiter allucinaris*, et *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* sur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de Pompadour et M. l'abbé de Bernis font très-loin de se déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en répons, pensent en philosophes, et agiront hautement dans l'occasion, quand on le pourra, sans se compromettre. Je ne répons pas de deux commis dont l'un est un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, est beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un..... dont je ne veux rien dire.

Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en est un. C'est un misérable petit bel esprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe se sont associés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'associeraient pas! et ils ne seraient pas animés du même esprit! et ils auraient la bassesse de travailler en esclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on

— leur rende justice, et qu'on leur promette
 1758. l'honnête liberté dont ils doivent jouir ! N'y a-t-il pas trois mille souscripteurs intéressés à crier vengeance avec eux ? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre honneur à tout jamais si vous vous rétractiez ; je lui écrivis aussi un petit billet au sujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponse. Ce n'est point paresse, il a écrit au docteur *Tronchin*, qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne suis pas content de sa lettre à *Tronchin* ; mais je suis indigné de son impolitesse grossière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre. (*)

Je veux absolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit sur l'article *Genève* et sur les *Cacouacs*, et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental*, ou à vous que je supplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reste, je n'ai point de terme pour vous exprimer combien je serai affligé et indigné si vos confrères continuent à écrire sous la potence. Attendez seulement un an, et il

(*) Je reçois enfin, ce 26, une lettre de *Diderot*. Quel procédé, après un mois ! et quelle misère de mollir ! lui, esclave des libraires ! quelle honte !

n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et respectés. 1758.

M. de *Malesherbes* vous a, je crois, donné la profession *Servetina* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet*, sans doute, aurait signé cette confession. C'est-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet*, pensent absolument comme lui, et le disent. On vient d'imprimer le focinisme tout cru à Neuchâtel; il triomphe en Angleterre; la secte est nombreuse à Amsterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit sur des officiers généraux prussiens et sur l'abbé de *Prades* est faux; on ne dit que des sottises. L'abbé de *Prades* est aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles assez indifférentes, les seules qu'il pouvait savoir. On traite à Paris les hommes comme des singes, ailleurs comme des ours, *Fortunatus et ille deos qui novit agrestes*. J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana absit gloria. Vive liber et felix*. Il faut que vous fassiez encore un voyage à Genève.

1758.

L E T T R E X L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, 26 de février.

DIDEROT doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne fais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils sont tous entre mes mains, n'en font pas fortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en sortiront que par votre ordre exprès. Si vous persistez à vouloir qu'on vous les renvoie, j'en ferai un paquet que je remettrai à M. d'Argental. J'y suis d'autant plus disposé que je persiste dans la résolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au reste, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai su que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, soyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz; mais soyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun risque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il est vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Dispensez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre, dans l'*Encyclopédie*, des choses

auxquelles je me suis opposé. Du reste, on a fait sur notre défunion beaucoup d'histoires qui ne sont pas vraies. On n'oublie rien pour semer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu, approuvé et conseillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? J'ai soutenu que cela n'était pas vrai, et je le soutiendrai contre tous. 1758.

M. de Cubières vient de m'envoyer la profession de foi de Genève. Comme il serait facile d'embarasser ces gens-là avec quatre lignes de réponse ! mais je veux bien me taire, pourvu que les choses en restent là, et que cette profession de foi ne soit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne fais ce que c'est que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il est toujours à Montmorenci, haïssant, comme de raison, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philosophe ; je suis aussi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui sont à Genève, surtout quand ils ne sont pas obligés de dire que les ministres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale.*

1758.

L E T T R E X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Laufane, 7 de mars.

EN réponse de votre lettre du 26 de février, homme au-dessus de votre siècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. Monsieur d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne puissiez encore les faire contre-signer *Malesherbes*. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Encyclopédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les renverrai corrigés. Je ne cesse d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je suis convaincu que trois mille souscripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique fera votre protection. Si vous êtes unis, si on tient ferme, vous serez maîtres absolus; sinon on fera esclave des libraires, des censeurs et des fots.

Diderot parle de ses engagements avec les libraires; c'est à eux à recevoir vos ordres et les siens. Il parle d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, si vous aviez voulu seulement entreprendre

l'ouvrage à Laufane ; et peut-être , si on s'entendait , si on avait du courage , si on osait
 prendre une résolution , on pourrait très-bien
 finir ici l'*Encyclopédie* , l'imprimer ici aussi bien
 qu'à Paris , envoyer les tomes à *Briasson* ,
 qui ensuite donnerait aux souscripteurs les
 volumes des planches qu'on peut graver à
 Paris , sans que la sorbonne et les jésuites s'en
 mêlent. Si on était assez peu de son siècle et
 de son pays pour prendre ce parti , j'y mettrais
 la moitié de mon bien. J'aurais de quoi vous
 loger tous , et très-bien. Je voudrais venir à
 bout de cette affaire , et mourir gaiement.

1758.

Berne , Zurich et la Batavie crient que la
 vénérable compagnie qui s'est fait rendre compte
 de votre article , et qui , ouï le rapport , a donné
 son édit , est plus que socinienne ; mais cela
 ne fait aucune sensation. Nous jouons la
 comédie à Laufane , et pardieu mieux qu'à
 Paris , et on la joue dans tous les cantons ,
 dans tous les villages. Nous avons établi l'em-
 pire des plaisirs , et les prêtres sont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédistes pussent
 s'établir parmi nous ! ils seraient reçus à bras
 ouverts ; mais ils n'en sauront jamais jusque
 là ; ils resteront à Paris , persécutés et mal
 payés.

Quels sont les cuistres , les faquins , les
 misérables , les théologiens qui osent dire que

— 1758. j'ai approuvé ce qu'on a vomé contre l'*Encyclopédie*, c'est à-dire contre moi? Que tout me fait aimer mon lac! et que je sens mon bonheur dans toute son étendue! A propos, vous avez dit, je ne fais où, dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kanig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève qui se dit libre, et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau, *Vale, et me ama. V.*

LETTRE XLVII. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices , 25 de mars.

Vous m'apprenez que je suis mort ,
Je le crois et j'en suis bien aise ;
Dans mon tombeau fort à mon aise ,
De vos vivans je plains le fort.
Loin du séjour de la folie ,
Des rois sagement séquestre ,
J'apprends à jouir de la vie ,
Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux pas ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été votre complice. Je me recommande contre eux à DIEU *le père* , car pour *le fils* , vous savez qu'il a aussi peu de crédit que *sa mère* à Genève. Au reste , on peut fort bien n'être pas l'intime ami de ces messieurs , et vivre tout doucement. Je suis très-fâché que vous ne veniez pas voir vos *sociniens* en allant en Italie , très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédie* , et encore plus fâché que *Diderot* et *conforts* ne l'aient pas abandonnée avec

— 1758. vous. Si vous vous étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* devraient composer une meute ; mais ils se séparent, et le loup les mange. J'ai reçu, depuis peu, une lettre du *cacouac* roi de Prusse ; mais j'ai renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape, et tâchez de repasser par les Délices : j'en ai fait un séjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puisse avoir ; mais le roi de Prusse en a aussi, et n'en est pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Mon grand philosophe, foyez à jamais libre et heureux ; je vous aime autant que je vous estime.

ET DE M. D'ALEMBERT. 111

LETTRE XLVIII.

1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 7 de juin.

PAR ma foi, mon grand et aimable et indépendant philosophe, vous devriez apporter votre *Dynamique* à Genève. Qui vous empêche de passer par le mont Cénis? Quoi, parce que quelques marmottes du pays, en manteau noir, ont signé qu'ils sont d'accord avec vous dans le fond, et ont un peu biaisé sur la forme, vous éviteriez de passer par une ville où tous les honnêtes gens vous estiment et vous considèrent comme ils doivent! Qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville, et chez moi à la campagne? Pour moi, je pense que rien ne ferait mieux pour vous et pour les *Génevois*. Vous feriez voir hardiment que, dans le siècle où nous sommes, les disputes sur la consubstantiabilité n'altèrent point l'union des gens sages, et qu'on commence à devenir plus humain que théologien; en un mot, pour la rareté du fait, pour l'édification publique et pour mon plaisir, je vous prie de passer hardiment par chez nous. S'il y a des fots, il faut les braver; et

— 1758. d'ailleurs un fujet, un pensionnaire du roi de France, un académicien doit être respecté dans une ville qui est sous la protection du roi, et qui ne subsiste que par l'argent qu'elle gagne avec la France, argent dont elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïoufios*.

Vous avez fait en digne philosophe de dédier la *Dynamique* à un disgracié. Ce n'est pas qu'il entende un mot de votre livre; mais il sera plus flatté de votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnait des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez de me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai ce que je pourrai; car j'ai bien renoncé à la physique, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le secret de se laver les mains dans du plomb fondu, sans se faire de mal, secret connu de tous les charlatans; et celui de chasser les mouches d'une maison comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous savez ces grandes choses, je vous prie de m'en faire part.

Allez voir faire un pape; vous ne verrez pas grand'chose; un bel opéra est plus agréable.

Je suis persuadé que vos voyages ne vous feront pas oublier l'*Encyclopédie*. Vous l'embellirez aux articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités.

J'ai changé *Histoire*; j'en ai fait un article outrecuidant.

outrecuidant. S'il passe, à la bonne heure ;
 sinon je me passerai bien qu'on l'imprime. 1758.
 Mes nièces et l'oncle suiſſe vous aiment de
 tout leur cœur.

L E T T R E X L I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 de juillet.

C E T T E lettre vous fera rendue, mon cher
 et très-illuſtre confrère, par M. l'abbé *Morellet*,
 qui, quoique théologien et preſque docteur,
 fait le voyage de Lyon à Genève, tout exprès
 pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter
 à Rome où il compte ſe rendre pour le con-
 clave, qui probablement ne tardera pas à ſe
 tenir. Je ſuis ſeulement fâché qu'il n'ait pas
 à vous demander des lettres de recomman-
 dation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous ſerez
 moins étonné de l'empreſſement qu'un théo-
 logien a de vous voir, quand vous ſaurez que ce
 théologien eſt celui de l'*Encyclopédie*, mais non
 pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant
 ſcandalifé. M. l'abbé *Morellet* eſt une nouvelle
 et excellente acquisition que nous avons faite ;
 il eſt le quatrième théologien auquel nous

*Correſp. de d'Alembert, &c. Tome I. * K*

— 1758. avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le second expatrié, et le troisième est mort. Nous ne saurions en élever un; DIEU veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collègue! J'ose vous assurer que vous en ferez fort content. Vous le trouverez aussi tolérant, et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Laufane; et je crois que vos ministres de Genève, en le voyant, prendront assez bonne opinion de la forbonne depuis que l'*Encyclopédie* se l'est associée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'estime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous voudrez bien présenter notre théologien à madame *Denis*. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève; il ferait même homme à y prendre un rôle.

L E T T R E L.

1758.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 2 de septembre.

Vous vouliez, mon cher philosophe, aller voir le saint-père, et vous restez à Paris. Je ne voulais point aller en Allemagne, et j'en reviens. Je trouve en arrivant votre *Dynamique*. Je lis le discours préliminaire, je vous admire toujours, et je vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie*? est-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève? On dit bien plus, on dit qu'il pousse le sacrilège jusqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troisième sacrement de Genève. On est fou du spectacle dans le pays de *Calvin*.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes sacrifie. *Rouffseau* en est le *Diogène*; et, du fond de son tonneau, il

— s'avise d'aboyer contre nous. Il y a en lui
1758. double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

N'êtes-vous pas à Paris dans la consternation ? Le roi de Prusse est dans l'embarras, *Marie-Thérèse* est aux expédients, tout le monde est ruiné. *Rousseau* n'est pas le plus grave sou de ce monde. Ah, quel siècle ! quel pauvre siècle ! Répondez à mes questions, et aimez un solitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choses, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

L E T T R E L I.

1759.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Tournay , 19 de février.

J'AI besoin de savoir , mon cher et grand philosophe , si frère *Berthier* , de la société de JESUS , continue encore à farcir ses menstres de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui , tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne , accusés et convaincus , dit-on , d'avoir encouragé les conjurés au parricide , au nom de la vierge *Marie* et de son fils JESUS , consubstantiel au père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre bavard qui a justifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des lettres hollandaises contre le roi de Prusse , jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbac , et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre , mécanicien , métaphysicien , médecin , théologien , &c. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie* ?

— 1759. Vous qui savez tant de belles et bonnes choses , ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des odieuses bêtises sur lesquelles je voudrais être instruit ?

J'avoue que j'aimerais bien mieux savoir à quoi vous vous occupez , et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas , dans un temps où la vérité est persécutée par les fripons et par les fots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *sociniens* de Genève ; mais si vous allez jamais dans le pays du pape , des châtres et des processions , passez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève respectent les tours de Ferney , les fossés de Tournay , et même les jardins des Délices. Dites-moi si *Jean-Jacques* est devenu tout-à-fait fou ; dites-moi si *Diderot* ne l'est pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France ; et moi , j'avouerai que vous êtes très-sage de vous être tiré de ce borbier. Mon Dieu ! que de bavarderies sur la population , sur le commerce , &c. Eh , *Jeans f.....* , parlez moins de population , et peuplez.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers de Breslau , pendant qu'il assemble près de deux cents mille hommes ? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait ? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime ?

L E T T R E L I I.

1759.

D E M. D' A L E M B E R T,

A Paris, 24 de février.

I L y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises mensuelles du *Garaffe* de Trévoux ; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je fais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. DIEU et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la *Saint-Barthelemi* est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Lissa s'est mis à faire les *Cacouacs*, est

— un nommé *Moreau*, pensionné de la cour pour
1759. ses *Lettres hollandaises*.

Enfin le polifson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain , pourvu qu'il ait les sacremens), est un décrotteur d'Orléans , appelé *Chaumeix*, qui est venu à Paris , il y a six mois , avec des fabots , et qui , pour gagner son pain et boire son eau , barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis sa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie* ; mais le chancelier , à ce qu'on assure , n'est pas de cet avis ; il va supprimer le privilège de l'ouvrage , et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent ; il m'a fait payer , il y a un mois , ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avec personne.

Je ne fais pas si on exigera de nous des rétractations , comme on l'a fait d'*Helvétius* ; mais je fais que je n'en ai point à donner , et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu , mon cher et grand philosophe ; ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

LETTRE

L E T T R E L I I I .

1759.

D E M. D E V O L T A I R E .

4 de mai, au château de Tourney. Venez nous y voir.

JE reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philosophe. Je dévorai d'abord votre *Laubruffellerie* : cela est excellent. On n'aurait jamais brûlé un *Laubruffel*; on vous incendiera quelque jour. *Macte animo*. Vous ferez des nôtres. *Luc* (vous connaissez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choses : *Je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon sens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous avisez-vous de dire, dans vos *Elémens de philosophie*, que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation ? est-ce que vous êtes devenu flatteur ? est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaissance de la lumière, l'inoculation, le femoir, les condons ou condoms ? Parbleu, vous vous moquez ; nous n'avons pas seulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * L*

— 1759. *Genève?* Vous avez très-bien fait ; mais vous faites trop d'honneur aux prédicans fociniens ; vous ne les connaissez pas , vous dis-je ; ils sont aussi malins que les autres. Et les fociniens de Genève , et les calvinistes de Laufane , et les fakirs et les bonzes sont tous de la même espèce. Je laisse faire ceux de Paris ; mais pour mes Suisses et mes Allobroges , je les range , et je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occasion. J'ai deux curés dont je suis assez content. Je ruine l'un , je fais l'aumône à l'autre ; il prie DIEU pour moi , et tout va bien.

Vous avez fort mal fait , quand vous êtes venu à Genève , de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez , ne voyez que vos amis ; vous serez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie* est le comble de l'insolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi , vous répondez sérieusement à ce fou de *Rousseau* , à ce bâtard du chien de *Diogène* ! Vous m'enthousiasmez ; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti* ; et vous verrez avec quelle impudence. Mais non , vous ne le verrez point , car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques , ils passeront ; car tout brûlable que vous êtes , vous

êtes plus sage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens, vous lit et vous regrette; ainsi fais-je. 1759.

L E T T R E L I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 13 de mai.

Vous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que *l'astronomie physique* leur est aujourd'hui plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *Laubruffellerie* aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous, mais telle qu'elle est, je crois qu'elle ne sera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais

— cela les préparera aux coups de bâton. Quant
 1759. à vous, mon cher ami, frappez fort; vous
 êtes en place marchande pour cela : *exurgat
 Deus, et dissipentur inimici ejus*; car ces gens-là
 font autant les ennemis de DIEU que ceux
 de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un
 fort honnête jésuite à qui je donnai de bons
 avis. Je lui dis que sa société avait eu grand
 tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en
 trouverait mal, qu'elle en aurait l'obligation
 à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur
 fanatique *Berthier* : mon jésuite, qui apparemment
 n'aime pas *Berthier*, et qui n'est pas du
Journal, applaudissait à mes remontrances.
Cela est bien fâcheux, me disait il; *oui très-
 fâcheux*, mon R. P., lui répondis-je, *car vous
 n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis*. Adieu,
 mon très-cher et très-illustre maître; je recom-
 mande à vos bonnes intentions et la canaille
 jésuitique, et la canaille jansénienne, et la
 canaille sorbonique, et la canaille intolérante.
 Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L V.

1759.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 25 d'auguste.

C O N N A I S S E Z - V O U S , mon cher philosophe , un *Siméon la Vallette* , ou *Siméon Vallette* , ou *Simon Valet* , lequel fait des lignes courbes et de petits vers ? Il se renomme de vous ; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne fais où le prendre : où est-il ? et quel homme est-ce ?

Que dites-vous de *Maupertuis* , mort entre deux capucins ? Il était malade depuis longtemps d'une réplétion d'orgueil ; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécille. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin ; vous vous en repentiriez. Je suis *Astolphe* qui avertit *Roger* de ne pas se fier à l'enchanteresse *Alcine* ; mais *Roger* ne le crut pas.

Votre livre est charmant ; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là assez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jésuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier* ; je leur fais de petits

— 1759. — plairs, et ils me disent la messe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicans genevois n'osent me regarder en face. Je brave M. *Catbrée* autant que je le méprise, et je plains *Diderot* d'être à Paris.

Toutes les lettres de Vienne disent le marquis de Brandebourg écrasé; quelques lettres de Saxe le disent vainqueur; et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'il faut peu croire; soyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philosophie sans amitié.

L E T T R E L V I. 1759.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 de septembre.

CETTE lettre vous fera rendue, mon cher et illustre confrère, par M. l'abbé de *Saint-Non*, neveu de M. de *Boullongne*, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne musique, et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera en attendant de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos fociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon

— nom ; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois
 1759. au reste que notre voyageur est peu curieux
 de fociniens comme eux ; il leur préfère un
 catholique comme vous , et il va chercher à
 Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris.
 Adieu, mon cher philosophe ; ne m'oubliez
 pas auprès de madame *Denis*.

L E T T R E L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 d'octobre.

JE trouve, mon cher philosophe, qu'un
 conseiller du parlement n'a rien de mieux à
 faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-*
Non m'a paru digne de ce voyage que vous
 vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend,
 passez hardiment par Genève, et seulement
 ne donnez plus sur nous la préférence à des
 prêtres fociniens. Vous êtes bien bon de
 songer s'ils existent. S'ils osaient, ils recon-
 naîtraient JESUS-CHRIST pour DIEU, s'ils
 pouvaient à ce prix assister à mes spectacles,
 et être admis au petit théâtre que j'ai fait à
 Tournay, tout près des Délices. Les Gène-
 vois se battent pour avoir des rôles.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques* par des raisons ; et moi je fais comme celui qui , pour toute réponse à des argumens contre le mouvement , se mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève , et moi j'en bâtis un. De meilleurs philosophes que *Jean-Jacques* écrivent sur la liberté , et moi je me suis fait libre. Si quelqu'un est en souci de savoir ce que je fais dans mes chaumières , et s'il me dit : *Que fais-tu là , maraud ?* Je lui réponds : *Je règne ;* et j'ajoute que je plains les esclaves. Votre pauvre *Diderot* s'est fait esclave des libraires , et est devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration , je m'en servirais pour tout ce qui se passe à Paris. Vous êtes né , mon cher philosophe , dans le temps de madame de *la Raubière* ; vous demanderez ce que c'est ; madame de *la Raubière* disait que c'était un f. . . . temps.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée* , jésuite , qui confesse , dit-on , *Mesdames* , et qui est à la cour en grand crédit. On dit que c'est le plus pétulant idiot qui soit dans l'Eglise de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* est celui d'un valet de comédie ? On dit que ce maroufle se mêle d'être persécuteur. Quand il s'agit de faire du mal , les

— 1759. jansénistes , les molinistes se réunissent , et tous les philosophes sont ou dispersés ou ennemis les uns des autres. Quels chiens de philosophes ! ils ne valent pas mieux que nos flottes , nos armées et nos généraux.

Dulce mari magno , &c.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous ; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en *Confucius* , en *Lucrece* , en *Cicéron* , en *Julien* , en *Collins* , en *Hume* , en *Shaftesbury* , en *Midleton* , *Bolingbroke* , &c. , &c.

L E T T R E L V I I I .

1759.

D E M. D E V O L T A I R E .

Aux Délices, 15 de décembre.

VOTRE *Siméon Valette*, ou *Valet*, ou *la Valette* est chez moi, mon cher philosophe; il s'est fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignements; il paraît assez bon diable, mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu? qui répond de lui? *Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?* Nous allons donc avoir la paix; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai, si vous restez à Paris; je vous plaindrai, si vous allez en Prusse; mais par-tout où vous ferez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

1759.

L E T T R E L I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 de décembre.

LE nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle *Quinault*, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'académie des sciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aye pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la désire encore plus que je n'en doute, et je la désire par mille raisons.

Je suis bien las de Paris ; mais ferai-je mieux ailleurs ? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme *Marthe*, la meilleure part ; mais vous êtes riche et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager ; je tâterai de différens pays, *et quamprimum tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquiescam.* Peut-être, *quod Deus avertat!* finirai-je comme *Scarmentado*. On continue toujours ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie* : j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la sorbonne. Adieu, mon cher philosophe ; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de *Virgile* :

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :
Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies ; nullum maris æquor arandum.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

L E T T R E L X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 14 d'avril.

*Q*UAND on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux ; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le font pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (*). Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là ? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort ; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur ;

(*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

votre éloge aurait été fait par un prêtre, et
 cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux
 ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il
 être fait par le frère *Berthier* ou par M. de
Pompignan.

1760.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours
 de notre nouveau confrère, une épître que
 je viens de recevoir du roi de Prusse contre
 les fanatiques; les dévots, les jésuites et
 notre saint-père le pape y sont bien traités.
 Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez
 long-temps, et portez-vous bien, tout mort
 que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie
 que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur
 le théâtre de la comédie française une pièce
 intitulée : *Les philosophes modernes*. *Préville* doit
 y marcher à quatre pattes pour représenter
Rousseau. Cette pièce est fort protégée. Ver-
 failles la trouve admirable.

1760.

L E T T R E L X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 d'avril.

MON cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas mort, mais je ne peux pas dire que je sois en vie; *Berthier* se porte bien, et je suis malade; *Abraham Chaumeix* digère, et je ne digère point: aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se laissent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que *Jean-Jacques* se soit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène*; c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate*. Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort supérieurs au *Gilles* d'Athènes, quoi qu'en dise madame *Dacier*; mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La
persecution

persecution éclate de tous côtés dans Paris ; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison , et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puisque je suis en train de me fâcher , je passe à *Luc* ; il fait le plongeon , il défavoue ses œuvres , il les fait imprimer tronquées ; cela est bien plat , quand on a cent mille hommes ; mais cet homme-là fera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidans , les plus terribles de vers et de prose ; des choses à faire coffrer le receveur , si le receveur était à Paris ; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adressée , qui est , dit-on , son meilleur ouvrage. Il ne fait pas trop ce qu'il veut , et fait encore moins ce qu'il deviendra ; il ferait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage ; il eût été le plus heureux des hommes , s'il avait voulu ; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation ; vous devriez bien lui en dire deux mots , vous qui savez écrire , et qui osez écrire. Il est très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi : il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission

1760.

—
1760. de faire un voyage en France, et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahison contre son bienfaiteur, foyez très-persuadé qu'on ne se ferait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous savez que d'*Arget* a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. *Algarotti* a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous savez que *Chazot* a pris le même parti; vous savez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en est mort; vous savez bien d'autres choses; vous savez surtout que vous n'avez une pension de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions sur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en est la persécution contre les seuls hommes qui puissent éclairer le genre humain. N'imitiez pas le paresseux *Diderot*; consacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo.*

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il? fera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques, ou bien fera-t-on

assez hardi pour dire des vérités dangereuses? —
 est-il vrai que de cet ouvrage immense, et de 1760.
 douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq
 mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui
 fournissent du pain à nos armées gagnent
 vingt mille francs par jour? voyez-vous
Helvétius? connaissez-vous *Saurin*? qui est
 l'auteur de la farce contre les philosophes?
 qui sont les faquins de grands seigneurs et
 les vieilles catins dévotes de la cour qui la
 protègent? Ecrivez-moi par la poste, et mettez
 hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire*
du roi, au château de Ferney, par Genève; car
 c'est à Ferney que je vais demeurer dans
 quelques semaines. Nous avons Tournay pour
 jouer la comédie, et les Délices font la troi-
 sième corde à notre arc. Il faut toujours que
 les philosophes aient deux ou trois trous sous
 terre, contre les chiens qui courent après
 eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre
 point mes lettres, et que quand on les
 ouvrirait, il n'y a rien à craindre du ministre
 des affaires étrangères, qui méprise autant
 que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme
 janséniste, et le fanatisme parlementaire. Je
 m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en
Lucrece, en *Cicéron* et en tous les autres
 apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a,
 et si vous vivez avec eux.

1760.

L E T T R E L X I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 6 de mai.

MON cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont *Helvétius*, *Diderot*, *Rousseau*, *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiselle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient,

furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principe et sans mœurs; et c'est M. *Paliffot*, m..... de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

 1760.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames.....; ainsi la pièce a pour elle des *catins* en fonction et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la défavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joli de Fleuri*, auteurs de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je fais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger; vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre *Paliffot*? en vaut-il

— 1760. la peine ? contre des femmes , contre des gens puissans et inconnus qui protègent la pièce et qui le nient ? C'est à vous , mon cher maître , qui êtes à la tête des lettres , qui avez si bien mérité de la philosophie , et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne ; c'est à vous , qui n'avez rien à craindre , à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile ; c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement , et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré , et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire , vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux , et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihihu , émissaire de l'empereur de la Chine*. C'est une satire violente des prêtres. Je ne fais ce qu'il deviendra , et moi aussi ; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur , ce fera grand dommage.

Je ne connais que légèrement *Helvétius* ;

mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus souvent ; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud : sa pièce de *Spartacus* a, ce me semble, de beaux endroits. 1760.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres ; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord *Shaftesbury* appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade ; elle n'a de recours qu'en vous ; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tournay, 26 de mai.

MON cher et grand philosophe, j'ai suivi vos conseils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouassent quelque chose de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophes; j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des monosyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il est très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des absurdes sefeurs de réquisitoires; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (**)

Pourriez-vous me rendre un petit service? J'ai fait jadis des *Elémens* de *Newton*: ils se

(*) La tragédie de *Tancrede*.

(**) *L'Ecoffaife*.

trouvent

trouvent dans l'édition des *Cramer* ; je les ai fait examiner avec soin. On trouve que je ne me suis pas mépris : pourrai-je les faire approuver par l'académie des sciences ? comment faut-il s'y prendre ?

1760.

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes ; je tâcherai de les peindre ; cela m'amuse quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir ; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez ; et à l'égard des plats fociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiselle *Clairon* est malade : cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique ; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

1760.

L E T T R E L X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

10 de juin.

MON cher philosophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi* sont bien vigoureux; les remarques sur la *Prière du déiste* fines et justes; cela restera: on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils sont plaisans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

La Vision est bien; mais c'est un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaisanterie, madame la princesse de R**. J'en suis désespéré, ce trait a révolté. Il n'est pas permis d'insulter à une mourante, et le duc de *Choiseul* doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin-mouton* du palais royal (*); cela peut aller loin: cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidèles.

(*) Le libraire *Robin*.

Paliffot m'a écrit, en m'envoyant sa pièce —
 J'ai prié M. d'Argental de vouloir bien lui 1760.
 faire passer ma réponse, et d'en faire tirer
 copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse
 que je regarde les encyclopédistes comme mes
 maîtres, &c. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa
 comédie que pour venger mesdames de R....
 et de la M.... d'un libelle insolent de *Diderot*
 contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui
 dis que je n'en crois rien; je lui dis qu'on doit
 éclaircir cette calomnie; et voilà que dans la
Vision on insulte madame la princesse de R....:
 cela est désespérant. Je ne peux plus rire; je suis
 réellement très-affligé. Dès que la préface ou
 post-face de la comédie des Philosophes parut,
 je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot*; je le priai
 de vous parler, et de chercher le malheureux
 libelle de la *Vie heureuse* du malheureux la
Métrie, qu'on veut imputer à des philosophes.
 La cour ne fait pas d'où sont tirés ces passages
 scandaleux, et les attribuera aux frères, et
 dira, *Paliffot est le vengeur des mœurs*, et on
 coffrera les frères, et on aura les philosophes
 en horreur.

O frères, soyez donc unis; *fratrum quoque
 gratia rara est*.

Mandez-moi, je vous en supplie, où l'on
 en est. On fera, sans doute, un recueil des
 pièces du procès. Serait-il mal à propos de

— 1760. mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la science, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adverfaires? Mais, ô frères! soyez unis.

Quand je vous écrivis, en beau style académique, je m'en , et que vous me répondîtes, en beau style académique, que vous vous en , c'est que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (*), fait il y a quelque temps, où *Fréron*, et *Pompignan*, et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poëme est imprimé. Il est, je crois, de feu *Vadé*, dédié à maître *Abraham*; et maître *Joli* est prié de le faire brûler. La *Paliffoterie* est venue sur ces entrefaites; et j'ai dit, ah! *Vadé*, pourquoi êtes-vous mort avant la *Paliffoterie*?

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi, et je disais je m'en en style académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il persévère dans son zèle, et qu'il m'envoie toutes les pièces des fidelles, et toutes celles des fanatiques, et des hypocrites ennemis de la raison. Et soyez unis en *Epicure*, en *Confucius*, en *Socrate* et en *Epictète*; et venez aux Délices qui sont devenues l'endroit de la terre qui

(*) Le pauvre Diable.

resemble le plus à Eden , et où l'on se ———
 de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cepen- 1760.
 dant mon ancien disciple-roi est un peu
 follet , et je le lui ai écrit , et il n'en est pas
 disconvenu. DIEU vous comble toujours de
 ses grâces ! et vivez indépendant , et aimez-
 moi.

L E T T R E L X V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 16 de juin.

M O N cher et illustre maître , 1°. ce n'est
 pas tout d'être *mourante* , il faut encore n'être
 pas vipère. Vous ignorez sans doute avec
 quelle fureur et quel scandale madame de R....
 a cabalé pour faire jouer la pièce de *Paliffot* ;
 vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne
 jouât votre tragédie , que les comédiens
 voulaient représenter avant *les Philosophes* ,
 espérant par là gagner de l'argent et du temps ,
 et fuir ou éloigner la honte dont ils sont
 couverts ; vous ignorez qu'elle s'est fait porter
 à la première représentation , toute *mourante*
 qu'elle est , et qu'elle fut obligée , tant elle
 était malade ce jour-là , de fortir avant la

— fin du premier acte. Quand on est atroce et
1760. méchante à ce point, on ne mérite, ce me
semble, aucune pitié, eût-on.... avec DIEU
le père et son fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été
ménagée dans *la Vision* : on dit, il est vrai,
qu'elle est bien malade, mais cela ne lui fait
aucun tort ; et si c'est-là un crime, j'ai grand'-
peur pour celui qui imprimera ses billets
d'enterrement ; car puisqu'il n'est pas permis
de dire qu'elle se meurt, il le fera encore
moins de dire qu'elle est morte.

3°. Il est très vrai qu'on a arrêté *Robin-*
mouton du palais royal.

Ils m'ont pris ce pauvre Robin,

Robin-mouton qui par la ville

Vendait tout pour un peu de pain, &c.

Mais foyez sûr que madame de R.... n'en
est pas la cause. Ceux qui persécutent les
philosophes ne se soucient guère ni de DIEU
ni d'elle ; mais ils sont au désespoir d'être
démasqués ; *hinc iræ, hinc lacrymæ*. Ils croyaient
qu'on ferait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils
se voient l'objet des cris et de la haine publi-
que. Je ne vous en dis pas davantage ; mais
souveignez-vous de ce que je vous ai marqué
dans ma dernière lettre que vos amis l'étaient

encore plus de *Paliffot*, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair. 1760.

4°. Il est très-vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la bastille un abbé *Morellet*, *Morlet* ou *Mords-les*, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes sur la *Prière du déiste*. Je ne fais ce qui en est ; mais je fais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas : au reste, il est traité à la bastille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne fera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les *Paliffots* mâles et femelles, contre les *Paliffots* de Nancy et ceux de Versailles.

5°. *Paliffot* se vante d'avoir reçu de vous une lettre pleine d'éloges ; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'*Argental* sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de *R. . . .* et de *la M. . . .* C'est un mensonge impudent ; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de *la M. . . .*, et il

— en tient les propos les plus infolens et les
 1760. plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus
 que M. d'Ayen, et tous deux ont regardé sa
 pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes ; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de R...., attaquer *Helvétius* et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal ?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous me parlez. Je suis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme ; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *philosophes*, on ne fera pas content de *feu Vadé*.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères ; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan* ?

Il faut qu'il soit bien mécontent de l'académie, car il ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit sur *sa naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père. — 1760.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par la phrase académique, *je m'en....*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

1760.

L E T T R E L X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

20 de juin.

MA cousine *Vadéme* mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre cousin *Vadé* étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *profopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot* m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Paliffot* dit que je l'approuve. Qu'on aille chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'*Aristophane*, reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier cette lettre sans la permission de M. d'*Argental*: elle est naïve. Je pleure sur l'abbé *Morellet* et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe! il faut... festoyer les dames et les respecter.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître *Joly*, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le

tout avec les preuves? Ce serait-là le coup
 de foudre, *interim ridendum*. Oui, sans doute, 1760.
 le seigneur le ministre dont il est question, a
 protégé *Patiffot* et *Fréron*, et il me l'a mandé,
 et il les abandonnait, et il n'est pas homme
 à persécuter personne, et il pense comme il
 faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in*
collegio Clari-montis, et quoique *Patiffot* soit
 le fils de son homme d'affaires; mais l'insulte
 faite à son amie mourante est le tombeau
 ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères!
 les premiers fidèles se conduisaient mieux
 que vous. Patience, ne nous décourageons
 point; DIEU nous aidera, si nous sommes
 unis et gais. *Hérault* disait un jour à un des
 frères: *Vous ne détruirez pas la religion chré-*
tienne. — *C'est ce que nous verrons*, dit l'autre.

1760.

L E T T R E L X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

23 de juin.

JE voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et surtout le mémoire de *M. le Franc de Pompignan*, natif de Montauban ; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de *R.....* dans *la Vision*, parce que c'est un coup terrible à la bonne cause, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris* ; parce que c'est avancer sa mort ; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences, parce qu'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe, parce que cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt, est ce qui a ulcéré *M. le duc de Choiseul* ; parce que je le fais, et je le fais, parce qu'il me l'a écrit ; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin *Vadé* eût pu parler de la querelle présente ; mais, comme

il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une vision. 1760.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*inf.*... confondue.

Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de *Palissot*, réponse qui passe par M. d'*Argental*, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déferé et calomnié le chevalier de *Jaucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu *la Métrie* avec les philosophes, qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, &c. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fe fait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires absurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous *Palissot*, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers une feuille, et qui ne

— 1760. confronteront point sept volumes in-folio, &c. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réussi; il faut ajouter à ce succès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre: je la crois hardie et sage; nous verrons si M. d'*Argental* la trouvera telle.

Je voudrais savoir quel est l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il est admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Rousseau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'est. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchissans.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*inf...*; c'est-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez: c'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre-humain. Vous pensez bien que je ne parle que de la superstition; car pour la religion, je l'aime et la respecte comme vous.

Adieu, mon grand homme; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L X V I I I .

1760.

D E M. D E V O L T A I R E .

9 de juillet.

MON cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie, vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiseul* vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi! vous imaginez qu'il vous en veut, parce qu'il a donné du pain à *Palissot*, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert, dans son antichambre, son ancien préfet *Fréron*. Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la bastille: d'ailleurs il abandonne *Palissot* aux coups de bâton, si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot*. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour*; l'évêque d'Orléans ne parlera

— pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor*
 1760. qui signait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*,
 au lieu de signer *l'anc.*; il croyait mettre
 l'abréviation d'ancien, et il signait son nom
 tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'aca-
 démie; c'est la plus belle vengeance qu'on
 puisse tirer de la pièce contre les philosophes.
 L'académie est indignée contre *le Franc de*
Pompignan; elle lui donnera, avec plaisir, ce
 soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie
 lorsque *Diderot* sera nommé, et je l'allumerai
 avec le réquisitoire de *Joly de Fleuri*, et le
 déclamatoire de *le Franc de Pompignan*. Ah,
 qu'il serait doux de recevoir à la fois *Diderot*
 et *Helvétius*! mais notre siècle n'est pas digne
 d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que
 j'aime.

J'ai depuis six mois une envie de rire qui
 ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quel-
 ques anecdotes sur *Gauchat*, *Moreau*, *Chaumeix*,
Hayer, *Trublet*, et leurs complices?

LETTRE

L E T T R E L X I X.

1760.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 18 de juillet.

Vous me paraissez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de *Choiseul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de R..... est morte, et il y a six semaines qu'il est à la bastille: il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous me parlez

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * O*

— le serviraient peut-être, mais très-mollement,
1760. et les dévots crieraient, et l'emporteraient.
Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre
parti à prendre que de pleurer sur les ruines
de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux
en rire comme vous, et finir tous les soirs,
en se couchant, par la phrase académique:
c'est-là le plus sage parti.

Pour moi, j'attends la paix avec impatience,
non pour me mettre au service de qui que ce
soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise),
mais pour éloigner mes yeux de tout ce que
je vois. Je vous embrasse.

L E T T R E L X X.

1760.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 de juillet.

J E vous demande pardon, mon très-cher philosophe; tout grand-homme que vous êtes, c'est vous qui vous trompez, c'est vous qui êtes éloigné, et c'est moi qui suis réellement sur les lieux. Il y a plus d'un an que la personne dont vous me parlez daigne m'écrire assez souvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite et par quelques petits services que le hasard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette personne pense très-noblement; la manière dont elle en a usé envers *Marmontel* en est une preuve évidente. C'est peut-être avoir agi en trop grand seigneur que d'avoir protégé *Palissot* et sa pièce, sans considérer qu'en cela il faisait tort à des personnes très-estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue.

— 1760. Il avait donné à *Palissot* de quoi avoir du pain, parce que *Palissot* est le fils de son homme d'affaires; mais ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous supplie pourtant de tenir secrets): *On peut donner des coups de bâton à Palissot, je le trouverai fort bon.*

Il doit donc vous être moralement démontré (supposé qu'il y ait des démonstrations morales) que ce ministre, véritablement grand seigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'Argenson.

Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète, six lignes très-imprudentes de *la Vision* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel*, d'avoir insulté M. le duc d'*Aumont*. L'outrage fait à madame la princesse de R..... a augmenté son indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes sans frein, qui ne respectent aucune bienséance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet*, lorsque la cendre de sa fille est encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant, il faut

tout tenter ; et si *Jean-Jacques* n'a pu disposer
 madame de *Luxembourg* à parler fortement , 1760.
 j'écrirai fortement , moi chétif ; les petits
 réussissent quelquefois en donnant de bonnes
 raisons ; je saurai du moins précisément ce
 qu'on peut espérer sur l'abbé *Morellet* ; c'est
 un devoir de tout homme de lettres de faire
 ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. *Diderot* à l'académie ne
 me paraît point du tout impossible ; mais si
 elle est impossible , il la faut tenter. Je regarde
 cette tentative , tout infructueuse qu'elle peut
 être , comme un coup essentiel. Je voudrais
 qu'au temps de l'élection il fît ses visites ,
 non pas comme demandant la place précifé-
 ment , mais comme espérant la première
 vacante , quand ses principes et sa conduite
 seront mieux connus. Je voudrais que dans
 ces visites il désarmât les dévots et ameutât
 les sages. Il dirait en public qu'il ne prétend
 rien ; il aurait au moins une douzaine de
 voix , ce serait un triomphe préliminaire. Il y
 a plus ; il se peut que madame de *Pompadour*
 le soutienne , qu'elle s'en fasse un mérite et
 un honneur , qu'elle défabuse le roi sur son
 compte , et qu'elle se plaise à confondre une
 cabale qu'elle méprise.

Je suis encore assez impudent pour en écrire
 à madame de *Pompadour* , si vous le jugez à

— 1760. propos ; et elle est femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'est donc à vous, mon cher philosophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philosophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens ensemble, prenez la chose à cœur ; si vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en assez pour faire voir qu'un philosophe n'est point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des sciences.

Le cousin *Vadé*, le sieur *Aletof*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à se reprocher ; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raison ridicules ; c'est à vous à rendre la raison respectable. Tâchez, je vous en conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose ; vous la ferez avec prudence ; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront, ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi ? Il me semble que le succès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu ; je recommande surtout la charité aux frères, et l'union la plus grande ; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

L E T T R E L X X I.

1760.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 3 d'auguste.

I L y a apparence, mon cher et grand philosophe, que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question, se trompera longtemps; car nous ne paraissions disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé *Morellet* est enfin sorti de la bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. *Duclos* (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au sujet de l'admission de *Diderot* à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en désespère. Je crois bien que

— 1760. madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiseul* feront favorables ; mais je doute que tout puissans qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux ?

Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Ecoffaise a un succès prodigieux ; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue ; et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, si un décrotteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre.

Quelqu'un

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'est apparemment*, lui dis-je, que *Fréron* était monté à l'hôtel de ville. 1760.

Un conseiller de la classe du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron*; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'est ni *Bourgelat* ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Prusse; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidans ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami *Paliffot* a eu une prise très-vive dans les foyers avec M. *Séguier*, qui avait pourtant fort protégé les *Philosophes*? Il trouvait (lui *Paliffot*) que l'Ecoffaïse était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contents de votre troisième lettre. Il ne faut point plaisanter avec de pareilles gens, surtout lorsqu'ils s'enferment d'eux-mêmes, comme *Paliffot* a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

1760.

L E T T R E L X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 13 d'auguste.

Vous êtes assurément, mon divin *Protagoras*, un des plus sages philosophes que je connaisse; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre sel cette troupe de polissons hypocrites, qui veut tantôt être sérieuse et tantôt plaifante, et qui n'est jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de son côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils sont pour nous.

Sans doute, il faut se réunir avec *Duclos*, et même avec *Mairan*, quoiqu'il se soit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection; il faut qu'on puisse couvrir tous les philosophes d'un manteau; marchez, je vous en conjure, en bataillon ferré. Je suis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à son *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* sans *Diderot*; cela pourra exciter une petite guerre civile; et à votre avis, la

guerre civile n'est-elle pas fort amusante ? —
 Après avoir fait entrer *Diderot*, je prétends 1760.
 qu'on fasse entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne se
 passait pas de jour de poste que je n'écrivisse
 pour cet abbé, que je n'ai pas l'honneur de
 connaître ; mais j'aime passionnément mes
 frères en *Belzébuth*. Je crois, entre nous, que
 M. d'*Argental* a fait déterminer le temps de
 sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup
 plus servi que *Jean-Jacques* à délivrer notre
 frère.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* que
Charles Palissot a fait imprimer. Je ne fais pas
 si un bon chrétien comme lui, qui se respecte
 et qui observe toutes les bienséances, est en
 droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit.
 Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le
 texte en plusieurs endroits ; mais il en reste
 encore assez pour que le public ait quelques
 reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses
 œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son
 procès lui-même : le pis de la chose, c'est
 qu'il croit sa pièce bonne, parce qu'elle n'est
 pas absolument mal écrite ; il ne fait pas encore
 qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-
 Astruc*, qu'on dit qui fait crever de rire ;
 j'espère que le fidelle *Thiriot* me l'enverra.
 Adieu, mon grand et charmant philosophe ;

— 1760. quoique j'aye dit à *Paliffot* que vous m'écriviez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel ; je veux finir ma vie par le supplice que demandait *Arlequin* ; il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclaircissemens suivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur *Gauchat* et *Chaumeix*, quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires ; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'esprit*, le nom de la m..... nommée par l'archevêque pour directrice de l'hôpital, le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires, le nom du révérend père jésuite du collège de Louis-le-grand, qui passe pour aimer le plus tendrement la jeunesse. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade* ; cela m'amuse plus que *Pierre le grand*. J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Eglise romaine qu'*Henri VIII*.

Je viens de lire le passage d'un jacobin ; le voici : „ Le prêtre qui célèbre fait beaucoup

„ plus que DIEU n'a fait ; car celui-ci travailla
 „ pendant sept jours à faire des ouvrages de 1760.
 „ boue ; l'autre engendre DIEU même , la
 „ cause des causes , &c. „ Ce passage est de
 frère *Alain de la Roche* , in *Tractu de dignitate*
sacerdotum. L'abbé *Mords-les* devrait bien
 déférer ce jacobin à nosseigneurs de la classe
 du parlement.

L E T T R E L X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 2 de septembre.

I L y a un siècle , mon cher et grand philo-
 sophe , que je ne vous ai rien dit. Un grand
 diable d'ouvrage de géométrie , que je viens
 de mettre sous presse , en est la cause. Je
 profite du premier moment pour me renou-
 veler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'aca-
 démie des voix pour *Diderot* , mais 1° de lui
 en trouver assez pour qu'il soit élu ; 2° de lui
 fauver douze ou quinze boules noires qui
 l'exclûraient à jamais ; 3° d'obtenir le consen-
 tement du roi. Il ferait médiocrement soutenu
 à Versailles ; chacun de nos candidats y a
 déjà ses protecteurs. Je fais que cela ferait

— 1760. une guerre civile ; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite ; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a , et dès qu'il fera sédentaire à Paris , il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que , dans vos lettres à *Palissot* , vous appelez *la Vision* une pièce ou autant vaut : c'est pourtant cette pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je savais sur les différens personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a , dit-on , gagné la à l'opéra comique ; que l'abbé *Trublet* prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal , lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville , il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Ecoffaise a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver , et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis , à l'académie française , un morceau contre les mauvais poètes et en votre honneur.

Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est *d'être français et vivant*. C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains, beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les *Wasp* en passant. En un mot, cela a fort bien réüssi. Adieu, mon cher et grand philosophe. 1760.

L E T T R E L X X I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

Paris, 22 de septembre.

MON cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraissez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je désire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troisième fois, à *Tancrede*. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les *Aliborons*, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle *Clairon* y est incomparable, et

— au-deffus de tout ce qu'elle a jamais été. En
 1760. vérité , elle mériterait bien de votre part
 quelque monument marqué de reconnaissance.
 Vous avez célébré *Gauffin* qui ne la vaut pas ;
 vous lui devez au moins une épître sur la
 déclamation , sur l'art du théâtre , sur ce que
 vous voudrez , en un mot ; mais vous lui
 devez une statue pour la postérité. Vous faurez
 de plus qu'elle est philosophe ; qu'elle a été
 la seule , parmi ses camarades , qui se soit
 déclarée ouvertement contre la pièce de *Paliffot* ;
 qu'elle a pris grande part au succès de l'*Ecof-*
faise , quoiqu'elle n'y jouât pas ; qu'enfin elle
 est digne , à tous égards , d'un petit souvenir
 de votre part , tant par ses talens que par sa
 manière de penser.

L'abbé d'*Olivet* , qui ne lit qu'*Aristophane* et
Sophocle , alla voir votre pièce , il y a quelques
 jours , sur tout ce qu'il en entendait dire. Il pré-
 tend que , depuis défunt *Rofcius* pour lequel
Cicéron plaida , il n'y a point eu d'actrice
 pareille ; elle fait tourner toutes les têtes ,
 non pas dans le sens de l'abbé *Trublet* , mais
 du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son
 amant qu'elle finirait par me mettre à mal ,
 et que

*Si non pertæsum cunni penisque fuisset ,
 Huic uni forsan potui succumbere culpæ.*

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

L E T T R E L X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre discours et M. de *Maudave*, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les fots. Je vous fais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poésie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie,

1760. de ne pas croire que j'aye fait Tancrède comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes ; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle *Clairon* a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici ; et , si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier profélyte. Un ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire et moi aussi ; mais

En riant quelquefois on rase
 D'assez près ces extravagans
 A manteaux noirs, à manteaux blancs,
 Tant les ennemis d'Athanase,
 Honteux ariens de ce temps,
 Que les amis de l'hypostase
 Et ces fots qui prennent pour base

De leurs ennuyeux argumens
 De Baius quelque paraphrase.
 Sur mon bidet, nommé Pégase,
 J'éclabouffe un peu ces pédans ;
 Mais il faut que je les écrase
 En riant.

 1760.

Laiſſons-là ce rondeau ; ce n'est pas la peine de le finir ; le temps est trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires sur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre ; c'est le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter sur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetasser cette partie du dictionnaire (*). *Signa T suprâ caput dolentium*. Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler ; il nous faut jouer la comédie deux fois par semaine. Nous avons eu, dans notre trou, quarante-neuf personnes à souper, qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecoffaise ; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la perruque de *Boileau* ; vous avez la tête bien près du bonnet. S'il avait fait une épître à sa perruque, bon ; mais il en parle en un demi-

(1) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philosoph. Voyez la lettre *T*.

— vers, pour exprimer en passant une chose
1760. difficile à dire dans une épître morale et utile.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum judæorum*. Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé monsieur *Turgot*. Nous allons avoir un conseiller de grand'-chambre : c'est dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

Luc est remonté sur sa bête, et sa bête est *Daun*.

Aimez-moi un peu ; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

ET DE M. D'ALEMBERT. 181

L E T T R E L X X V I.

1760.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 18 d'octobre.

JE m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'indien que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je fais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous met au-dessous de tous les poètes passés, présents et à venir, depuis *Homère* jusqu'à *Pompignan*. J'ai hésité si je vous annonçerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne fais pas si les comédiens ont cassé bras

— et jambes à *Tanocrède* ; mais je fais que, pour
 1760. un roué, il avait encore très-bonne grâce.
 Au reste, je suis bien aise de vous apprendre
 encore, car je veux absolument vous humilier
 aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion
 ce qu'on a dit régulièrement à chacune de
 vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait
 d'aussi faible* ; il est vrai qu'on dit cela les yeux
 gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment, je vous félicite de tout mon
 cœur de la conquête que vous venez de faire
 à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la
 reine de Saba, il n'y en a point de plus édi-
 fiant que celui de ce bon gentilhomme qui
 fait cent cinquante lieues pour être bien sûr
 que deux et un font trois ; il est vrai que vous
 étiez fait plus que personne pour lui persuader
 que trois ne font qu'un ; car il a dû voir que
 vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez
 précieusement le dieu que M. de *Maudave*
 vous a apporté des Indes (*). Ces gens-là sont
 plus sensés que nous ; nous avons fait notre
 dieu d'une gaufre ; les Indiens vont, comme
Bartholomé, droit au solide.

(*) C'était un *Lingam* ou *Phallus*, très-révéré dans l'Inde.
 C'est l'instrument qui distinguait le dieu *Priape*, et qui était
 également honoré chez les Romains comme l'emblème de la
 génération.

*Priapum**Maluit esse deum.*

1760.

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père*.

Je passe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de sa perruque , mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie , quoi qu'il en dise , ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent ; elle est faite pour exprimer de grandes choses , nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi , je dirais que vous avez fait , comme *M. Jourdain* , de la prose sans le savoir.

Oui , en vérité , vous devez une épître à mademoiselle *Clairon* , et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets , pour vous mettre à votre aise , d'y parler de tout ce qu'il vous plaira , même de votre perruque ; et s'il vous en faut encore une autre , je vous abandonne celles de *Pompignan* , *Fréron* et *Trublet* , que vous avez déjà si bien peignées.

M. Turgot m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois ; vous en serez sûrement très-content. C'est un homme d'esprit , très-instruit et très-vertueux , en un mot , un très-honnête cacouac , mais qui a de bonnes

— raifons pour ne le pas trop paraître ; car je
1760. fuis payé pour favoir que la *Cacouaquerie* ne
mène pas à la fortune , et il mérite de faire
la fiene.

Comment diable , quarante-neuf convives
à votre table , dont deux maîtres des requêtes
et un confeiller de grand'chambre , fans comp-
ter le duc de *Villars* et compagnie !

Vous êtes donc comme le père de famille
de l'évangile , qui admet à fon feftin les clair-
voyans et les aveugles , les boiteux et ceux
qui marchent droit. Votre maifon va être
comme la bourse de Londres ; le jésuite et
le jansénifte , le catholique et le focinien ,
le convulfionnaire et l'encyclopedifte vont
bientôt s'y embrâffer de bon cœur , et rire
encore de meilleur cœur les uns des autres.
Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques*
Roufféau à venir à quatre pattes , de Montmo-
renci à Genève , faire amende honorable à
la comédie , en fe redreffant fur les deux
pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une
de vos pièces , ce ferait vraiment là une belle
cure , et plus belle que celle de votre campa-
gnard nouveau converti ; mais je crois que
pour *Jean-Jacques* , l'heure de la grâce n'est
pas encore venue.

Il me femble , comme à vous , que votre
ancien difciple est un peu remonté fur fa bête ;

mais

mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous faisons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de Broglie,

1760.

Sage en projets, et vif dans les combats,
Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poësies, que, si on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela lorsqu'il lisait à l'académie son poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yébor*, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de finge, et qui semblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez; on ne m'attrape pas ainsi. Que Dieu le bénisse, lui, ses vers et sa prose!* On dit qu'il a permission d'aller se promener

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * Q*

— dans ses abbayes ; on aurait dû l'envoyer
1760. promener quatre ans plutôt. Il ne reste plus
qu'à savoir ce que nous allons devenir , et
quel parti nous allons prendre.

Quand on a tout perdu , quand on n'a plus d'espoir,
La guerre est un opprobre , et la paix un devoir.

Quant à nos sottises intestines , elles com-
mencent à foisonner un peu moins dans ce
moment-ci. Il n'y a rien de nouveau , que je
fâche , du quartier général de l'*Encyclopédie* et
de la *Palissoterie*. La philosophie est entrée en
quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse
respirer !

Adieu , mon cher et illustre maître , con-
tinuez à rire de tout ce qui se passe. J'en
ris tout autant que vous , quoique je sois
dans la poêle : heureux qui , comme vous ,
a trouvé moyen de sauter dehors ! Vous ne
vous plaindrez pas que cette épître est une
lettre de lacédémonien ; pourvu qu'elle ne vous
paraisse pas une lettre de *béotien* , je ferai
consolé de mon bavardage.

A propos , vraiment j'oubliais de vous dire
que je suis raccommo dé , vaille que vaille ,
avec madame du *Deffant* ; elle prétend qu'elle
n'a point protégé *Palissot* ni *Fréron* , et j'ai tout
mis aux pieds , non du , mais de *Socrate*.

Ainsi, qu'elle ne sache jamais ce que je vous
 avais écrit pour me plaindre d'elle ; cela me
 ferait de nouvelles tracasseries que je veux
 éviter. 1760.

L E T T R E L X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

27 de novembre.

M O N cher maître, mon digne philosophe, je suis encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne savais pas qu'il eût fait l'article *Existence* : il vaut encore mieux que son article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus instruit ; et, ce qui est assez rare chez nos métaphysiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez plusieurs sages de cette espèce dans votre secte, je tremble pour l'*inf...* ; elle est perdue dans la bonne compagnie. M. de *Leire* n'est pas encore venu chez les fidèles des Délices ; s'il y vient, il sera reçu comme un initié chez ses frères. Il me paraît que l'infant parmesan sera bien entouré. Il aura un *Condillac* et un de *Leire* ; si avec cela il est bigot, il faudra que la grâce soit forte.

— 1760. Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *belle pénitente* (*); ainsi consolez-vous.

Si vous voyez notre diaconesse madame du *Deffant*, saluez-la pour moi en *Belzébuth*; dites-lui que je ne fais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine; je ne fais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté, quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

Luc me mande qu'il est un peu scandalisé que j'aye fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours; cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après sa défaite, a

(*) *Calife*, tragédie de *Colardeau*.

donné le lendemain un second combat , et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne font pas tirés au clair ; mais le résultat presque infallible de cette guerre fera que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux ; mais enfin c'était un bon appui pour les fidèles. Travaillez , mon cher *Paul* , à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent fots ne font de mal. C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau. Vous ne ferez point mordu des loups , vous êtes aussi sage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point , vous ne jetez la semence que dans le bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres ! Mille respects à madame *du Deffant*. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur , et comme je vous aime.

1760.

1761.

L E T T R E L X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 6 de janvier.

MON cher et aimable philosophe , je vous salue , vous et les frères. La patience soit avec vous. Marchez toujours en ricanant , mes frères , dans le chemin de la vérité. Frère *Thimothée-Thiriot* fera que la capilotade est achevée , et qu'elle forme un chant de *Jeanne*, par voie de prophétie , ou à peu-près. DIEU m'a fait la grâce de comprendre que , quand on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité , il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet de *Jeanne* étant cher à la nation ; et l'auteur , inspiré de DIEU , ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zèle pur , il se flatte que nos derniers neveux siffleront les *Fréron* , les *Hayet* , les *Caveirac* , les *Chaumeix* , les *Gauchat* , et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères. Vous savez d'ailleurs que je tâche de rendre service au genre - humain , non en paroles , mais en œuvres , ayant forcé les frères jésuites , mes

voisins , à rendre à six gentilshommes , tous frères , tous officiers , tous en guenilles , un domaine considérable que S^t Ignace avait usurpé sur eux. Sachez encore , pour votre édification , que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère , Dieu aidant , en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite lettre *al signor marchese (*) Albergati Capacelli , senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France , et surtout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie M. *Albergati Capacelli* d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste , ni moliniste , ni d'aucune classe du parlement , mais catholique romain , sujet du roi , attaché au roi , et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse ; j'édifie tout le clergé , et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel , mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Eglise de Paris , venons aux faquins de Genève. Les successeurs du picard qui fit brûler *Servet* , les prédicans qui sont aujourd'hui *Servétiens* , se font avifés

1761.

(*) Voyez la correspondance générale.

— 1761. de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève, appelé ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de *Calvin* et les mœurs des ufuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer *Alzire* et *Méropé* dans le château de *Tourney* en France. *Jean-Jacques Rousseau*, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de l'Eglise de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si on est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorerie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet, a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota bene* qu'un cocu assassin est impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypostasie. *Nota bene* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de

ET DE M. D'ALEMBERT. 193

vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embrasse. 1761.

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.*

L E T T R E L X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 9 de février.

MON cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre discours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux des gens de lettres. Je fais avec quelle bonté vous avez parlé de moi; j'y suis d'autant plus sensible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères*; mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le discours entier? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur; je ferai aussi discret sur la seconde.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * R*

— Vous n'avez pas probablement toute l'épître
1761. d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*.
Je ne crois pas qu'il faille la publier fitôt ;
il faut attendre du moins que *Clairon* soit
guérie , et *Fréron* châtié.

Ne mettez-vous point *Diderot* dans l'aca-
démie ? Personne ne respecte l'abbé *le Blanc*
plus que moi ; mais je ne crois pas qu'avec
tout son mérite , il doive passer devant *Diderot*.

Un grand-homme comme lui devrait au
contraire employer son crédit pour procurer
à M. *Diderot* cette faible consolation de toutes
les injustices qu'il a essuyées. Nous remettons
tout à votre prudence ; vous savez agir comme
écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Sinon*
dans son nom de baptême ? n'est-il pas détaché
par quelque *Ulysse* , et *Omer* n'est-il pas dans
le cheval ?

Il y a des gens assez mal-avisés pour dire
que le petit singe à face de *Thersite* s'appelle
un *Omer* dans le pays des singes ; voyez la
méchanceté ! Je pense que voici le temps de
faire sentir aux pédans en rabat , en soutane,
en perruque , en cornette , qu'on les brave
autant qu'on les méprise.

Pour moi , qui n'ai que deux jours à vivre,
je les mettrai à persécuter les persécuteurs ,
mais surtout je les mettrai à vous aimer.

ET DE M. D'ALEMBERT. 195

LETTRE LXX. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 21 de février.

J'ENVOIE à mon digne et parfait philosophe ces coïonneries qui me sont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Je joins ici l'air noté. Les philosophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philosophes se réjouissent.

H Y M N E

Chantée au village de Pompignan.

Nous avons vu ce beau vil la ge de Pom pi gnan ,

*3, 7 3 4 2, b5, b7 3, *6, 6, 4, 6

R 2

196 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

Et ce mar quis brillant et sage, modeste et grand;

*3 5 3 4 2 6 b5 3 b7
6 4 6

Dolce.

Forte.

De ses vertus premier garant; et vive le roi et Si-

6 5 6 *7 5 6 3 5 6
7

Dolce.

Forte.

mon le Franc son favori, son favori.

*3 *3
7

Il a recrépi sa chapelle
Et tous ses vers;
Il poursuit avec un saint zèle
Les gens pervers.
Tout son clergé s'en va chantant:
Et vive, &c.

En aumuffe un jeune jésuite
Allait devant ;
Gravement marchait à sa fuite
Sir Pompignan
En beau fatin de président :
Et vive , &c.

1761.

Je suis marquis , robin , poète ,
Mes chers amis ;
Vous voyez que je suis prophète
En mon pays :
A Paris c'est tout autrement :
Et vive , &c.

J'ai fait un pfautier judaïque ;
On n'en fait rien.
J'ai fait un beau panegyrique ;
Et c'est le mien :
De moi je suis assez content :
Et vive , &c.

Je retourne à la cour , en poste ,
Charmer les grands ;
Je protège l'abbé la Coste
Et mes parens ;
Je suis sifflé par les méchans :
Et vive , &c.

1761.

Bientôt il revient à Verfaille
 D'un air humain ,
 Aux ducs et pairs , à la canaille
 Serrant la main ;
 Récitant fes vers dignement :
 Et vive le roi , et Simon le Franc ,
 Son favori ,
 Son favori.

L E T T R E L X X X I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

Vous êtes un franc favant , dans votre charmante et drôle de lettre ; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la messe de minuit , parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triompez de cette erreur , mon cher et grand philosophe , comme un *Saumaife* ou un *Scaliger* ; mais vous êtes fort plaifant , ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaifanteries ne m'ôteront point ma dévotion , et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de fe déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous

accusent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui est un sot, et qui me regarde comme un persécuteur de l'Eglise de DIEU, parce que je poursuis vivement la condamnation d'un curé grand diseur de messes et assassin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jésus-Christ*, de se joindre à moi pour ôter le scandale de la maison d'*Israël*; les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleste devant eux; quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le succès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et des progrès des frères; il est clair que le public n'était pas mal disposé contre cet homme qu'on a voulu rendre si odieux; point de cabales, point de murmures; le public a fait taire les *Palissots* et les *Frérons*; le public est donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philosophe, que je suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards; mais elle est bien ferme et bien énergique sous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie; je conseille qu'on fasse l'abbé *le Blanc* portier; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. M. de M....

1761. avilit la littérature, j'en conviens ; il est philosophe, et il fait tort à la philosophie, d'accord ; il aime le chamaillis ; il fait payer le *Journal des Savans* qui ne se vend point, par le produit des infamies de *Fréron* qui se vendent ; c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent qui se fait en plein parlement le secrétaire et l'écolier d'*Abraham Chaumeix*, un lâche délateur public, qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du sens commun, voilà ce qu'il faudrait faire siffler dans la cour du palais par les laquais des philosophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me consoler, votre roide discours sur l'histoire, prononcé avec tant d'applaudissemens dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante ; j'ai d'autant plus besoin de votre discours, qu'on réimprime actuellement mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde ; mais,

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité, c'est-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

L E T T R E L X X X I I .

1761.

D E M. D E V O L T A I R E .

3 de mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie sur l'histoire, et j'en conclus que vous seul êtes digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* faisait de bien et de mal en 1662 ? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne fais pas encore s'il est bon de prendre les choses à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissans ; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle, avant de connaître le seizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui disait à son camarade : *Commence par le commencement.*

J'aime à savoir comment les jésuites se font

— 1761. établis , avant d'apprendre comment ils ont fait assassiner le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire romain , avant de le voir détruit par des *Albouins* et des *Odoacres* ; ce n'est pas que je désapprouve votre idée ; mais j'aime la mienne quoiqu'elle soit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaisir que m'a fait votre dissertation , ou de la reconnaissance que je vous dois d'avoir si noblement combattu en ma faveur ; cela est d'une ame supérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas osé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raisons pour être lâches et jaloux ; il fallait un homme de votre trempe pour oser dire tout ce que vous dites. Quelques personnes vous regardent comme un novateur ; vous l'êtes sans doute : vous enseignez aux gens de lettres à penser noblement. Si on vous imite , vous ferez fondateur ; si on ne vous imite pas , vous ferez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre discours au *Journal encyclopédique* ? Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit instruire et plaire ; je vous le demande en grâce pour mon pauvre siècle qui en a besoin.

Adieu , être raisonnable et libre ; je vous aime autant que je vous estime , et c'est beaucoup dire. V.

LETTRE LXX XIII.

1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

MON très-digne et ferme philosophe, vrai savant, vrai bel esprit, homme nécessaire au siècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponses à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* est donc de l'académie ! il compilera un beau discours de phrases de *la Mothe*. Je voudrais que vous lui répondissiez, cela ferait un beau contraste. Je crois que vous accusez à tort *Cicéron-d'Olivet* ; il n'est pas homme à donner sa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au surintendant de la reine. (*)

Ce qu'il y a de désespérant pour la nature humaine, c'est que ce *Trublet* est athée comme le cardinal de *Tençin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philosophes sont désunis ; le petit troupeau

(*) Le président *Hénault*.

— 1761. se mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer ; c'est contre votre *Jean-Jacques* que je suis le plus en colère. Cet archi-fou qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part ; il écrit contre les spectacles, après avoir fait une mauvaise comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit, il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il se met dedans pour aboyer ; il abandonne ses amis ; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné ; comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme si j'avais besoin d'un asile, comme si j'en avais pris un dans cette ville de prédicans jociniens, comme si j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponse à sa lettre : M. de Ximènes a répondu pour moi, et a écrasé son misérable roman. Si Rousseau avait été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainsi. Quant aux courtisans de Pompignan et de Fréron, il n'est pas mal de plonger le museau de ces gens-là dans le borbier de leurs maîtres.*

Mon digne philosophe, que deviendra la

vérité ? que deviendra la philosophie ? Si les sages veulent être fermes , s'ils sont hardis , s'ils sont liés , je me dévoue pour eux ; mais s'ils sont divisés , s'ils abandonnent la cause commune , je ne songe plus qu'à ma charrue , à mes bœufs et à mes moutons ; mais en cultivant la terre , je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours , et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer* ? Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 9. d'avril.

JE vous remercie , mon cher maître , de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture , qui ne parle guère d'agriculture , et qui n'en vaut que mieux. C'est , à mon avis , un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance , qui en ont pensé comme moi , et qui ne sont pas descendus d'*Ismaël* , car ils servent et *Baal* et le Dieu d'*Israël* , l'ont trouvée si bonne , qu'ils ont voulu la lire à la reine ; mais il y avait deux vers *mal-sonnans* et *offensant* les

— 1761. *oreilles pieuses*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Eve*, au lieu du *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète, et au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaifant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet des parrains de l'archidiacre.

Je suis sûr, au moins, autant qu'on le peut être, que le surintendant de la reine a nommé *Saurin*; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre; c'est ce que je ne fais pas assez positivement pour pouvoir vous l'affurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire*.

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne fait pas lire, et *Batteux* qui ne fait pas écrire; mais en revanche nous avons un directeur qui fait lire et écrire,

qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à *Rémond de Saint-Marc*, la tête bien ferme. A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera sûrement l'ombre de *Fontenelle*, et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes*; car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessionnal et par la prédication. — 1761.

Nous avons encore une place vacante à l'académie, mais ce ne fera pas, je crois, pour *Marmontel*. M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause, auteur des *Cacouacs*; car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma place, surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier*.

Je viens à *Jean-Jacques*, non pas à *Jean-Jacques le Franc de Pompignan* qui pense être quelque chose, mais à *Jean-Jacques Rousseau* qui pense être cynique, et qui n'est qu'inconscient et ridicule. Je veux qu'il vous ait

— écrit une lettre impertinente, je veux que
 1761. vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites; et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé?* Nous ne voyons point que ni *Platon*, ni *Aristote*, ni *Sophocle*, ni *Euripide* aient écrit contre *Diogène*, quoique *Diogène* leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques* est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander si vous avez reçu un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation est mauvaise, mais que ses partisans ont assez mal raisonné jusqu'ici, et ne se sont pas doutés de la question. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a six mois à une assemblée publique de l'académie des sciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impression sur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité assez obscure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé son fils, le fils est mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce

fait,

fait, s'il est vrai, serait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne soit pas décifif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus de l'académie française; je crains qu'il ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que Jacques Rostbif dit du nom de monsieur : *Il y a trop de faquins qui le portent.* Adieu.

L E T T R E L X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 20 d'avril.

JE me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite vérole, plein d'esprit et de génie, et antipode des calculateurs. . . . : *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus, quia* il fut mon maître, et qu'il me donnait des claques sur le cu quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse, ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne, et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. • S

— le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous
 1761. compromettrai jamais, et que vous pouvez
 donner l'effor avec moi à votre très-plaisante
 imagination en toute fureté.

Vous me paraissez bien honnête de dire
 qu'un homme de trente ans peut en espérer
 trente autres. La vie commune ne s'étend
 qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je
 n'ai pas encore bien examiné votre compte;
 je vais vous relire : à Paris on ne relit point.
 Vive la campagne où le temps est à nous. En
 général, je vois que vous en favez plus que
 notre fourdaud. Je vous remercie de votre
bon mari. Il faut avouer que la reine est bien
bonne, et que si elle était la maîtresse, nous
 aurions un siècle bien éclairé. Je vous donne
 mon blanc feing pour ma place à l'académie,
 à la première fantaisie que vous aurez de
 résigner; cela sera assez plaisant, et c'est une
 facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la
 lettre de remerciement, et je vous répons de
 la signer. A l'égard de *Jean-Jacques*, s'il
 n'était qu'un inconséquent, un petit bout
 d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas
 grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'imperti-
 nence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond
 de son village avec des pédans *sociniens*, pour
 m'empêcher d'avoir un théâtre à Tournay,
 ou du moins pour empêcher ses concitoyens,

qu'il ne connaît pas , de jouer avec moi ; qu'il ait voulu , par cette indigne manœuvre , se préparer un retour triomphant dans ses rues basses ; c'est l'action d'un coquin , et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon* , s'il m'avait joué un pareil tour ; à plus forte raison du laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne , et son procédé est haïssable. L'auteur de la nouvelle *Aloïfia* n'est qu'un polisson mal-fessant. Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons , qu'ils s'assemblent , qu'ils se soutiennent , qu'ils soient fidèles à la confrérie , et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes , et toutes celles de Paris ; mais chacun ne songe qu'à soi , et on oublie le premier des devoirs qui est d'anéantir l'*inf*....

Je vous prie , mon grand philosophe , de dire à madame *du Deffant* combien je lui suis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penser avec elle ; je voudrais y souper : je l'aime d'autant plus que j'ai les fots en horreur. Mes complimens à l'abbé *Trublet* ; j'attends sa harangue avec l'impatience du parterre qui a des sifflets en poche , et qui ne voit pas lever la toile.

A propos , haïssiez-vous toujours monsieur

— 1761. de *Chimène* ou *Ximènes*? il vient d'acheter une maison, des prés, des vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'épître sur l'agriculture. Je suis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait la capilotade; c'est un chant qui entre dans la Pucelle: il y aura toujours place pour les personnes que vous me recommanderez. J'ai souffert quarante ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi, confondez l'*inf*.... le plus que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le mémoire contre les jésuites banqueroutiers. L'avocat a raison; aucun jésuite ne peut traiter sans engager ses supérieurs. — Quand je les ai chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé, il a fallu que le provincial signât le défistement; mais je les ai chassés sans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaisir.

L E T T R E L X X X V I.

1761.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 ou 8 de mai.

MONSIEUR *le Protée*, monsieur le multi-forme, je crois que votre discours sur l'étude est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parce que c'est le dernier, soit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes un grand penseur et grand metteur en œuvre, mais ce n'est pas assez de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre-humain; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber comme *Samson* sous les ruines du temple qu'il démolit; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule; renversez les idoles. Quel est ce poliffon qui a répondu à mademoiselle *Clairon* par du galimatias? a-t-on jamais rien vu de plus sot que le livre de cet avocat? La féance contre l'*Encyclopédie* et l'absurde réquisitoire d'*Omer*, ne sont-ils pas dignes du quatorzième siècle? faut-il qu'une troupe de convulsionnaires, tels que des *Chaupeix*, des *Gauchat*, &c. soit toute-puissante? et ne doit-on pas rougir, quand on est

— 1761. homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces ennemis de l'humanité? On se plaignait autrefois des jésuites ; mais S^t *Médard* devient plus à craindre que S^t *Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils n'aient plus pour eux que le faubourg Saint - Marceau et les halles. Mon cher philosophe , vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs , et vous avez raison ; mais ces grands protègent dans l'occasion ; ils peuvent faire du bien ; ils méprisent l'infame superstition ; ils ne persécuteront jamais les philosophes , pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux.

Notre académie a donné , pour sujet de son prix , les louanges d'un chancelier janséniste , persécuteur de toute vérité , mauvais cartésien , ennemi de *Newton* , et faux savant. Passe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles , et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra : je veux bien croire qu'on en ait l'esprit , qu'on ait le nez assez bon ; mais on ne pourra vous convaincre , et vous aurez détruit tout l'empire des cuistres dans

la bonne compagnie. L'oracle des fidelles devrait faire une prodigieuse sensation ; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

1761.

A propos , je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine ; mais il est clair que , nous autres animaux à deux pieds , nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre , l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit espérer soixante. J'en ai soixante et sept , et je suis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre élémens.

Dites , je vous prie , à madame *du Deffant* combien je lui suis attaché. Elle pense et parle , et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler.

 1761. LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher philosophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil, depuis le passage de *Vénus*, et si vous pensez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ses complimens. *Omitte res cælestes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami *V.* chez monsieur *Damilaville*.

LETTRE

LETTRE LXXXVIII.

 1761.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Pontoise, le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne fais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel*; ce *Grizel* est un drôle de corps. Si M^e *Huerne* avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni M^e *Huerne*, ni M^e *le Dain*, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites même ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les gens du parlement, qui trouvent que la *société de Jésus* est contraire à la *société* humaine, comme la *société* de *Jésus* trouve de son côté que l'ordre du parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens bien droit, et la philosophie jugerait que la *société* de *Jésus* et l'ordre du parlement ont tous deux raison.

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. *T

— 1761. Je ne fais ce qui arrivera du *laquais* de *Vénus* ; j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage, qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde ; par exemple, que *Vénus* a trop de fatellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel ; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* se promenait toute seule dans le ciel, *sans laquais, sans ajustement, de ses seules grâces ornée, &c.* Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement ; que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil ; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de *Pierre Corneille* ; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques-uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation ; et je me flatte

qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire , de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques. — 1761.

Adieu , mon cher maître ; que le ciel vous tienne toujours en joie ! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs ; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers , et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne fais pas s'il en est de même du professeur *Formey* , et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes , et dans sa bibliothèque partielle , toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

1761.

L E T T R E L X X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

31 d'auguste.

MESSIEURS de l'académie françoise ou françoise, prenez bien à cœur mon entreprise, je vous en prie ; ne manquez pas les jours des assemblées, soyez bien assidus. Y a-t-il rien de plus amusant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de se faire lire mes observations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire son avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant ? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéresse à la chose. Je me flatte que vous vous en amusez, et que je verrai quelquefois de vos notes sur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je suis docile comme un enfant ; je ne veux que le bien de la chose ; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions ; j'écris vite, je corrige de même ; secondez-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

L E T T R E X C.

1761.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 de septembre.

J E ne fais, mon cher maître, si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoise. Je vous y parlais, ce me semble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre disciple et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos Remarques sur les Horaces, sur Cinna et sur le Cid, la préface du Cid, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées, et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître, sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de *Corneille*, et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec

—
1761. plus de droit que personne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choses fort utiles aux uns et aux autres, que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques sur les Horaces ; beaucoup moins de celles sur Cinna, qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques sur le Cid sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire ; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise ; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée ; et il est de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature française, que vos Remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en soit aussi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant, ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *sur la terre et sur l'onde*; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement se bat à *outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulsionnaires ni les fanatiques de *S^t Ignace*, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs sur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux prises avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je suis tenté de lui dire ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade*: *Jeune écervelé, que je suis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raison de ces marauds d'Athéniens.* La philosophie touche peut-être au moment où

— elle va être vengée des jésuites ; mais qui la
 1761. vengera des autres fanatiques ? pouvons-nous
 nous flatter que la destruction de la canaille
 jésuitique entraînera après elle l'abolition de la
 canaille jansénienne, &c. ? Prions DIEU, mon
 cher confrère, que la raison obtienne de nos
 jours ce triomphe sur l'imbécillité. En atten-
 dant, portez-vous bien, commentez *Corneille*,
 et aimez-moi.

L E T T R E X C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de septembre.

Vos très-plaisantes lettres, mon cher phi-
 losophe, égayeraient *Socrate* tenant en main
 son gobelet de ciguë, et *Servet* sur ses fagots
 verts. Vous demandez qui nous défera des
 fanatiques ; ce sera vous, pardieu, en vous
 moquant d'eux tant que vous pourrez, et en
 les couvrant de ridicule par vos bons mots.

Notre nation ne mérite pas que vous dai-
 gniez raisonner beaucoup avec elle ; mais
 c'est la première nation du monde pour saisir
 une bonne plaisanterie, et ce qu'assurément
 vous ne trouverez pas à Berlin, souvenez-
 vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point son édition de 1664, quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout sera très-exact. Je n'oublierai pas surtout les petits persécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber sur eux. 1761.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des esquisses; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été assez poli, je le fais bien; les complimens ne me coûteront rien: mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fou, ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard; que son rôle serait attendrissant, admirable, si le discours d'*Auguste*, au second acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir *Cinna* persister avec *Maxime* dans son crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a ensuite ne paraissent point naturels, ils ne sont plus fondés, ils sont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime*; c'est un défaut capital que *Metastasio* a soigneusement évité

— dans sa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas
1761. seulement de louer *Corneille*, il faut dire la
vérité. Je la dirai à genoux, et l'encensoir à
la main.

Il est vrai que, dans l'examen de *Polyeucte*,
je me suis armé quelquefois de vessie de cochon
au lieu d'encensoir. Laissez faire, ne songez
qu'au fond des choses; la forme sera toute
autre. Ce n'est pas une petite besogne d'exa-
miner trente-deux pièces de théâtre, et de
faire un commentaire qui soit à la fois une
grammaire et une poétique. Ainsi donc,
Messieurs, quand vous vous amuserez à par-
courir mes esquisses, examinez-les comme s'il
n'était pas question de *Corneille*; souvenez-
vous que les étrangers doivent apprendre la
langue française dans ce livre. Quand j'aurai
oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas;
c'est-là l'objet principal. On apprend notre
langue à Moscou, à Copenhague, à Bude et
à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies
françaises; mais il est essentiel qu'on n'y
prenne point des solécismes pour des beautés:
vous instruirez l'Europe, en vous amusant.

Vous ferez, mon cher ami, colloqué pour
deux; mais si le roi, les princes et les fermiers
généraux qui ont souscrit, payent les *Cramer*,
vous nous permettrez de présenter humble-
ment le livre à tous les gens de lettres qui

ne font ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris sur cela *in mea epistola ad Olivetum-Ciceronianum*. Adieu. Je suis absolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie. —
1761.

Je suis harassé de fatigue ; je bâtis , je commente , je suis malade , je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 10 d'octobre.

JE ne fais pas, mon cher et illustre maître, si mes lettres sont aussi plaisantes que vous le prétendez, mais je fais que tout ce qui se passe y fournit bien matière ; et s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il est bon de rire un peu pour la santé, jamais saison n'a été si favorable pour se bien porter. Voici, par exemple, *Paul le Franc de Pompignan* (je ne fais si c'est *Paul* l'apôtre, ou *Paul* le simple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par son *Eloge historique du duc de Bourgogne*. J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce, et qu'en

— la lisant vous aurez dit comme l'hermite de
1761. *la Fontaine* :

Voici de quoi, si tu fais quelque tour;
Il te le faut employer, frère Luce.

Je fais que la matière est un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. On prétend que *Pompignan* sollicite, pour récompense de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France*; je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer dès le ventre de la mère, et la défense d'aller au-delà de sept ans. Je ne fais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi; mais il est sûr que

... Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes le *Franc* verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille*.

Nous avons relu vos Remarques sur Cinna, et vous avez dû recevoir la réponse de l'académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je vous parle net comme le misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien (dans Corneille en particulier) de cette terreur et de cette pitié qui fait l'ame de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez-vous-en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer; et cela est si vrai qu'il n'y a presque personne aux pièces de Corneille, et médiocrement à celles de Racine; mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli; il faut donc de grands ménagemens, pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils n'osent le dire.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres

— sur les remords de *Cinna* qui, selon vous,
 176L. viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce font-là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte si j'en fais rien), je voudrais que vous ne fîssiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux fots et aux mal-intentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possession de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'*Homère*; ils avaient pourtant au moins raison et demie, ces pauvres diables-là; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer *l'Iliade*, mais d'en faire une.

Réservez donc, mon cher maître, *les vessies de cochon au lieu d'encensoir* pour les *Pompignans* et consors; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaisir de faire rire et d'avoir raison. Il est vrai que, si la guerre continue, je

crois que *Pompignan* même ne fera plus rire —
 personne. Pour moi , je rirai le plus long- 1761.
 temps que je pourrai , et je vous aimerai plus
 long-temps encore. Adieu, mon cher philo-
 sophe.

L E T T R E X C I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

20 d'octobre.

A quoi pensez-vous , mon très-cher philo-
 sophe , de ne vouloir que rire de l'historio-
 graphe *le Franc de Pompignan* ? ne savez-vous
 pas qu'il compte être à la tête de l'éducation
 de M. le duc de *Berri*, avec son fou de frère ?
 que ce sont tous deux des persécuteurs ? que
 les gens de lettres n'auront jamais de plus
 cruels ennemis ? Il me paraît qu'il est d'une
 conséquence extrême de faire sentir à la
 famille royale elle-même ce que c'est que ce
 malheureux. Il faut se mettre à genoux devant
 monsieur le dauphin , en fessant son historio-
 graphe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de
 Montauban. Si vous étiez une bonne ame de
 Paris , cela vaudrait bien mieux ; mais ,

— messire *Bertrand*, vous vous servez de la patte
1761. de *Raton*.

Il est sûr que ce détestable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres, quand il a eu l'honneur de parler à monsieur le dauphin. Son épître dédicatoire est pire que son discours à l'académie; ce sont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas seulement le rendre ridicule, il faut qu'il soit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire, en faisant voir combien il veut nuire.

Vraiment, vous avez mis le doigt dessus en disant que *Corneille* est froid, du moins *Cinna* n'est pas fort chaud; mais d'où vient en partie cette glace? de la note de l'académie. Elle me dit dans sa note (et c'est vous qui l'avez écrite) qu'on s'intéresse à *Auguste*. Eh! messieurs, c'est à *Cinna* qu'on s'intéresse dans le premier acte; car vous savez qu'on aime tous les conspirateurs. *Cinna* est conjuré, il est amant, il fait un tableau terrible des proscriptions, il rend *Auguste* exécration; et puis, Messieurs, on s'intéresse, dites-vous, à *Auguste*! on change donc d'intérêt; il n'y en a donc point; et voilà ce qui fait que votre fille est muette. Proposez ce petit argument quand vous irez là; mais ce n'est pas assez de savoir la langue, il faut connaître le théâtre. Ah! mon cher philosophe, il n'est
que

que trop vrai que notre théâtre est à la glace. —
 Ah! si j'avais su ce que je fais, si on avait 1761.
 plutôt purgé le théâtre de petits maîtres,
 si j'étais jeune! mais tout vieux que je suis,
 je viens de faire un tour de force, une espiè-
 glerie de jeune homme. J'ai fait une tragédie
 en six jours; mais il y a tant de spectacle,
 tant de religion, tant de malheur, tant de
nature, que j'ai peur que cela ne soit ridicule.
 L'œuvre des six jours est sujette à rencontrer
 des railleurs.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de
 France. Nous avons joué *Méropé*; mademoi-
 selle *Corneille* a été applaudie; madame *Denis*
 a fait pleurer des anglaises. Les prêtres de
 Genève ont une faction horrible contre la
 comédie; je ferai tirer sur le premier prêtre
 socinien qui passera sur mon territoire.

Jean-Jacques est un jean qui écrit tous
 les quinze jours à ces prêtres pour les échauffer
 contre les spectacles. Il faut pendre les défer-
 teurs qui combattent contre leur patrie.
 Aimez-moi beaucoup, je vous en prie; car
 je vous aime, car je vous estime prodigieuse-
 ment; car tous les êtres pensans doivent être
 tendrement unis contre les êtres non pensans,
 contre les fanatiques et les hypocrites égale-
 ment persécuteurs.

1761.

L E T T R E X C I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 31 d'octobre.

JE suis , mon cher et illustre maître , un peu inquiet de votre fanté ; il faut qu'elle ne soit pas si bonne que l'année passée. Il y a un an que vous vouliez , disiez-vous , ne faire que rire de tout pour vous bien porter ; aujourd'hui vous voulez vous fâcher , et c'est contre *Moïse de Montauban* ! Voilà un plaissant objet pour vous échauffer la bile ! eh , pardieu , laissez-le devenir historiographe , instituteur , correcteur , éberneur des enfans de France , et tout ce qu'il voudra ; et foyez , vous , mais toujours en riant , l'historiographe de ses sottises , l'instituteur de votre nation , et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban* ; je l'ai lu avec plaisir , et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris*. Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile , si la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire , et n'avait point voulu se fâcher. Vous voyez ,

mon cher philosophe , combien j'ai profité de vos leçons ; autrefois tout me donnait de l'humeur , depuis la comédie des *Philosophes* jusqu'au mémoire de *Pompignan* ; aujourd'hui je verrais *Moïse de Montauban* premier ministre , et *Aaron* grand aumônier , que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui , à la vérité , ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes possibles ; mais qui pourtant fait parfois des actes de justice. Qui aurait dit , par exemple , il y a dix ans , aux jésuites , que ces bons pères , qui aiment tant à brûler les autres , verraient bientôt venir leur tour , et que ce serait le Portugal , c'est-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe , qui jetterait le premier jésuite au feu ? Ce qu'il y a de très-plaisant , c'est que cette aventure commence à réconcilier les jansénistes avec l'inquisition qu'ils haïssaient jusqu'ici mortellement : *En vérité* , disent-ils , *cet établissement a du bon ; les affaires y sont jugées avec beaucoup plus de maturité et de justice qu'on ne croit en France , et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* se souvenait encore , dans l'oïveté de la prison , de son ancien métier de jésuite ; qu'on l'a surpris quatre fois s'amusant tout seul , pour donner , disait-il , du soulagement à son corps. Notez qu'il a soixante

1761.

— et treize ans ; cela ferait en vérité fort beau à
1761. cet âge-là ; mais je crois que les jansénistes
n'en parlent que par envie.

Laiſſons brûler *Malagrida* , et venons à
Cornelle qui , ſelon vous et ſelon moi , n'eſt
pas ſi *chaud*. Si c'eſt moi qui ai écrit qu'on
ſ'intéreſſe à *Auguste* , je n'ai écrit en cela que
l'avis de l'académie , et point du tout le mien ;
je ne crois ni avec elle qu'on ſ'intéreſſe à
Auguste , ni avec vous qu'on ſ'intéreſſe à
Cinna ; je crois qu'on ne ſ'intéreſſe à perſonne ,
qu'on ne ſe ſoucie pas plus d'*Auguste* , d'*Emilie*
et de *Cinna* , que de *Maxime* et d'*Euphorbe* , et
que cet ouvrage eſt meilleur à lire qu'à voir
jouer. Auffi n'y va-t-il perſonne.

Oui , en vérité , mon cher maître , notre
théâtre eſt à la glace. Il n'y a , dans la plupart
de nos tragédies , ni vérité , ni chaleur , ni
action , ni dialogue. Donnez-nous vite votre
Oeuvre des ſix jours , mais ne faites pas comme
DIEU , et ne vous reſoſez pas le ſeptième.
Ce n'eſt point un plat compliment que je
prétends vous faire ; mais je ne vous dis que
ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : vos
pièces ſeules ont du mouvement et de l'intérêt ;
et , ce qui vaut bien cela , de la philoſophie ,
non pas de la philoſophie froide et *parlière* ,
mais de la philoſophie en action. Je ne vous
demande plus d'échafaud ; je fais et je reſpecte.

toute la répugnance que vous y avez, quoi-
 que depuis *Malagrida* les échafauds aient leur
 mérite ; mais je vous demande de nous faire
 voir, ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de
 tragédies nous ne sommes encore que des
 enfans bien élevés, et les autres peuples de
 vieux enfans. Votre réputation vous permet
 de risquer tout ; vous êtes à cent lieues de
 l'envie ; osez, et nous pleurerons, et nous
 frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie,
 voilà la nature : *Corneille* disserte, *Racine*
 converse, et vous nous remuerez.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous
 remercier de la mention honorable que vous
 avez faite de moi dans votre lettre à l'abbé
d'Olivet, telle que vous l'avez envoyée au
Journal encyclopédique ; car il est bon de vous
 dire que mon nom ni celui de *Duclos* ne se
 trouvent point dans l'imprimé de Paris,
 malgré ce que vous aviez recommandé à ce
 sujet, comme je le fais de science certaine ;
 c'est votre ancien instituteur, *Josephus Olivetus*,
 qui a fait, en tout bien et tout honneur,
 cette petite suppression dont j'aurai le plaisir
 de le remercier à la première occasion favo-
 rable, mais toujours en riant, parce que *cela*
est bon pour la santé.

Oui vraiment, les prêtres de Genève sont
 comme des diables contre la comédie ; mais

— on dit aussi que vous en êtes un peu la cause.
 1761. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces fociniens honteux ; vous avez fait rire à leurs dépens ; et pour s'en venger , ils voudraient bien que vous ne fîssiez pleurer personne. Il faut que les comédiens de l'église et ceux du théâtre se ménagent réciproquement. Al'égard de *Roussseau* , j'avoue que c'est un *déserteur qui combat contre sa patrie* ; mais c'est un déserteur qui n'est plus guère en état de servir , ni par conséquent de faire du mal ; sa vessie le fait souffrir , et il s'en prend à qui il peut. Prions DIEU qu'il conserve la nôtre.

On dit que les jésuites font courir dans les maisons trois mémoires manuscrits pour leur justification. C'est beaucoup que *trois* , car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un seul , tant l'animosité publique est grande. On dit qu'ils prouvent , dans un de ces mémoires , que le parlement a falsifié et tronqué les passages de leurs constitutions. Cela pourrait bien être , puisqu'*Omer-Anitus* , dans son beau réquisitoire , a bien falsifié et tronqué , d'après *Abraham Chaumeix* , les passages de l'*Encyclopédie*. Adieu , mon cher philosophe ; faites des tragédies , moquez-vous de tout , et portez-vous bien.

L E T T R E X C V.

1762.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 de janvier.

Vous avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par monsieur *Damilaville*, le *Manuel des Inquisiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher d'en frémir et d'en rire.* L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mords-les*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition arragonoise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *Vision* meilleure que celle d'*Ezéchiël*, qu'une méchante

— femme , qu'il ne nommait pas , était bien
1762. *malade.*

Admirez , mon cher philosophe , combien la raison gagne de terrain ; cet ennemi de la persécution , qui travaille si bien à la rendre ridicule , est un prêtre , ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie* , qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure* , où vous verrez entre autres que S^t *Ambroise* ou S^t *Augustin* (je ne fais plus lequel) compare les dimensions de l'arche à celles du corps de l'homme , et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'est un beau passage qui vous a échappé dans votre chapitre sur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien , écrivez-moi , je vous prie , un mot d'honnêteté pour cet honnête ecclésiastique ; il le mérite par son zèle pour la bonne cause , et par son respect pour vous.

Je ne fais si je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ses *Etrennes aux fots* , et M. le rabbin *Akib* de son *sermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que si l'un s'avise encore de *prêcher* , et l'autre de donner des *étrennes* , ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques sur *Corneille* , et nous venons de finir *Héraclius*. Je prends la liberté de vous répéter à ce sujet

ce

ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; —
 ne critiquez *Corneille* que lorsque vous aurez 1762.
 deux fois raison ; il a un nom très-respecté,
 il est mort ; voilà déjà une raison bien forte
 (je ne vous dis pas bien bonne) en sa faveur.
 Vous savez mieux que moi que , dans un
 genre tel que celui du théâtre , dont les règles
 renferment beaucoup d'arbitraire , on peut
 condamner et justifier presque tout ; et pour
 peu que *Corneille* soit justifiable par des raisons
 telles quelles , dans les endroits où vous
 l'attaquez , vous êtes sûr d'avoir contre vous
 les pédans et les fots , qui déchireraient
Corneille s'il n'était pas mort , et qui seront
 bien aises de vous déchirer parce que vous
 êtes vivant. Attendez-vous , par exemple , au
 mal qu'ils diront de *Zulime*. Je ne ferai pas
 chorus avec eux , car cette pièce m'a fait
 beaucoup de plaisir , au moins dans le rôle
 principal ; j'y trouve la passion bien ressentie,
 bien exprimée et bien différente de cet amour
 de ruelle qui affadit notre théâtre.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de
l'Ecueil du sage , dites-lui aussi , je vous prie ,
 que son ouvrage m'a fait plaisir , qu'il est
 surtout très-moral , et par cette raison digne
 de rester au théâtre ; que le troisième et le
 quatrième acte sont excellens , qu'il y a dans
 les autres des scènes fort agréables , et des

— 1762. détails très-intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte : la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois ; mais voilà ce que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteurs dramatiques font pour les règles comme les Français pour les impôts, ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple ? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles ; vous écrit-il toujours ? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage ; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France ; on ajoute qu'ils en sont très-mécontents : leur principale raison pour se plaindre est que, si on leur donne ce vicaire, *ils ne seront plus rien* ; c'est précisément ce qu'il faut qu'ils soient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, sur la pension qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'Etat donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philosophe ; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et surtout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de

folide. Le vicaire général des jésuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vice-général* de plus : voilà de quoi vivent les Parisiens. 1762.

L E T T R E X C V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Février.

SI j'ai lu la belle jurisprudence de l'inquisition ! et oui , mordieu , je l'ai lue , et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de *César* sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre , puisqu'il y a encore du bois et du feu , et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infames repaires. Mon cher frère , embrassez-en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent ; puisse-t-il être traduit en portugais et en castillan ! Plus nous sommes attachés à la sainte religion de notre Sauveur *Jésus-Christ* , plus nous devons abhorrer l'abominable usage qu'on fait tous les jours de la divine loi.

Il est bien à souhaiter que vos frères et

— vous, donniez tous les mois quelque ouvrage
1762. édifiant qui achève d'établir le royaume du *Christ*, et de détruire les abus. Le trou du cu est quelque chose ; je voudrais qu'on mît en sentinelle un jésuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le testament de *Jean Meslier* ; ce n'est qu'un très-petit extrait du testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à DIEU d'avoir enseigné le christianisme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce testament de l'*antechrist*, puisque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne ; il est écrit avec une simplicité grossière qui, par malheur, ressemble à la candeur. Vraiment, il s'agit bien de *Zulime* et du *Droit du seigneur* ou de l'*Ecueil du sage*, que le philosophe *Crébillon* a mutilé et estropié, croyant qu'il égorgeait un de mes enfans ! Jurez bien que cette petite bagatelle est d'un académicien de Dijon, et soyez sûr que vous direz la vérité ; mais ces misères ne doivent pas vous occuper ; il faut venir au secours de la sainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères à prêter continuellement leur plume et leur voix à la défense du dépôt sacré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de musique (*); à moi qui fais à peine solfier; je l'ai vite mis ès mains de notre nièce la *virtuose*. 1762.

Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiselle *Corneille* a une jolie voix; mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièse.

Pour son oncle le rabâcheur et le déclamateur, le cardinal de *Bernis* dit que je suis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-sérieusement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Russies.

(*) *Elémens de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, par M. d'Alembert.*

1762.

L E T T R E X C V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney, 25 de février.

MON cher et universel, vous avez le nez fin, et c'est pour cela que j'ai voulu que vous lussiez *Olimpie*; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée, je lui mandai de n'en rien faire, attendu que j'ai le nez fin aussi, et que je m'étais très-bien aperçu que *Cassandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Viliars* m'en font témoins, j'avais broché en six jours cette besogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïse* de créer en six jours un monde. J'avais fait le chaos; j'ai débrouillé beaucoup, et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous vissiez mon ours avant que je l'eusse léché. Toutes vos critiques me paraissent assez justes; ce n'est point peu pour un auteur d'en convenir: il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaise. Vous voulez qu'un homme qui est à la porte d'une église interrompe une cérémonie qu'on fait dans le sanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'opposer.

On voit bien que vous n'allez jamais à la messe. Je suppose que vous viissiez *Fréron* et *Chaumeix*, &c. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allassent de l'église au b. . . . ? Vous ne savez pas combien les cérémonies de l'Eglise sont respectables. 1762.

Il y a encore d'autres remarques sur lesquelles je pourrais disputer ; mais le grand point est d'intéresser, tout le reste vient ensuite. J'ai choisi ce sujet moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes sur les mystères, sur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, sur les devoirs des prêtres, sur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les mystères, sur *Alexandre* et ses confors, sur le suicide, sur les bûchers où les femmes se jetaient dans la moitié de l'Asie ; cela m'a paru curieux et susceptible d'une hardiesse honnête : *Meslier* est curieux aussi. Il part un exemplaire pour vous ; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de son in-folio. Un bon Suisse a fait l'extrait très-fidèlement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponse aux insolens fanatiques qui traitent les sages de libertins ! quelle réponse, misérables que vous êtes, que le testament d'un prêtre qui demande

— 1762. pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre de *Mords-les* sur l'inquisition , me met toujours en fureur. Si j'étais *Candide*, un inquisiteur ne mourrait que de ma main.

Mademoiselle *Corneille* est bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la mission que le ciel m'a confiée. O , mes frères ! travaillez sans relâche , semez le bon grain , profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* est très-contente de votre musique.

Quoi ! *Meslier* en mourant aura dit ce qu'il pense de *Jésus* , et je ne dirai pas la vérité sur vingt détestables pièces de *Pierre* , et sur les défauts sensibles des bonnes ? Oh , pardieu , je parlerai ; le bon goût est préférable au préjugé. *Salvâ reverentiâ.*

L E T T R E X C V I I I.

1762.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philosophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu souvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le sot libelle de ce misérable était si méprisé, si inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever son infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent pas mieux que les jésuites, et que ceux-ci ne sont pas plus dignes du carcan que les jansénistes.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas; je ne me suis vengé qu'en amufant ses citoyens. On joua Cassandre ces jours passés sur mon théâtre de Ferney, non le Cassandre que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau suivant votre goût. Les ministres n'ont osé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer genevois et genevoises.

— pendant cinq actes , et je n'ai jamais vu une
1762. pièce si bien jouée ; et puis un souper pour
deux cents spectateurs , et puis le bal : c'est
ainsi que je me suis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans
à Toulouse , cela les rendait plus doux ; mais
on vient de rouer un de leurs frères , accusé
d'avoir pendu son fils en haine de notre sainte
religion pour laquelle ce bon père soupçon-
nait dans son fils un secret penchant. La ville
de Toulouse , beaucoup plus fote et plus
fanatique que Genève , prit ce jeune pendu
pour un martyr. On ne s'avisa pas d'examiner
s'il s'était pendu lui-même , comme la chose
est très-vraisemblable. On l'enterra pompeu-
sément dans la cathédrale ; une partie du par-
lement assista pieds nus à la cérémonie ; on
invoqua le nouveau saint ; après quoi la
chambre criminelle fit rouer le père à la plu-
ralité de huit voix contre cinq. Ce jugement
était d'autant plus chrétien , qu'il n'y avait
aucune preuve contre le roué. Ce roué était
un bon bourgeois , un bon père de famille ,
ayant cinq enfans en comptant le pendu ; il a
pleuré son fils en mourant , il a protesté de
son innocence sous les coups de barre , il a
cité le parlement au jugement de DIEU. Tous
nos cantons hérétiques jettent les hauts cris ;
tous disent que nous sommes une nation aussi

barbare que frivole , qui fait rouer , et qui ne fait pas combattre ; et qui passe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe ; j'en suis fâché , car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouse ; on n'est bien que chez soi.

Pour l'amour de Dieu , rendez aussi exécration à vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père , ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi.

Mandez-moi , je vous prie , quel est le corps que vous méprisez le plus ; je suis empêché à résoudre ce problème.

Interim , vous savez combien je vous aime , estime et révère.

1762.

L E T T R E X C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 31 de mars.

UN mal-entendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meslier*, que vous m'aviez adressé, il y a près d'un mois; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé: *Ci gît un fort honnête prêtre, curé de village, en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à DIEU d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne font pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui entend fort bien le français, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et ferré, et je bénis l'auteur de l'extrait quel qu'il puisse être.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne fais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre-humain n'aura pas assez d'esprit pour comprendre par

lui-même que trois ne font pas un , et que du pain n'est pas DIEU. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez fotte figure , et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanfon : 1762.

Pour détruire tous ces gens-là ,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne fais ce que deviendra la religion de *Jésus* , mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que *Pascal* , *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire , il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans , dans le temps où elle en fait si peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs , à l'année 1762 : *Cette année , la France a perdu toutes ses colonies , et chassé les jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui , avec si peu de force apparente , produise d'aussi grands effets.

Il s'en faut beaucoup , j'en conviens , que les fanatiques d'un certain rang tiennent , entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de *Saint-Médard* , la balance aussi égale qu'un certain philosophe de vos amis ; mais laissons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raison n'aura plus que les pandoures à combattre , elle en aura bon marché.

1762.

A propos de pandoures , savez-vous qu'ils ne laissent pas de faire encore quelques incursions par-ci par-là sur nos terres ? Un curé de Saint - Herbland , de Rouen , nommé *le Roi* (ce n'est pas le roi des orateurs) , qui prêche à Saint-Eustache , vous a honoré , il y a environ quinze jours , d'une sortie apostolique , dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle*. N'oubliez pas cet honnête homme , à la première bonne digestion que vous aurez ; son sermon mérite qu'il soit recommandé au prône.

En voilà assez sur les fots et les fottifes. Tout cela ne serait rien , si nous n'avions pas perdu la Martinique , et si tout , jusqu'aux Russes , ne se moquait pas de nous. Eh bien , que dites-vous de votre ancien disciple ? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Elisabeth Petrowna*. Par ma foi , il avait besoin de cette mort , et il en a bien promptement tiré parti. Je me souviens de ce que vous me disiez , il y a six ans : *Il a plus d'esprit qu'eux tous*. Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Russes nous donnent pour nous débarrasser de cette maudite alliance autrichienne , qui nous coûtera plus que l'Espagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laissons les rois s'égorger , ainsi que les parlemens et les jésuites , et parlons un peu

de votre tragédie. Je suis charmé des corrections que vous y faites ; *il faut qu'Olimpie et Cassandre intéressent*, et c'est-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte, pendant la bénédiction nuptiale de *Cassandre* et d'*Olimpie*, je ne prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je suis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'église, des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ses fonctions ; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'est pas sûr de soi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'église : et pourquoi *Antigone* y reste-t-il pour y faire une si fotte figure ? que ne se tient-il chez lui pendant ce temps-là ? Il me paraît que sa présence et son silence le rendent, en cette occasion, un personnage de comédie. Tout cela soit dit, mon cher maître, sauf votre meilleur avis, comme de raison ; je suis aussi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions.

Où en est l'édition de *Corneille* ? Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, soyez sur vos gardes ; ayez raison autant qu'il vous plaira, mais soyez poli ; c'est où vos ennemis vous attendent ; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitez *Corneille* ; et quand vous n'y

— 1762. ferez plus, il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raison : ne ferez-vous pas bien avancé ?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de *la Chalotais*. C'est, à mon avis, un terrible livre contre les jésuites, d'autant plus qu'il est fait avec modération. C'est le seul ouvrage philosophique qui ait été fait jusqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien que cet esprit de philosophie règne dans les parlemens. Vous savez, sans doute, ce que le parlement de Toulouse vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre ministre dont tout le crime était d'avoir fait, au *désert*, des baptêmes et des mariages ; et en faisant rouer vif un pauvre vieillard protestant de soixante et dix ans, accusé faussement d'avoir pendu son fils. Tous les inquisiteurs ne sont pas à Lisbonne.

Adieu, mon cher philosophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes possibles ! encore s'il n'était que ridicule sans être atroce, il n'y aurait que demi-mal ; les impertinences jésuitiques et médardiques, seraient les menus plaisirs de la philosophie ; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les sottises des prêtres et pour celles des rois ? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laisser

égorger

égorger ni par personne ni pour personne. Je ne fais , mais cette année 1762 me paraît 1762.
grosse de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler , les fanatiques de quoi crier , et les philosophes de quoi réfléchir. Adieu ; je suis charmé que mademoiselle *Corneille* croisse , comme *Jésus-Christ* , en *sagesse* et en *grâce* devant DIEU et devant les hommes.

L E T T R E C.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 4 de mai.

OUI, mon cher et illustre maître , j'ai lu ou plutôt parcouru , en bâillant , l'impertinente diatribe de ce petit soeinien honteux , qui mériterait bien d'être catholique , et qui m'a fait l'honneur de m'associer avec vous pour être l'objet de sa plate satire. Il me serait bien aisé de le couvrir de ridicules , mais c'est un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occasion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaissance : ses variations plaisantes sur la *révélation* , dont il a

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * Y

— d'abord fait valoir la *nécessité*, qu'il a bornée
 1762. à de l'*utilité* dans une édition suivante, et
 qu'apparemment il assurera dans la troisième
 être une chose tout-à-fait *commode*, et, comme
 on dit, *bien gracieuse*; ces sottises et d'autres
 donneraient beau jeu à la plaisanterie: mais
 l'auteur et le sujet sont trop plats pour qu'on
 soit tenté d'en plaisanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raisonnables; ce sera, si vous voulez, une fable morale que je voulais faire servir d'instruction à nos prêtres fanatiques: mais si vos Gênois sont offensés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour aussi sots qu'ils veulent l'être. Nos jésuites de Paris se défendent, à tort ou à droit, d'être des assassins, des voleurs, des fourbes, &c: et encore cela en vaut-il la peine. Vos jésuites presbytériens se défendent de toutes leurs forces d'avoir le sens commun; ils sont bien plus avancés que les nôtres.

Est-ce que les Gênois osent aller à vos comédies? on m'avait pourtant assuré que la sérénissime ou obscurissime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui serait atteint

et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon , ne pourrait jamais devenir *magistrat*. 1762.
 Vous n'avez que votre théâtre dans la tête , et vous ne vous souciez guère , à ce que je vois , que les Etats de ce monde soient bien gouvernés.

Quant à nous , malheureuse et drôle de nation , les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors , et les jésuites la comédie au dedans. L'évacuation du collège de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi , ceci est très-sérieux , et les *classes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils croient servir la religion , mais ils servent la raison sans s'en douter ; ce sont des exécuteurs de la haute justice , pour la philosophie , dont ils prennent les ordres sans le savoir ; et les jésuites pourraient dire à S^t Ignace : *Mon père , pardonnez-leur , car ils ne savent ce qu'ils font*. Ce qui me paraît singulier , c'est que la destruction de ces fantômes , qu'on croyait si redoutables , se fasse avec aussi peu de bruit. La prise du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la prise des biens des jésuites à nosseigneurs du parlement. On se contente , à l'ordinaire , d'en plaisanter. On dit que *Jésus-Christ* est un pauvre capitaine réformé , qui a perdu sa compagnie. Il n'y a pas jusqu'aux sulpiciens qui ne

— 1762. s'avisent aussi d'être plaisans. Le curé de Saint-Sulpice, qui n'est pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ose demander pour son petit séminaire la maison du noviciat des jésuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au père de *la Tour*, il se croit pour le moins *Caton* et *Socrate* : *Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qu'il plaira à DIEU, je n'en serai pas moins l'être le plus vertueux qui existe*. Cela me fait souvenir de l'abbé de *Dangeau* qui disait, dans le temps de nos malheurs à *Hochstet* et à *Ramillies* : *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans, en montrant son bureau, trois mille verbes bien conjugués*.

Votre parlement de *Toulouse*, qui ne se presse pas de chasser les jésuites, comme il ne s'en pressa pas du temps de l'assassinat d'*Henri IV*, et qui en attendant fait rouer des innocens, ressemble, s'il est permis de rire en matière si triste, à ce capitaine suisse qui faisait enterrer les blessés pour morts, et qui s'écriait sur leurs plaintes : *Bon, bon, si on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort*.

Ecrivez l'inf..., me répétez-vous sans cesse : eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même ; elle y court plus vite que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit *Astruc* ? *Ce ne sont point les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est*

l'Encyclopédie, mordieu, c'est l'Encyclopédie. Il pourrait bien en être quelque chose, et ce maroufle d'Astruc est comme Pasquin, il parle quelquefois d'assez bon sens. Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après avoir fait périr, cette année-ci, les jésuites de mort violente; la tolérance s'établir, les protestans rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien disciple qui doit offrir une si belle chandelle à DIEU, et dire un si beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de sa position actuelle? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; assurément la chose en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma prose, en vous embrassant mille fois.

1762.

L E T T R E C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 12 de juillet.

LE nom de *Zoïle* me pique, mon cher philosophe, il est très-injuste. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en deçà quand je le critique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile, et que la comparaison des pièces de *Shakespeare* et de *Calderon* avec *Corneille*, sur des sujets à peu-près semblables, est un grand éloge de *Pierre*, et un service à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce que je suis sûr que j'ai raison : j'en suis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je consulte toujours des gens qui s'y connaissent, et qui sont entièrement de mon avis. Est-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conseiller la faiblesse ? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raison ? je ne songe qu'au vrai et à l'utile. La *Bérénice* de *Corneille* est détestable : je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques.

Attila est au-dessous des pièces de *Danchet*.

Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit , et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé , parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philosophe , prenez le parti de la vérité , et point de faiblesse humaine. — 1762.

Sans doute , il faut se réjouir que *Jean-Jacques* ait osé dire ce que tous les honnêtes gens pensent , et ce qu'ils devraient dire tous les jours ; mais ce misérable n'en est que plus coupable d'avoir insulté ses amis , ses bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philosophie. Ce petit monstre n'écrivit contre vous et contre les spectacles que pour plaire aux prédicans de Genève ; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle son livre , et qu'on décrète l'auteur de prise de corps. Vous m'avouerez que le magot s'est conduit comme un fou. Il s'est borné à dire que les hommes ont pu nous tromper ; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes ; et les fots croiront les fripons. Il me paraît que le testament de *Jean Meslier* fait un plus grand effet : tous ceux qui le lisent demeurent convaincus : cet homme discute et prouve. Il parle au moment de la mort , au moment où les menteurs disent vrai : voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meslier* doit convertir la terre. Pourquoi son évangile est-il en si peu de mains ? Que

— vous êtes tièdes à Paris ! vous laissez la
1762. lumière sous le boisseau.

Je ne veux point croire que *Paliffot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop ; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé sa comédie, elle est curieuse par la préface et par les notes.

Je suis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et dispersée, le tout pour la sainte religion. Vous êtes, sans doute, instruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouse. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez - vous madame *du Deffant* et madame de *Luxembourg*? pouvez - vous les animer? Adieu, mon grand philosophe.

LETTRE

L E T T R E C I I.

1762.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 31 de juillet.

C O M M E N T avez-vous pu imaginer , mon cher et illustre maître , que j'aye eu intention de vous comparer à *Zoïle* ? je ne suis ni injuste ni sot à ce point-là ; j'ai seulement cru devoir vous représenter que vos ennemis , qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et aussi peu méritées , ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification , pour peu que vous laissiez subsister dans vos Remarques sur *Corneille* ce ton sévère qui se montre surtout dans celles sur *Rodogune*, et qui a paru bleffer quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus justes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup , en mon particulier , que je trouve *Rodogune* une bonne pièce , soit pour le fond , soit pour le style ; mais si j'avais des coups de bâton à lui donner , ce serait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le *Mariage forcé* , avec de grandes protestations de respect et de désespoir d'y être obligé. *On me fait haïr* , dit *Montagne* , les

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * Z*

— 1762. choses les plus évidentes , quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adoucissent la témérité de nos propositions : il me semble , par aventure , il pourrait être , &c.

Vous trouvez si mauvais , dans votre critique de Polyeucte , qu'il aille briser à grands coups les autels et les idoles ; ne faites donc pas comme lui ; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole , qu'il croyait d'or pur , est farcie d'alliage ; vous serez pour lors très-utile , sans vous nuire à vous-même. Les adouciffemens que je vous propose sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le savez mieux que moi) , l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui sera trouvée excellente dans une pièce médiocre , trouvera des contradicteurs dans une pièce consacrée (à tort ou à droit) par l'estime publique. Et que ne justifie-t-on pas quand on le veut ? combien y a-t-il dans *Homère* d'absurdités qui ne sont encore des absurdités que pour très-peu de gens ? Je suis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui qu'un médiocre succès ; qu'elles sont froides , boursoufflées , peu théâtrales et mal écrites ; mais je me garderai bien de le dire , et encore moins de l'imprimer , à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume ,

comme les prêtres de paroisse qui refusent les sacremens aux jansénistes. Le public est un animal à longues oreilles qui se rassasie de chardons , qui s'en dégoûte peu à peu , mais qui braie quand on veut les lui ôter de force ; ses opinions moutonnières , et le respect qu'il veut qu'on leur porte , me paraissent dire aux auteurs. *Il se peut faire que je ne sois qu'un sot , mais je ne veux pas qu'on me le dise.*

Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques* ; le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux , les prêtres , les rois et les auteurs. On dit qu'il est actuellement dans les Etats du roi de Prusse , près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y restât ; car le roi de Prusse , tout roi de Prusse qu'il est , n'est pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin ; et les vénérables pasteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie sur l'affaire de la religion : c'est une vieille..... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards qu'ils s'en soucient moins.

On dit que son livre cause de la rumeur parmi le peuple à Genève ; que ce peuple trouve la religion de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche , et qu'il le dit assez haut pour embarrasser ses dignes pasteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le ministre *Vernet* trouve à la révélation , est pourtant

1762. — bien agréable. Il ferait fâcheux d'être obligé de renoncer ainsi aux commodités de ce monde. On prétend que *Rousseau* fait actuellement trois partis dans la sérénissime république : les ministres pour l'auteur et contre le livre , le conseil pour le livre et contre l'auteur , et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez , sans doute , un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur ; et j'avoue que ce parti-là peut avoir aussi ses raisons ; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut , surtout à Paris , car *Jean-Jacques* y est un peu le roi des halles.

Vous nous reprochez de la tiédeur ; mais je crois vous l'avoir déjà dit , la crainte des fagots est très-rafraîchissante. Vous voudriez que nous fissions imprimer le *Testament de Jean Meslier* , et que nous en distribuassions quatre ou cinq mille exemplaires ; le fanatisme infame, puisqu'*infame* y a , n'y perdrait rien ou peu de chose , et nous serions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre-humain n'est aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le soleil se montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux ; l'excès de lumière ne serait bon qu'à les aveugler sans ressource.

Ce que vous savez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement.

 1762.

Ce qui n'en mérite point, c'est le parlement de Toulouse, si en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* sont innocens. Il est très-important que tout le public soit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné assez d'exemplaires des *pièces justificatives*; à peine les connaît on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écouteront; jésuites, jansénistes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuse. Enfin le six du mois prochain, nous serons délivrés de la canaille jésuitique; mais la raison en fera-t-elle mieux, et l'*inf....* plus mal?

Madame *du Deffant* me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, si elle ne vous importune point de ses lettres, c'est par attention pour vous et par respect pour votre temps; qu'elle a pris beaucoup de part au rétablissement de votre santé; qu'elle est toujours de la bonne doctrine, et *n'encense point les faux dieux*; c'est ce qu'elle m'a expressément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de la sottise

— des hommes ; j'en fais autant que vous , mais
 1762. je n'ai pas la sottise de m'en moquer trop haut
 ni trop fort ; il ne faut point faire son tour-
 ment de ce qui ne doit servir qu'aux menus
 plaisirs.

L E T T R E C I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 8 de septembre.

L'ACADEMIE m'a chargé , mon cher confrère , en l'absence de M. *Duclos* , de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée du Jules-César de *Shakespeare*. Elle l'a lue avec plaisir , et elle pense que vous avez très-bien fait de relever , par ce parallèle , le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à vous pour la fidélité de la traduction , n'ayant pas eu d'ailleurs l'original sous les yeux. Elle est étonnée qu'une nation qui n'est pas barbare puisse applaudir à des rapsodies si grossières ; et rien ne lui paraît plus propre , comme vous l'avez très-bien pensé , à assurer la gloire de *Corneille*.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie , voici maintenant pour mon compte.

Quelque absurde que me paraisse la pièce de *Shakespeare*, quelque grossiers que soient réellement les personnages, quelque fidélité que je pense que vous ayez mise dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes*; il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expression qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui est attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous savez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne signifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'assassinat de *César*, *l'ambition vient de payer ses dettes*: cela est ridicule en français, et je ne doute point que cela ne soit fidèlement traduit; mais cette façon de parler est-elle ridicule en anglais? je m'en rapporte à vous pour le savoir. Si je disais de quelqu'un qui est mort: *Il a payé ses dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement; cependant la phrase latine correspondante, *naturæ solvit debitum*, n'aurait rien de répréhensible. Vous sentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous proposer mes doutes; je fais très-

1762.

— 1762. médiocrement l'anglais ; je n'ai point l'original sous les yeux ; la présomption est pour vous à tous égards ; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi ; mais comme l'anglais et le français sont deux langues vivantes , et dans lesquelles , par conséquent , on connaît parfaitement ce qui est bas ou noble , propre ou impropre , sérieux ou familier , il est très - important que dans votre traduction vous ayez conservé par-tout le caractère de l'original dans chaque phrase , afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expressions dans leur langue , ou d'avoir défiguré leur idole , pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu aussi dans l'imprimé la fin des notes sur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuscrites. Vous pouvez tout dire , et vous ferez même très-bien ; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie française le jour de la Saint - Louis , un morceau sur la poésie , et principalement sur l'ode : les partisans de *Rouffeau* (qui n'en a plus guère) ne seront pas trop contents de moi , car j'ai osé dire que ce poëte pensait peu , et que chez lui la partie du sentiment est nulle. Comme rien n'est plus vrai , les clameurs que cette décision pourra exciter ne m'inquiètent guère , d'autant que

Rousseau n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéose. J'ai trouvé occasion, dans le même écrit, de vous rendre la justice que vous méritez, à l'occasion de l'usage de la philosophie dans la poésie, genre de mérite rare et précieux que vous seul avez eu parmi nous. 1762.

Qu'est-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une satire sous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je pense absolument comme l'auteur de cette brochure sur le mérite de *Crébillon*, je suis très-fâché qu'on ait choisi le moment de sa mort pour jeter des pierres sur son cadavre; il fallait le laisser pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long.

Les amis de *Rousseau* (non plus de *Rousseau* le poète, mais de *Rousseau* de Genève) répandent ici que vous le persécutez, que vous l'avez fait chasser de Berne, et que vous travaillez à le faire chasser de Neuchâtel. Je suis persuadé qu'il n'en est rien, et que, malgré les torts que *Rousseau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraser à terre. Je me souviens d'un beau vers de *Sémiramis*:

La pitié dont la voix,

Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que si *Rousseau* est persécuté, c'est pour avoir jeté des pierres,

— 1762. et d'assez bonnes pierres , à cet infame fanatisme que vous voudriez voir écrasé , et qui fait le refrain de toutes vos lettres , comme la *destruction de Carthage* était le refrain de tous les discours de *Caton* au sénat. *Rousseau* ressemble à cet homme des *Fables d'Esopé* , qui donnait des soufflets aux passans , et à qui on conseilla , pour son malheur , d'aller souffleter aussi un sot accrédité qui se trouva sur son chemin , et qui lui fit payer les soufflets pour lui et pour les autres passans. Mais il ne faut pas que la philosophie , tout insultée qu'elle est par lui , puisse être accusée d'avoir contribué ou même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement , qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité ; cela s'appelle fortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux. Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours , et ces jésuites si orgueilleux périrent comme des capucins , sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a pensé être instituteur des enfans de France? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes! si on le fesait balayeur de la bibliothèque du roi, je le trouverais mieux placé. — 1762.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler? Vous avez toujours cru qu'il périrait; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix, qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous me négligez un peu; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais.

1762.

L E T T R E C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Au château de Ferney , par Genève , 15 de septembre.

MON très-aimable et très-grand philosophe , je suis emmitoufflé. Je vise à être sourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant* ; mais étant sourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai incessamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le César de *Shakespeare*. Soyez très-persuadé que j'ai traduit *Gilles Shakespeare*, selon l'esprit et selon la lettre. *L'ambition qui paye ses dettes* est tout aussi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita nostra* n'en est pas plus noble pour être dans le *Pater*.

On a bien de la peine avec les *Calas* ; on n'a été instruit que petit à petit, et ce n'est qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits successivement, à mesure qu'on a été instruit. Ces mémoires ne sont faits que pour préparer

les esprits , pour acquérir des protecteurs , et pour avoir le plaisir de rendre un parlement et des pénitens blancs , exécrables et ridicules. 1762.

Comment peut-on imaginer que j'aye persécuté *Jean-Jacques* ? voilà une étrange idée ; cela est absurde. Je me suis moqué de son *Emile* , qui est assurément un plat personnage ; son livre m'a ennuyé ; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin ; en vérité , ai-je le nez tourné à la persécution ? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne ? Je vous assure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber sur moi , si elle avait pu , la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques* , et que j'aurais pu dire , *jam proximus ardet Eucaligon* , si je n'avais pas des terres en France , avec un peu de protection. Quelques cuistres de calvinistes ont été fort ébahis et fort scandalisés que l'illustre république me permît d'avoir une maison dans son territoire , dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de prise de corps *Jean-Jacques* le citoyen ; mais comme je suis fort insolent , j'en impose un peu , et cela contient les fots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meslier* et de *Sermon des cinquante* , dans l'enceinte de nos montagnes , qu'il n'y en a à Paris. Ma mission va bien , et la moisson est

1762. — assez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeunesse autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtise imprimée dans les journaux d'Angleterre ; c'est une lettre qu'on prétend que je vous ai écrite : vous auriez un bien plat correspondant, si je vous avais en effet écrit de ce style.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile* ; mais il n'approche pas de certains réquisitoires. Je suis très-sûr qu'on a proposé *Berthier* pour la place de maître *Editue*. Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fausse alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne pense plus à lui : cependant, s'il était capable de vivre tranquille et en philosophe, et de mettre à écraser l'*inf*.... la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire égorger du monde, je sens que je pourrais lui pardonner.

Vous avez vu, sans doute, la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à son pasteur, pour être reçu à la sainte Table : je l'ai envoyée à frère *Damilaville*. Vous voyez bien que ce pauvre homme est fou : pour peu qu'il eût eu un reste de sens commun, il serait venu

au château de Tournay que je lui offrais ; —
 c'est une terre entièrement libre. Il y eût 1762.
 bravé également et les prêtres ariens , et tous
 les fanatiques ; mais son orgueil ne lui a pas
 permis d'accepter les bienfaits d'un homme
 qu'il avait outragé.

Criez par-tout , je vous en prie , pour les
Calas et contre le fanatisme , car c'est-là l'*in-*
fame qui a fait leur malheur. Vous devriez
 bien venir un jour à Ferney avec quelque
 bon cacouac. Je voudrais vous embrasser avant
 que de mourir , cela me ferait grand plaisir.

L E T T R E C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 25 de septembre.

C E que vous me mandez de votre santé ,
 mon cher et illustre maître , m'inquiète et
 m'afflige. Votre conversation et la lecture de
 vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU
 de n'être ni sourd ni aveugle , que je le trou-
 verais bien injuste , s'il vous punissait par deux
 sens que vous avez rendus si précieux à tous
 ceux qui savent penser. J'espère que vous

— 1762. conserverez vos yeux en les ménageant , et c'est de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles , je n'y fais point d'autre remède que d'entendre le moins de sottises que vous pourrez ; par malheur ce remède n'est pas d'une observation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon* ; et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir , comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakespeare*. Ce que je vous marquais sur votre traduction n'était qu'un doute ; et je suis convaincu , puisque vous m'en assurez , que vous avez conservé dans cette traduction le génie des deux langues ; personne n'est plus à portée de cela que vous.

Grâces à vous , j'espère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence ; mais savez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires ? c'est qu'il n'est pas possible d'imaginer , je ne dis pas que des magistrats , mais que des hommes qui ne marchent pas à quatre pattes , aient condamné sur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il est absolument nécessaire (et je le leur ai dit) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection , en demandant que les pièces du procès soient mises sous les yeux du public. Cela est d'autant plus important qu'il y a ici des émissaires du parlement de Toulouse , qui
répandent

répandent que *Calas* le père a été justement condamné, que toute la ville de Toulouse en est convaincue, et que c'est par commisération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient aussi. La justification est bien ridicule, puisque de façon ou d'autre il s'enfuirait que les juges auraient prévarié; mais n'importe, il y a des fots qui se payent de pareilles raisons, et ces fots-là entraînent d'autres, et de fots en fots l'innocence et la vérité restent opprimées.

Je ne suis pas plus édifié que vous de la *Profession de foi de Jean Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort nécessaire pour dîner et pour souper tranquillement, et dormir de même, dans les Etats de votre ancien disciple, où *Jean-Jacques* s'est réfugié après avoir dit assez de mal du maître. Je plains le malheur que sa bile et ses persécuteurs lui causent; mais s'il a besoin pour être heureux d'*approcher de la sainte Table*, et d'appeler *sainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reste, je ne suis surpris ni que vous lui ayez offert un asile, ni qu'il l'ait refusé; il eût été trop inconséquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de son pays*, car c'est ainsi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a travaillé sans le vouloir,

— 1762. et beaucoup mieux qu'il ne pensait , pour la *vigne du Seigneur* , et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne fais ce que c'est que cette bêtise qu'on a imprimée , sous votre nom et sous le mien , dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir , je suis prêt à donner tous les défaveux que vous jugerez nécessaires.

Frère *Berthier* avait envie , à ce qu'il disait , d'aller à la trape , et il a fini par vouloir être à Versailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-sept ou dix-huit *ci-devant soi-disant jésuites* , comme les *classes* du parlement les appellent ; ils se sont réfugiés là ; jamais il n'y en a tant eu , et ils ont dit , en quittant Paris , à frère *Berthier* , comme *Strabon* au payfan son pourvoyeur :

Nous allons à la cour , on t'a mis du voyage.

On dit qu'il se mêlera de l'éducation sans avoir de titre ; il se contentera d'être *appelé* sans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous ? que les jésuites commençaient à vous faire pitié , et que vous seriez presque tenté d'écrire en leur faveur , s'il était possible de rendre intéressans des gens que vous avez rendus si

ridicules. Croyez - moi , point de faiblesse humaine ; laissez la canaille janséniste nous défaire tranquillement de la canaille jésuitique , et n'empêchez point ces araignées de se dévorer les unes les autres. — 1762.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philosophie de voir votre ancien disciple remonté sur sa bête. Il m'a envoyé , il y a un mois , trois pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siège de Schweidnitz ; ce serait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras.

Adieu , mon cher et illustre philosophe ; conservez votre santé , vos yeux , vos oreilles , votre gaieté , et surtout votre amitié pour moi. Mille respects à madame *Denis* , et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix , je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

1762.

L E T T R E C V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 de septembre.

A VEZ-VOUS répondu , mon cher philosophe, à M. de *Schouvalof* (*) ? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux planètes vous voulez grêler sur le profil d'*Omer* ? Vous resterez en France ; mais il est bon de faire connaître que , si la superstition et la sottise contristent la face de votre beau pays , les Vandales et les Scythes se disputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces misérables doivent être bien humiliés, et moi bien joyeux. Voulez-vous m'adresser votre réponse à M. de *Schouvalof* , et la donner à notre frère *Damilaville* ?

(*) M. le comte de *Schouvalof* avait proposé à M. d'*Alcembert*, de la part de l'impératrice de Russie , d'être l'instituteur du grand duc son fils.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 2 d'octobre.

OUI, mon cher et illustre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, et quitta les Romains;
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela est bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de sujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercimens; *il n'y a pas de quoi*. Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, si jamais nous la finissons :

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut-être *ces fots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raison.

L'air doux qu'on respire en France me fait

— 1762. supporter l'air du fanatisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du physique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peste, prendre les précautions raisonnables, et ensuite aller son chemin, et s'abandonner à la Providence, si Providence y a. Voilà, mon cher et grand philosophe, mes dispositions; je ne désire, même dans mon propre pays, ni places ni honneurs; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris, trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher; et que la lumière, chassée par le vent du midi, est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir ensuite refluer de là contre ses persécuteurs, soit en les éclairant, soit en les écrasant.

Avouez pourtant, mon cher philosophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle, la reine de Suède a

continué, *Catherine* les imite tous deux, et fera peut-être mieux encore; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet se défiler* de mon vivant. 1762.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à *Jean-Jacques* sur son *Emile*; je ne l'ai point encore lue; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du savoyard, qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à *Jean-Jacques* l'éducation de son fils, j'imagine que sa première question aurait été: *Madame, quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre?* Il y a aussi une grosse et longue réfutation de *Rousseau* par quelque prêtre de paroisse; on pourrait l'intituler: *Réfutation du vicaire savoyard, par un décrotteur.*

Un homme d'esprit, qui par malheur a besoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des hérésies*, qui mérite d'être parcouru; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponses de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas son compte avec la *bonne foi*. Par ma foi, c'est un terrible livre, à mon avis, contre l'*inf.....* que vous haïssez

— tant. Ce que l'auteur dit entre autres choses
 1762. pour expliquer la transsubstantiation (voilà un
 cruel mot à concevoir et à prononcer) est
 tout-à-fait comique ; il prétend qu'au moyen
 d'une *vitesse infinie* un corps peut être en plu-
 sieurs lieux à la fois , et que moyennant un
 million de fois plus d'agilité qu'un lévrier, le
 corps de *Jésus-Christ* peut se trouver à la fois
 dans les pains de Paris et dans ceux de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre
 corps-là ne fait à qui entendre , et qu'il doit
 avoir besoin de repos l'après-midi. Pauvre
 espèce humaine ! je ferais tenté de dire à
 l'auteur :

C'est trop peu si c'est raillerie ;
 C'en est trop si c'est tout de bon.

Adieu , mon très-cher et très-illustre maître.
 Comment vont les oreilles et les yeux ?

LETTRE

L E T T R E C V I I I.

1762.

D E M. D E V O L T A I R E.

Fernéy, 17 d'octobre.

MON cher confrère, mon cher et vrai philosophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaise insérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'est la même que M. le duc de *Choiseul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites maisons : et il ferait très-triste pour vous d'être en correspondance avec un mal-honnête homme si insensé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre chose à faire qu'à m'envoyer, sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*, la lettre que je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, sur laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adressé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me souviens que je vous instruisais de l'affaire des *Calas*, et que je vous disais très-librement mon avis sur les huit juges de Toulouse qui,

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * B b*

— 1762. malgré les remontrances de cinq autres , ont fait un service solennel à un jeune protestant comme à un martyr , et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je pensais de ces juges , ainsi que quinze avocats de Paris et un avocat du conseil l'ont dit et imprimé dans leurs mémoires. J'ai pris , comme je le devais , le parti d'un vieillard que je connaissais , et dont les enfans sont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de respect pour les juges , comme je leur parlerais à eux-mêmes : mais il me paraît essentiel que M. de *Choiseul* voye si le roi et les ministres sont mêlés si indignement et si mal à propos dans ma lettre , et si j'ai écrit les bêtises , les absurdités et les horreurs qu'on a si charitablement ajoutées à mon billet. Cherchez-le , je vous en conjure ; vous devez à vous et à moi la preuve de la vérité que je demande : c'est la seule manière de confondre une telle imposture , et il est bon que le ministère voye combien on calomnie les gens de lettres. Il y a soixante ans que j'y suis accoutumé , mais je n'y suis pas encore entièrement fait. Tâchez , encore une fois , de retrouver mon billet ; envoyez , je vous en supplie , l'original de ma main à M. le duc de *Choiseul* , et à moi copie. S'il y a quelque chose de trop fort dans ce billet , je veux bien en

porter la peine : je n'ai point d'ailleurs fait
 ferment de fidélité aux juges de Toulouse ; je 1762.
 l'ai fait au roi ; je me crois un de ses plus
 fidèles sujets , et je pense que quiconque a
 écrit ce qui se trouve dans la lettre anglaise
 mérite une punition exemplaire.

Pour une cour de judicature , c'est autre
 chose : je ne lui dois rien que des épices
 quand j'ai des procès. En un mot , je vous
 supplie de chercher ce billet , et de l'envoyer
 à M. le duc de *Choiseul* , à mes risques , périls
 et fortunes.

Il y a un *Méhégan* , place Sainte-Geneviève ,
 anglais ou irlandais d'origine , travaillant au
Journal encyclopédique ; on dit qu'il y est mal-
 traité , et qu'il doit connaître ses ennemis. Je
 le récompenserai bien , s'il en vient à bout.
 Joignez-vous à moi , je vous en supplie ; vous
 en voyez l'importance.

Je ne vous écris pas de ma main ; je suis
 malade ; j'ai peur d'être assez sot pour être
 malade de chagrin ; mais que mes ennemis
 ne le fassent pas.

1762.

L E T T R E C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 26 d'octobre.

J E crois, mon cher et illustre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraissez désirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite, le 29 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de *Choiseul*; vous êtes à portée de le lui faire parvenir, si vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'est rien revenu de sa part sur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai supposé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me suis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi si légèrement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir aussi peu de lumières que de goût, et se connaître aussi mal en style qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une aussi plate et aussi indigne lettre, et moi de la faire courir, de quelque part que je l'eusse reçue; pour imaginer

que vous donniez des éloges à un aussi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchaîniez indignement contre la Majesté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le respect qui lui est dû, et que vous vouliez manquer grossièrement et bêtement à des ministres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous est trop facile, mon cher et illustre maître, de confondre la calomnie, pour être aussi affecté que vous me le paraissez de l'impression qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de personne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

1762.

Nous sommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent faussaire ait conservé quelques phrases de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produisant l'original, de mettre l'imposture à découvert. Il est certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet*. On les vendait manuscrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries où il avait acheté la fienne. De vous dire comment ces

— 1762. copies ont couru, c'est ce que j'ignore ; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai donné ni laissé prendre à personne ; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puisqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime ; la canaille fanatique, tant jésuitique que convulsionnaire, est ici-bas pour le menu plaisir des sages ; il faut s'en amuser comme des chiens qui se battent.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricant de la lettre en question : on pourrait savoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janséniste et jésuitique, aussi méprisables l'une que l'autre ; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir

prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur. 1762.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire :

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

Adieu; le ciel vous tienne en paix et en joie! Quand aurons-nous *Corneille*, la fuite du czar, *Olimpie*, &c. &c. Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités absurdes.

1762.

L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , premier de novembre.

MON très-digne philosophe, n'est-ce pas *Mécène* qui disait, *non omnibus dormio* ? et moi chétif je vous dis, *non omnibus ægroto*. J'étais du moins fort aise que M. le duc de *Choiseul* sût à quel point il m'avait chagriné : il avait pu me soupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations ; c'est à lui seul que je dois les privilèges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis, il me les a accordées sur le champ ; je suis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiseul*. Il faudrait que je fusse un monstre pour parler mal du ministère dans de telles circonstances. Vous avez parfaitement senti combien cette infame accusation retom- bait sur vous. On voulait nous faire regarder, nous et nos amis, comme de mauvais citoyens, et rendre notre correspondance criminelle ; cette abominable manœuvre a dû m'être infi- niment sensible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que, dans le temps même que M. le duc de *Choiseul* me faisait des reproches,

il daignait accorder, à ma recommandation, le grade de lieutenant colonel à un de mes amis : c'était *Auguste* qui comblait *Cinna* de faveurs. J'en ai le cœur percé, et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et fotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire, et que nous sommes dignes de son estime et de ses bontés.

 1762.

Je persiste à croire que le parlement de Toulouse doit réparation à la famille des *Calas*, qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philosophie, et que ce n'est pas assez d'abolir les jésuites, quand on a tant d'autres moines.

Nous sommes au dixième tome de *Corneille* le sublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très-joliment, et me fait plus de plaisir que son oncle. Nous avons à Ferney des spectacles toutes les semaines, et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à *Olimpie*; l'ouvrage des six jours était fait pour que l'auteur se repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une semaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes; nous verrons si j'en ferai venu à bout. Au bout du compte, il est assez plaisant de faire les pièces,

— 1762. le théâtre , les acteurs , les spectateurs. Les déferfs du pays de Gex font fort étonnés. La superstition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit service de la montrer dans tout son ridicule et dans fa laideur. Le curé d'Étrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des hérésies* ; je connais quelque chose d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu ; je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , le 17 de novembre.

Vous auriez eu très-grand tort , mon cher et illustre maître , de faire une satire contre un ministre à qui vous avez , dites-vous , de si grandes obligations ; vous auriez même eu tort de l'outrager , quand vous eussiez été intéressé dans la comédie des *Philosophes* , dont il a procuré et favorisé la représentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que soi. D'ailleurs , c'est peine perdue que l'éloge ou la satire d'un homme en place , parce que toutes ses actions étant , pour ainsi dire , au soleil , il

n'y a personne qui ne sache par soi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme ; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juste , et fait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi , qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui , et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal , j'ai pris pour devise à leur égard ce beau passage de Tacite : *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti ; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût soupçonné d'être le bureau d'adresse des satires qu'on s'avise de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, si j'en étais persécuté, que par une conduite qui fît rougir les persécuteurs. Mais de quoi je suis bien étonné, c'est qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapsodie où il n'y a ni goût, ni style, ni finesse, et où on a même eu l'esprit de défigurer le peu qu'on a conservé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de Choiseul doit voir à présent que nous sommes dignes de son estime ; à l'égard de ses bontés, je vous en souhaite la

— 1762. continuation. Vous devriez l'engager, puisqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouse. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter son mémoire; ce spectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas se plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'est à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'est tout ce que je puis faire: mais s'ils sont innocens, comme j'en suis persuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouse à leur faire réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire: *Dans quel pays sommes-nous!*

Pour la philosophie, je ne crois pas qu'Omer et Paliffot lui fassent réparation sitôt; mais, en attendant, on fait justice de ses ennemis. cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jésuites retirés à Versailles; ce sont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypse*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et se propose, dit-on, dès qu'il sera rentré, d'enfumer le terrier où se sont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne sont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* fera dans cette chasse le basset à jambes torfes.

Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien

disciple s'en tire ? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément*; ce sera une maison croisée et mitrée. A propos de ceux qui la croissent, avez-vous des nouvelles de la czarine ? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie: je crois bien être cher à quelques français qui me le sont aussi; mais *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille*. N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime*; et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire: vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blessez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs; je crois pourtant que

— vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*,
1762. si vous les aviez. On vient de m'apporter le
billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que
vous m'avez entendu si bien contrefaire. Vous
pourriez me dire comme *Phèdre* :

Seigneur, il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

A l'égard du fanatisme, si les dégoûts
qu'on lui donne continuent, il ne sera pas
nécessaire de lui arracher le masque, il tombera
de lui-même; en tout cas, je crois trop dan-
gereux de l'arracher, mais très-bien fait de le
déchirer peu à peu. *Plus fait douceur que
violence.*

Adieu, mon cher et illustre philosophe;
portez-vous bien, moquez-vous de tout, et
même des méchancetés qu'on veut vous faire,
et aimez-moi comme je vous aime. Je vous
embrasse de tout mon cœur. Je serai bien
content de voir *Olimpie* régénérée, je crois
qu'elle en avait besoin: il n'y a que *Candide*
au monde qui puisse trouver *que tout soit bien*
dans l'ouvrage des six jours. J'ai bien entendu
parler de ce *Dictionnaire des hérésies* dont vous
ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie
de le voir; la mine est précieuse et abon-
dante.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de novembre.

MON cher confrère, mon grand philosophe, vous ne me paraissez pas trop compter sur l'amitié des grands ; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux ? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiseul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puisque je lui dois d'être libre chez moi, et de ne pas dépendre d'un intendant. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal ; aussi voulut-il m'en faire, et j'eus les franchises de ma terre malgré lui. C'est à M. le duc de *Choiseul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire, sur une lecture rapide, que j'avais écrit une sottise lettre, il a bien réparé son erreur ; il a noblement avoué son tort : autrefois les ministres ne faisaient jamais de tels aveux.

Pour *Luc*, quoique je doive être fâché contre

1762. — lui, je vous avoue qu'en qualité d'être pensant et de français, je suis fort aise qu'une très-dévote maison n'ait pas englouti l'Allemagne, et que les jésuites ne confessent pas à Berlin. La superstition est bien puissante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd son crédit vers la Seine, je le souhaite; mais songez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour soutenir ce colosse affreux, c'est-à-dire, plus de combattans pour la superstition que la France n'a de soldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens, c'est de gémir entre eux, quand cette superstition est persécutante, et de rire quand elle n'est qu'absurde; d'éclairer le plus d'esprits bien nés qu'on peut, et de former insensiblement, dans l'esprit des hommes destinés aux places, une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent savoir que, sans les disputes sur la transsubstantiation et sur la bulle, *Henri III*, *Henri IV*, et *Louis XV* n'auraient pas été assassinés. C'est un bon arbre, disent les scélérats dévots, qui a produit de mauvais fruits; mais, puisqu'il en a tant produit, ne mérite-t il pas qu'on le jette au feu? Chauffez-vous-en donc, tant que vous pourrez, vous et vos amis.

Courage, mes frères; prêchez avec force, et écrivez avec adresse, DIEU vous bénira.

Protégez, mon frère, tant que vous pourrez,

la

la veuve *Calas*; c'est une huguenotte imbécille, mais son mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouse soient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet*, aidé de *Caveirac*, a écrit deux volumes contre l'*Histoire générale*: tant mieux, si on lit leur livre, cela fera naître des éclaircissemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition, je le déchire un peu dans la seconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant, j'enverrai à l'académie l'Héraclius de *Calderon*: il fera connaître le génie espagnol. En vérité, ils sont dignes d'avoir chez eux l'inquisition. Que faites-vous à présent? travaillez-vous en géométrie, en histoire, en littérature?

1763.

L E T T R E C X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, 12 de janvier.

IL est vrai, mon cher et illustre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le sont comme vous, c'est à-dire par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment se tenir pour honoré de leur amitié et de leur estime; pour les autres, je les salue de loin, je les respecte comme je le dois, et je les estime comme je peux. Je ne dis pas cependant que si j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendants, je ne fusse très-reconnaissant envers le ministre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres;

Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu, Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

dit *Despréaux*. J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conserve la mienne, qui est trop petite pour incommoder personne, et pour faire envie aux intendants.

S'il est vrai que le duc de *Choiseul* ait protégé la comédie des *Philosophes*, et qu'en même temps il rende à la philosophie (peut-être sans le vouloir) le bon service de la délivrer des jésuites, la philosophie pourra dire de lui ce que *Corneille* disait du cardinal de *Richelieu* : 1763.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

Au surplus, si vous voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un ministre qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller, un conseiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un janséniste ; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris ensemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Versailles de juger enfin, à force de discernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre insolente et absurde : il est vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les sottises qui se font ; c'est la philosophie, comme *Crispin* dit, c'est votre léthargie. Savez-vous que c'est à la philosophie que ces messieurs imputent nos disgrâces ? Il est vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Prusse ne sont pas philosophes.

A propos de ce roi de Prusse, le voilà pourtant qui surnage ; et je pense bien comme

1763. vous, en qualité de français et d'être pensant, que c'est un grand bonheur pour la France et pour la philosophie. Ces Autrichiens sont des capucins insolens qui nous haïssent et nous méprisent, et que je voudrais voir anéantis avec la superstition qu'ils protègent : je parle, comme vous, de la superstition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les fociniens honteux de Genève honorent son divin fondateur. Voilà encore le focinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi ; il ne m'a pas été possible de les achever : cela est d'un style et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on pas pourtant donner sur les oreilles à ce prestolet ? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au sujet de son catéchisme ; et puis il faudrait avoir du temps de reste pour lire toutes ces rapsodies, et pour en écrire d'autres sur celle-là, et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes assez maltraité ? que de chenilles qui rongent la littérature ! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une saison. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai

pas eu le temps ni le courage de lire, est un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remerciement sur une mauvaise ode qu'il vous avait adressée. Je me souviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finissait par *les lauriers touffus* : une femme avec qui je lisais cette ode trouva l'épithète singulière : *Je la trouve comme vous lui dis-je; je ne crois pourtant pas que ce soit une faute d'impression.* Les lauriers de M. le Brun se contentent de rimer à touffus, mais ne le font pas. 1763.

Laissons là toutes ces vilénies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A propos, on dit que vous ferez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cause de l'équivoque, *ô l'impie!* et puis dites que nous ne sommes pas plaisans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure assez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouse que les absous sont coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je suis persuadé, comme vous, que cette malheureuse famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conseiller au parlement difait, il y a quelques jours, à un des avocats de la veuve *Calas*,

— 1763. que sa requête ne ferait point admise , parce qu'il y avait en France plus de magistrats que de *Calas* ? Voilà où en sont ces pères de la patrie.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine , le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de prise de corps , pour avoir fait l'*Appel à la raison* en faveur des jésuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raison ; mais la raison fait pour eux comme la mort :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et les laisse crier.

On dit que frère *Grifet* pourrait bien se trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac*, qui très-sagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* est l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que son nom ; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jésuites*. Au surplus, pourvu qu'il soit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos ; cela affriande ces messieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illustre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'*Héraclius de Calderon* ; je le crois sans

peine digne d'être placé à côté du César de *Shakespeare*. A propos de *Calderon* et de *Shakespeare*, que dites-vous du mausolée qu'on fait élever à *Crébillon*? Je crois que vous pouvez être tranquille; ce mausolée-là fera bien son tombeau, et ne fera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le ministère élève aux lettres; il me semble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philosophe; je suis actuellement absorbé dans la géométrie; on m'a reproché que je n'en faisais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an passé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Histoire générale*; vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement; vous avez pourtant toute raison, mais ces messieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

1763.

L E T T R E C X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de janvier.

MON cher philosophe, si vous faites de la géométrie pour votre plaisir, vous faites bien; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux; mais s'il ne s'agit que de difficultés surmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma satisfaction, que vous donnassiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amusent et qui instruisent tout le monde; mais l'esprit souffle où il veut.

Dès qu'il ne fera plus si froid, j'enverrai à monsieur le secrétaire l'Héraclius espagnol, et j'espère qu'il vous fera rire.

Nous ne connaissons point du tout ici les deux lettres de ce pauvre *Vernet*. Vous savez que le père du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit dans la Gazette de Rome: *Nous apprenons de Paris que le seigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, est mort ici; de même nous apprenons de Paris qu'il y a à Genève un nommé Vernet qui a écrit deux lettres.*

La

La philosophie a fait de si merveilleux progrès, depuis cinq ou six ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces cuistres-là. Cette philosophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait incendié le livre de *Jean-Jacques* ; mais ça été une affaire de parti dans la petitissime république. *Jean-Jacques* fait des lacets dans son village avec les montagnards ; il faut espérer qu'il ne se servira pas de ces lacets pour se pendre. C'est un étrange original, et il est triste qu'il y ait de pareils fous parmi les philosophes. Les jésuites ne sont pas encore détruits ; ils sont conservés en Alsace ; ils prêchent à Dijon, à Grenoble, à Besançon ; il y en a onze à Versailles, et un autre qui me dit la messe.

Je suis vraiment très-édifié du discours sage et mesuré de votre conseiller au parlement, qui s'adresse à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtiendront point justice, parce qu'ils plaident contre *messieurs*, et qu'il y a plus de *messieurs* que de roués. Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges intègres qui ont une autre jurisprudence.

O l'impie ! n'est pas juste, car rien n'est plus pie que cette pièce ; et j'ai grand'peur qu'elle ne soit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbesse.

Comment donc, ce *le Brun*, sous les lauriers
Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. *D d

1763. — *touffus*, me pique de ses épines ! lui qui m'a fait une si belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre* ! On ne fait plus à qui se fier dans le monde.

Il est difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique persécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi est, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par plusieurs évêques pour soutenir la bonne cause.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé, il me semble qu'il a l'honneur d'être unique en son genre ; c'est, je crois, le premier, depuis la fondation de la monarchie, qu'on se soit avisé d'étrangler pour avoir dit son mot ; mais aussi on prétend qu'à souper, chez les mathurins, il s'était un peu lâché sur l'abbé de *Chauvelin* ; cela rend le cas plus grave ; et il est bon que *messieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne sont pas trop gaies ; il n'y a que l'opéra comique qui soutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le soutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un scélérat de genevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui pussent se réjouir de cette paix ; il se trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouissent. J'espère que l'auguste maison

d'Autriche fera aussi la sienne, et que les révérends frères jésuites de Prague et de Vienne ne feront pas despotiques dans le saint empire romain. 1763.

Mon cher philosophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous ferai attaché tant que je végéterai et que je souffrirai sur notre globe terraque.

N. B. On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement, pendant la messe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raison va grand train.

1763.

L E T T R E C X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de février.

MON cher et illustre confrère, il semble que si quelques pédans ont attaqué en France la philosophie, ils ne s'en sont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puissances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Russie vous venge bien : elle ressemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Aristote* le jour de la naissance d'*Alexandre*.

Je me souviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moscou à un académicien de Paris. Je suis du temps de la création, et voilà quatre femmes de suite qui ont perfectionné en Russie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie française doit quelques complimens au sexe féminin sur cette singularité dont l'histoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine* ! Ni *S^{te} Catherine* de Sienne, ni *S^{te} Catherine* de Bologne, ni *S^{te} Catherine* d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareille. Si les princesses se mettent ainsi à cultiver leur esprit, la loi salique n'aura pas

beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord. Les *Newton*, les *Locke*, les *Gustave*, les *Pierre le grand* et gens de cette espèce ne furent point élevés à Rome dans le collège de la Propagande. 1763.

J'ai parcouru ces jours derniers une grosse apologie des jésuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siècle; ils sont tous jésuites; c'est, dit l'auteur, un *Perusseau*, un *Neuville*, un *Grifet*, un *Chapelain*, un *Bodauri*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Castel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoutet-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort sur le chemin de Versailles; mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi ces sublimes génies un M. *le Roi* prédicateur de Saint-Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du révérend père *Garasse*. (*)

(*) Jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en style burlesque, contre les incrédules.

1763. A vous parler sérieusement, je trouve que, si quelque chose fait honneur à notre siècle, ce sont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Beaumont* et *Loyseau*, en faveur de la famille infortunée des *Calas*.

Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit; et loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés: c'est-là ce qui est véritablement grand, et ce qui ressemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortensius*, qu'à celui de *Briet*, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarrasse fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infallible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui pensent de même et composent, sans le savoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'esprit du corps.

Je ne fais ce que c'est que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent assez: j'en suis malheureusement à Pertharite, et je marie sa nièce pour me consoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle est cousine

germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît —
 pour ses parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle 1763.
 pourra bien avoir fait un enfant avant que
 l'édition soit achevée. Beaucoup de grands
 seigneurs ont souscrit très-généreusement; les
 graveurs disent que leurs noms ne font pas
 des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'Héraclius espagnol
 que j'ai traduit de *Calderon*, et qui est imprimé
 avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel
 est l'original de *Calderon* ou de *Corneille*; vous
 pâmerez de rire. Cependant vous verrez qu'il
 y a, de temps en temps, dans le *Calderon* de
 bien brillantes étincelles de génie. Vous
 recevrez aussi bientôt une certaine Histoire
 générale. Le genre-humain y est peint cette
 fois des trois quarts; il ne l'était que de profil
 aux autres éditions. Quoique je sois bien
 vieux, j'apprends tous les jours à le con-
 naître.

Adieu, mon illustre philosophe; je suis
 obligé de dicter, je deviens aveugle comme
la Mothe; quand l'abbé *Trublet* le fera, il
 trouvera mes vers meilleurs.

1763.

L E T T R E C X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 de février.

J'E commence à croire, mon cher et illustre maître, que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles; au Midi, la philosophie persécutée, vilipendée sur le théâtre; au fond du Nord, une princesse qui la protège et qui la cultive :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé,
 Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, comme vous savez, les philosophes avec tant de succès, ne voye de fort mauvais œil, l'accueil que leur fait *Catherine*

de Ruffie , et ne se récuſe pour ſa patronne. Il faut eſpérer que la cour de Pétersbourg ſera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philoſophie , qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il eſt vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes , et que la philoſophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne fais pourtant ſi juſqu'ici elle doit ſe réjouir ou ſ'affliger , tant ſes ſuccès ſont équivoques , du moins ſur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philoſophie ne peut ſe réſoudre à quitter ces bords , malgré les dégoûts qu'elle y éprouve , et le peu de profélytes qu'elle y fait. Les philoſophes ſont comme la femme du Médecin malgré lui , qui veut que ſon mari la batte. Il eſt vrai que , pour ſe dédommager , ils viennent de faire donner aux jéſuites quelques coups de bâton , et qu'ils ſe flattent même d'être au moment d'en faire maifon nette ; il faudra voir ce que cela produira.

Je n'ai point lu l'apologie des jéſuites dont vous me parlez ; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut eſpérer que le collège de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter , par deſſus le marché ,

1763. — ce prédicateur *le Roi*, qui vraisemblablement n'est pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans son quartier, a eu le bonheur de parvenir jusqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi* prêche à Paris. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle *Corneille*, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le mercure est infecté d'épithètes de *Crébillon*, qui sont ignorées comme ses vers; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance, à condition qu'elle ne servirait de long-temps: *Il fut l'auteur de la Henriade...., &c. &c. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épithète-là, on peut se passer d'un mausolée fait par *le Moine*, et même d'être loué après sa mort dans le mercure; mais en attendant les petits cousins que vous allez donner à Cinna, puissiez-vous, mon cher maître, donner encore long-temps des frères à Tancrède! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je suis bien plus curieux de l'Histoire

générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits ; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois quarts , et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau , et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu , mon cher et illustre philosophe ; conservez bien vos yeux , sans quoi les fanatiques diraient que vous ressemblez à *Tirésie* que les dieux aveuglèrent pour avoir révélé leur secret aux hommes. Vivez , voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres , pour le progrès de la raison , et pour le bien de l'humanité ; et souvenez - vous quelquefois qu'il y a sur les bords de la Seine un homme qui vous aime , vous honore et vous admire , et qui vous eût conservé les mêmes sentimens sur les bords de la Sprée et sur ceux de la Neva.

1763.

1763.

L E T T R E C X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Premier de mai.

MON cher et grand philosophe, je suis aveugle quand il neige, et je commence à voir quand la terre a pris sa robe verte. Vous me demandez ce que je fais ; je vois et je voudrais bien vous voir : comptez que c'est un très-grand plaisir d'avoir les yeux crevés pendant quatre mois, cela rend les huit autres délicieux. Je souhaite que madame *du Deffant* puisse avoir mon secret. Quand je serai aveugle tout-à-fait, je lui écrirai régulièrement ; mais je ne suis pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poétique* dont vous me parlez : on voit que c'est un philosophe-poète qui a fait cela. Si vous ne le faites pas *intrare in nostro digno corpore* à la première occasion, en vérité, Messieurs, vous aurez grand tort. Il faut qu'il entre, et qu'ensuite *Diderot* entre, et si *Jean-Jacques* avait été sage, *Jean-Jacques* aurait entré ou ferait entré ; mais c'est le plus grand petit fou qui soit au monde. Il y a des choses charmantes dans sa lettre à *Christophe* : il lui

prouve que le tout est plus petit que la partie —
 chez les papistes. Il prétend qu'il est très-vrai- 1763.
 semblable que le *Christ*, en instituant la divine
 Eucharistie, mangea de son pain béni, et
 qu'alors il est visible qu'il mit sa tête dans sa
 bouche; mais nous répondrons à cela que la
 tête dans le pain n'était pas plus grosse qu'une
 tête d'épingle. Au reste, *Jean-Jacques* parle
 un peu trop de lui dans sa lettre; il assure
 que tous les états policés lui doivent une
 statue; il jure qu'il est chrétien, et donne à
 notre sainte religion tous les ridicules imagi-
 nables. Il y a un petit mot sur *Omer Fleuri*;
 il soupçonne *Omer* d'être un sot, mais ce
 n'est qu'en passant: *Christophe* et *Christ* sont
 ses grands objets. *Luc* lui donne un habit
 par an, du bois et du blé, et il vit dans son
 tonneau assez fièrement à Motier-Travers,
 entre deux montagnes.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on se
 moque de lui à Montauban comme à Paris;
 on y chante sa chanson, et il fait de nouveaux
 cantiques hébraïques dans sa belle bibliothé-
 que. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et mon-
 sieur *Chiantpot-la-perruque*, personne n'a plus
 égayé sa nation.

Si vous allez voir *Luc*, passez par chez nous:
 vous trouverez que Genève a fait de grands
 progrès, et qu'il y a plus de philosophes que

— 1763. de fociniens. *Luc* est l'ami de votre impératrice ; rien ne vous empêchera d'aller voir votre *Catherine*. Vous ferez plus fêté, plus honoré que tous nos ambassadeurs ; mais repassez par chez nous en revenant. Je vous avertis que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaises. Bientôt on parlera français chez les Calmoucks. Ce n'est pourtant ni à messieurs du parlement, ni à messieurs des convulsions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite distinction. Une douzaine d'êtres pensans, à la tête desquels vous êtes, empêche que la France ne soit la dernière des nations. Continuez, mon cher philosophe, à lui faire honneur ; jouissez de votre considération personnelle et de votre noble indépendance. C'est à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne suis qu'un vieux malade.

N. B. Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir, c'est M. *Macartney*, savant pour son âge, philosophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement*. Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero*.

L E T T R E C X V I I I.

1763.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Potsdam, le 7 d'auguste.

DEPUIS six semaines, mon cher confrère, que je suis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire sans en pouvoir trouver le moment; différentes occupations et des distractions de toute espèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en France sans vous donner signe de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés possibles. Je puis vous assurer que ce prince est supérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir par la justice qu'il rend à ses ennemis, et par la modestie bien sincère avec laquelle il parle de ses succès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raison, que la destruction de sa puissance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philosophie. Les gazettes ont dit, mais sans fondement, que j'étais président de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le désire, et j'ose vous dire que l'académie même m'a paru le souhaiter beaucoup; mais mille raisons dont aucune n'est relative au roi, et

1763. dont la plupart sont relatives à moi seul, ne me permettent pas de fixer mon séjour en ce pays. Le roi me parle souvent de vous. Il fait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Histoire générale. Je puis vous assurer qu'il vous rend bien toute la justice que vous pouvez désirer. Le marquis d'*Argens* me charge de vous faire mille complimens de sa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit souvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me semble, n'a pas laissé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en fais point; et vous savez combien elles sont stériles dans ce pays où personne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour consulter la *faculté de théologie* sur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de sacremens? Cette nouvelle sottise française nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire sur rien.

Adieu, mon cher et illustre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adressez-moi votre
réponse

réponse à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embrasser en allant ou en revenant. _____ 1763.

L E T T R E C X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de septembre.

J'APPRENDS que *Platon* est revenu de chez *Denys de Syracuse* ; ce n'est pas que je ne vous croye au-dessus de *Platon*, et l'autre au-dessus de *Denys*, mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philosophie dont nul grec n'a approché ; vous avez refusé une présidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt, comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi, mon illustre et incomparable voyageur, je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par Genève. Vous dédaignez les petits triomphes ; vous auriez été bien content de voir l'accomplissement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au consubstantiel. On pense

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * E e .*

— 1763. ouvertement comme à Londres , ce que vous savez est bafoué. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre ministre de village , prêchant devant quelques citoyens qui ont des maisons de campagne , un de ces messieurs le fit taire. Vous m'ennuyez , lui dit-il , allons dîner ; il fit sortir de l'église toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques* , il est vrai , a été condamné , mais c'est parce que dans un petit livret intitulé *Contrat social* , il avait trop pris le parti du peuple contre le magistrat : aussi le peuple , très-reconnaissant , a pris à son tour le parti de *Jean-Jacques*. Sept cents citoyens sont allés deux à deux en procession protester contre les juges ; ils ont fait quatre remontrances. Ils soutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne , qu'il fallait conférer amicalement avec lui , et non pas le condamner. Vous aurez , dans quelques mois , le plaisir d'apprendre qu'on aura destitué quatre syndics pour avoir jugé *Jean-Jacques*. Quand destituera-t-on *Omer* ? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'est revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote intitulée , *le Catéchisme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire : je vous exhorte à vous en procurer quelques-

uns ; c'est un ouvrage, dit-on, qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce soit le curé du vicaire savoyard qui en soit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talens ; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages, en ayant la modestie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre main ? C'est à *Méliagre* à tuer le sanglier. Lancez la flèche sans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaisir. Consolez-moi dans ma vieillesse.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jésuite pour aumônier ? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Versailles. Il est vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien assuré de sa foi.

Je vous embrasse très-tendrement, mon cher philosophe.

1763.

L E T T R E C X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 8 d'octobre.

J E ne me pique , mon cher et illustre maître, d'être ni aussi sublime que *Platon*, s'il est vrai qu'il soit aussi sublime qu'on le prétend , ni aussi obscur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuse, et que vous avouez valoir un peu mieux , je crois que s'il était réduit à se faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les ministres feraient bien de se mettre en pension chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le soutien de la philosophie ne soit pas bien avec tous les philosophes ; que ne donnerais-je point pour que cela fût ? Il m'a écrit , peu de jours avant mon départ , une lettre pleine d'amitié , par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me

trouver à Potsdam avec vous.... Mais... que je
 suis fâché de ce qui s'est passé ! Ce que je puis
 vous assurer , c'est que vous êtes regretté de
 tout le monde , le marquis d'*Argens* à la tête ,
 qui est assurément bien votre serviteur et votre
 ami. Il ne dit pas la même chose , ni les autres
 non plus , du défunt président , a qui DIEU
 fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous , parce
 que je comptais vous voir en allant en Italie ;
 mais des raisons de santé et d'affaires m'obli-
 gent à différer ce voyage ; en tout cas , ce
 n'est que partie remise ; croyez que je ne
 préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point
 étonné que ce que vous savez soit bafoué à
 Genève , comme à Paris , par les gens raison-
 nables. Je ne serais pas fâché non plus que
Jean-Jacques , tout fou qu'il est , fût réhabilité
 pour l'honneur de la bonne cause qui a servi
 de prétexte à la persécution qu'il a éprouvée.
 Nous avons lu à Sans-souci le *Catéchisme de*
l'honnête homme , et nous en avons jugé comme
 vous , le révérend père abbé à la tête. Vous
 avez raison ; je suis bien peu zélé , et je me
 le reproche , mais songez donc que le bon
 sens est emprisonné dans le pays que j'habite :

En quoi peut un pauvre *reclus*

Vous assister ? que peut-il faire

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?

———
 1763. Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc*, vient de faire une grosse *Instruction pastorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer : je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que sûrement c'était une méprise, et que ce présent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponse, de lui faire une chanson sur l'air : *M. l'abbé où allez-vous, vous allez vous casser le cou, vous allez sans chandelle*, &c. Achevez le reste, mon cher maître ; il me semble que *vous allez sans chandelle* est assez heureux. Adieu, mon cher et illustre philosophe ; celui que je viens de quitter l'est plus que jamais en tout sens, et me l'a rendu aussi en tout sens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penser, comme l'Ecclésiaste, qu'à me moquer de tout en liberté ; ce n'est pas que *Jean-George le Franc* n'assure que vous n'avez pas entendu l'Ecclésiaste ; mais j'en crois plutôt vos commentaires que les siens. Adieu ; je vous embrasse mille et mille fois.

L E T T R E C X X I.

1763.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illustre maître, des remerciemens et des reproches tout à la fois à vous faire ; les remerciemens seront de grand cœur, et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la lettre du quakre que vous m'avez envoyée : c'est apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là ; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne fais si je vous ai dit que ce *Jean-George* (qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était *George* son patron) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur, et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau

— sous le bras , en lui donnant , à la vérité de
1763. grands coups de bâton. J'aurais bien envie
de lui faire essuyer quelque petite humiliation
publique , de lui donner en cinq ou six pages
quelques petits dégoûts sur sa charmante *Inf-*
truction. Il y donne assurément beau jeu, et ne
s'attend pas aux questions que je lui ferais ;
mais celles que lui fait notre ami le quakre
me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus , mon cher philo-
sophe , de vos excellentes additions à l'Histoire
générale ; non-seulement de celles que vous
avez refondues dans l'ouvrage , mais de celles
que vous avez données à part en un petit
volume , et qui m'ont paru excellentes. L'am-
bassade de *César* aux Chinois , et l'arrivée du
brame philosophe parmi nous ; sont deux
apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux,
c'est que ces apologues , bien meilleurs que
ceux d'*Esopé* , se vendent assez librement. Je
commence à croire que la librairie n'aura rien
perdu à la retraite de M. de *Malesherbes*. Il
est vrai qu'on a fait aux gens de lettres
l'honneur de les mettre dans le même dépar-
tement que les filles de joie , auxquelles
j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'im-
portance de leurs querelles , l'objet de leur
ambition , la modération de leurs haines , et
l'élévation de leurs sentimens ; mais enfin il me
semble

semble que personne n'aura à se plaindre , si la presse , la religion et la *coucherie* sont également libres en France. 1763.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un traité sur la tolérance , qui est aussi d'un de vos amis , à ce qu'on m'assure , et qui ne vient pas de Philadelphie ; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois , comme *Iphigénie* demande *Achille* , et je ne puis parvenir à l'avoir ; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi , et qui , sans me vanter , ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites , je vous prie , à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire , mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle ; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui faisait au sujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui désiraient de l'exclure. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine , je ne fais pas pourquoi , à quatre lieues d'ici ; en un mot , avec les philosophes qui sont aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de *Marmontel* était

— 1763. comme celle des jésuites ; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imaginables : c'est par lui que vous avez aujourd'hui dans l'académie française un partisan et un admirateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnaissance de tous les gens de lettres, par la manière dont il fait les défendre et les servir dans l'occasion ; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en faisais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi ; et ces partisans ne seront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils

devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensans leur doivent. A propos de la bonne cause je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de Prusse ; on m'a prêté des discours que je n'ai jamais tenus , et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Prusse lui-même , et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis , s'ils méritaient que je la leur fisse lire. Vous savez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui , en attendant le paradis de *Mahomet* , est venu voir votre ancien disciple de la part du sultan *Moustapha*. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que , si le roi voulait seulement dire un mot , ce serait une belle occasion pour engager le sultan à faire rebâtir le temple de Jérusalem. Cela nous vaudrait vraisemblablement une nouvelle instruction pastorale de *Jean-George* , où il nous prouverait que , quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment , le *Christ* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que pensez-vous de ce projet ? il me semble que l'exécution en serait fort divertissante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore pensé ; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon

1763. cher et illustre maître ; aimez-moi , je vous prie , toujours. Il me semble que vous me négligez un peu ; vous m'écrivez de petits billets , et vous ne m'envoyez presque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu , je vous embrasse mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui se passe ici au sujet des déclarations , des édits, des impôts. Je laisse messieurs du parlement se mêler de tout cela sans y rien entendre. Il y a deux de ces messieurs qui sont à Berlin ; ils ont désiré de voir le roi de Prusse , et le roi n'y a consenti qu'après qu'ils ont assuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de consulter la forbonne sur l'inoculation ; et de s'opposer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la forbonne n'ont point de reproches à se faire mutuellement.

L E T T R E C X X I I. 1763.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de décembre.

M O N très-aimable et très-grand philosophe , ne faites point de reproches à votre pauvre ami presque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu absolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George* , ce rêveur qui a envoyé une ambassade de *César* à la Chine , et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides , cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes se détestent , s'emprisonnent pour des paragraphes , quelques autres insensés de cette espèce , ont pris tout mon temps.

Vous ne savez pas d'ailleurs combien il est difficile de faire parvenir de gros paquets par la poste. Trouvez-moi un contre-signeur qui puisse vous servir de couverture , et vous ferez inondé de rogatons.

Je hasarde , par cet ordinaire , une Tolérance que j'envoie pour vous à *M. Damilaville* qui a ses ports francs , mais dont on fait quelquefois les paquets , quand ils sont d'une grosseur

— un peu suspecte. Les pauvres philosophes
1763. sont obligés de faire mille tours de passe-passe ,
pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres
canoniques.

Que ces petites épreuves, mon cher frère,
ne nous découragent point ; n'en foyons que
plus fermes dans la foi, et plus zélés pour la
bonne cause. DIEU bénira tôt ou tard nos
bonnes intentions ; mais vous serez très-cou-
pable d'avoir enfoui votre talent, si vous ne
faites pas à *Jean-George* une correction frater-
nelle à laquelle tous nos frères répandus dans
différentes églises se sont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, sont des victimes dévouées au ridicule,
et c'est à vous de les immoler.

Je ne suis pas étonné qu'à votre retour de
Berlin on vous ait fait tenir des discours dans
lesquels vous vous moquez de Paris ; cela
prouve que les frondeurs veulent s'appuyer
de votre nom, et que les frondés le craignent.
On ambitionne votre suffrage, et il me semble
que vous jouez un assez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs
qui faisaient la destinée des hommes avec des
paroles.

Je ne crois pas que *Moustapha* s'avise de
faire rebâtir le temple des Juifs ; mais quand
vous voudrez, vous détruirez le temple de

l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marfais* attribué à *Saint-Evremond* ; c'est un excellent ouvrage très-mal imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amis et féaux à faire réimprimer ce petit livre qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Despréaux*, *Racine* et *la Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre ; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame *Dacier*.

Je suis enchanté que M. *Marmontel* soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue ; j'espère qu'il fera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince *Louis de Rohan* ! J'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubise*, le ministre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires ; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'est un contre-temps dont Dieu nous afflige, résignons-nous. Conservez-moi votre amitié ;

— 1763. défendez la bonne cause , *pugnis , unguibus et rostro* ; animez les frères , continuez à larder de bons mots les fots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que , si vous n'avez pas de Tolérance , c'est la faute de votre ami *Bourgelat* qui dans son hippomanie , a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de la Tolérance , n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe , pour arriver à Paris. Le grand écuyer *Bourgelat* s'est en cela conduit comme un fiacre. S'il est un de nos frères , vous devez lui laver la tête , et l'exhorter à résipiscence. Sur ce , je vous donne ma bénédiction , et vous demande la vôtre.

LETTRE CXXIII.

1763.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

MON très-aimable philosophe , c'est pour vous dire que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance ayant été très-toléré des ministres et des personnes plus que ministres , et ayant même été jugé fort édifiant , quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient se scandaliser , il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous , mon cher frère , de vous supplier de donner une faccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance , et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot est actuellement sur l'avare mer, exposé à être pris par les Numides avec qui nous sommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon , son allure deviendrait plus aisée. Les frères *Cramer* feraient au plus vite une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon , en guise d'un ballot de foie , et les fidèles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils sont privés. Dieu fait quand vous recevrez votre exemplaire.

— 1763. Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George*. Vous savez qu'on a imprimé un examen de notre sainte religion, attribué à *Saint-Evremont*, et qui est de *du Marfais*. Je ne l'ai point vu ; mais, comme je fais que *du Marfais* était un très-bon chrétien, je souhaite passionnément que cet ouvrage soit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien ; lisons bien la *Sainte Ecriture*, et écr. l'inf.

L E T T R E C X X I V.

1763.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 de décembre.

J E vous prends au mot , mon cher et illustre maître , comme *Fontenelle* prenait la nature sur le fait. M. de *la Reynière* , fermier des postes , veut bien me servir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques ; faites-moi donc le plaisir de lui adresser dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de la Tolérance que vous m'annoncez. Tous les corsaires ne font pas à Tétuan et sur la méditerranée ; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque espérance.

Dieu conduise la barque , et la mène à bon port ! J'ai écrit à frère *Hippolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il soit coupable ; car c'est un des meilleurs tireurs de la voiture philosophique , et assurément des mieux dressés , et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage : mais il ignorait sans doute ce que ce ballot contenait ; il se trouvait dans la circonstance critique du changement de ministre de la librairie ; il n'a osé rien hasarder , il a craint d'être mis en fourrière , et assurément la

1763. — voiture y aurait perdu beaucoup : mais aussi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours ? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres , un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat* , qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre , aurait levé toute difficulté , et le ballot serait présentement à Paris , au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc , qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions , et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les prisons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire , car je n'en ai point gardé de copie , mon petit commerce avec *Jean-George* (*) ; vous verrez qu'il n'est

(*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSEIGNEUR,

ON vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil présent : c'est sans

pas long. *Jean-George* n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on

1763.

doute une méprise de votre libraire, à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de l'évêque.

CE n'est point par mon ordre, Monsieur, que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je suis fâché de cette méprise, puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus sincères, &c.

Réplique.

VOUS m'avez mis expressément, Monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie française. Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre, &c.

———
 1763. prouve géométriquement qu'il n'est pas autre chose. Sa réponse sera apparemment pour la prochaine instruction pastorale. Vous m'accusez d'enfouir mes talens , parce que je n'ai pas donné les étrivières , comme je le pouvais , à ce fanatique *Aaron* ; prenez-vous-en au peu de sensation que sa rapsodie a faite à Paris. C'était lui donner une existence que de l'attaquer sérieusement ; car, dans la position où je suis, je ne pouvais l'attaquer que de la forte , et des plaisanteries auraient mal réussi , surtout après les vôtres. Au reste , ne m'accusez point , mon respectable patriarche , de ne pas servir la bonne cause ; personne peut-être ne lui rend de plus grands services que moi. Savez-vous à quoi je travaille actuellement ? à faire chasser de Silésie la canaille jésuitique , dont votre ancien disciple n'a que trop d'envie de se débarrasser, attendu les trahisons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin , où je ne dise que les philosophes de France sont étonnés que le roi des philosophes , le protecteur déclaré de la philosophie , tarde si long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres sont lues au roi qui est très-sensible , comme vous le savez , à ce que les vrais croyans pensent de lui ; et cette semence produira sans doute un

bon effet , moyennant la grâce de DIEU qui ,
 comme dit très-bien l'*Ecriture* , tourne le
 cœur des rois comme un robinet. Je ne doute
 pas non plus que nous ne parvinssions à faire
 rebâtir le temple des Juifs , si votre ancien
 disciple ne craignait de perdre à cette
 négociation quelques honnêtes circoncis qui
 emporteraient de chez lui trente ou quarante
 millions. 1763.

Marmontel , dans son discours à l'académie,
 a parlé de vous comme il le devait , et comme
 nous en pensons tous. Je me flatte comme
 vous que c'est une acquisition pour la bonne
 cause. Petit à petit l'Eglise de DIEU se
 fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marfais* ,
 dont vous me parlez. S'il est en effet aussi utile
 que vous le dites , je prie DIEU de donner à
 l'auteur , dans l'autre monde , un lieu de
 rafraîchissement , de lumière et de paix ,
 comme s'exprime la très-sainte messe. Mais ce
 que je connais , et ce qui m'a fait très-grand
 plaisir , ce sont deux jolis contes qui courent
 le monde , et qui seront , à ce qu'on m'assure ,
 suivis de beaucoup d'autres. Que le Seigneur
 bénisse et conserve l'aveugle très-clair-voyant
 à qui nous devons de si jolies veillées ! puisse-
 t-il faire long-temps de pareils contes , et se
 moquer long-temps de ceux dont on nous

— 1763. berce ! Il y aurait encore bien d'autres choses dont il pourrait se moquer, s'il le voulait ; mais il a ; car je suis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du serpent*, et peut-être aussi la *simplicité de la colombe*, en croyant de ses amis des gens qui n'en sont guère. Après tout, il est bon que la philosophie fasse flèche de tout bois, et que tout concoure à la servir, même les parlemens, qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la détestent ; mais qui, tout en la détestant, lui sont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir !

Adieu ; mon cher maître ; je vous embrasse.

LETTRE

L E T T R E C X X V.

1763.

D E M. D E V O L T A I R E.

31 de décembre.

MON cher philosophe , vous ne me dites point si vous avez reçu la Tolérance. Je ne fais plus où j'en suis. On a arrêté à la poste consécutivement deux exemplaires de cet ouvrage , que les *Cramer* envoyaient à monsieur de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un ministre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui est si honnête ? Deux paquets adressés à M. *Damilaville* sont restés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie , puisque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarrasse. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau se contraindre dans des matières si délicates , jusqu'au point d'être sage , les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi , et peut-être dans ce moment - ci où les finances mettent tous les esprits en fermentation , on ne veut pas qu'ils s'échauffent sur d'autres objets.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. *G g*

— 1763. On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait , dit-on , supprimer amicalement ; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris , vous avez de quoi exercer votre philosophie. Vous vous contentez de rire des sottises des hommes ; ils ne méritent pas que vous les éclairiez : cependant , il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre , dussent-elles renaître. Ce monstre , en se souvenant du couteau , en est moins hardi et moins insolent ; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser , et il tremble.

J'ai été si dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choses sérieuses , que je me suis mis à faire des contes de ma *Mère-l'oisie*. J'en suis un peu honteux , à mon âge ; mais ce qui convient à tous les âges , c'est de vous aimer et de vous admirer.

L E T T R E C X X V I.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de janvier.

ENFIN je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à peu-près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philosophe, de faire adresser un exemplaire à M. de *la Reynière*; on lui ferait son exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poste M. de *la Reynière* est bien plus grand seigneur que M. de *Trudaine*; désabusez-vous, s'il vous plaît; un exemplaire adressé à monsieur *Bouret*, le puissant *Bouret*, l'intendant des postes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, sur les ministres d'Etat les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant

1764. de querelles en France sur les finances qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le *Traité sur la tolérance*, effarouche les consciences timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête; et vous qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifiants fidèlement recueillis.

Je vous suis très-obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George* : voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *monseigneur*; aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan*. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en DIEU*, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George*. Vous direz comme *Marot* :

Monfieur l'abbé et monfieur fon valet
Sont faits égaux, tous deux comme de cire.

 1764.

L'ouvrage qui eft en partie de *du Marfais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremont* fe débite dans Paris, et je fuis étonné qu'il ne foit point parvenu jufqu'à vous. Il eft écrit, à la vérité, trop fimplément; mais il eft plein de raifon. C'eft bien dommage que cette raifon funefte, qui nous égare fi fouvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'eft que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

Vous voulez donc, mon grand philofophe, vous abaiſſer jufqu'à chaffer les jéfuites de Siléfie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réuffiffiez dans cette digne entreprife; mais vous n'aurez pas le plaifir de chaffer des jéfuites français; il y a long-temps que *Luc* s'eft défait d'eux. Il n'y a plus en Siléfie que de gros vilains jéfuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne font pas affurément les favoris du philofophe *Sans-fouci*.

Continuez, je vous prie, à m'aimer un peu, à vous moquer des fots, à faire trembler les fripons; et fi vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez, de grâce pafſez par chez nous.

1764.

L E T T R E C X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

Paris , ce 15 de janvier.

C E que j'ai d'abord de plus pressé , mon très-cher et très-respectable maître , c'est de justifier frère *Hippolyte Bourgelat* , qui , comme je m'en doutais bien , n'est point coupable , ainsi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet , et dont je vous envoie copie. J'espère que M. *Galatin* échappera aux griffes des vautours , et que je pourrai lire enfin cette Tolérance dont nosseigneurs de la rue Plâtrière , qui ont presque autant d'esprit que nosseigneurs du parlement , me privent avec une cruauté si intolérable. La vérité est que ceux qui ont lu le livre ne se soucient guère qu'on le lise , et que les fanatiques qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités.

Si je n'avais pas donné du monseigneur à *Jean-George* , il aurait fait imprimer ma lettre , et mis contre moi tous les monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe ; mais un évêque s'appelle *monseigneur* comme un chien *citron*. Le

point essentiel , c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur ; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit , je vous promets , s'il m'écrit encore , de l'appeler mon révérend père ; et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait , au risque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obscures* à ce plat monseigneur , il en est un qui mérite ce titre mieux que lui , et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible , pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres : c'est M. le prince *Louis de Rohan* , qui ferait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'estime , et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*) , le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentimens que vous pouvez désirer , et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poste.

A propos d'académie , ne croyez pas que

— moi et quelques autres de vos amis exigions
 1764. la plate soufcription de *très-humble et très-obéissant serviteur* (*) : la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marfais* dont je n'ai aucune connaissance; c'était un grand serviteur de DIEU. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter: *Monsieur, je vous remercie; cela est fort bien; il n'y a point là-dedans d'alibiforains*. Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la lisant *Simon le Franc* ne s'écrie:

Quid domini facient, audent cum talia fures?

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne

(*) Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille*.

s'avise de se comparer aux oies du capitolé, —
à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou. 1764.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mandement qui va, dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de *Fitz-James*; ils prétendent que cela fera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de *Pourceaugnac*: *Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.*

Que dites-vous du nouveau contrôleur général? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de buche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poème des *Quatre saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira*; et moi j'attends tout

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * H h*

— en patience , sûr de me moquer de quelqu'un
1764. et de quelque chose , quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu , depuis quelque temps , des nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoie les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui.

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez , car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre fanté , et continuez à rire aux dépens des fots et des fanatiques. *Marmontel* engraisse à vue d'œil , depuis qu'il est de l'académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

L E T T R E C X X V I I I .

1764.

D E M. D E V O L T A I R E .

30 de janvier.

MON illustre philosophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B*. Cette lettre de *B* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Malesherbes* l'avait tirée. Ce demi-savant et demi-citoyen d'*Aguesseau* était un *T* : il voulait empêcher la nation de penser. Je voudrais que vous eussiez vu un animal nommé *Maboul* ; c'était un bien sot *T*, chargé de la douane des idées sous le *T* d'*Aguesseau*. Ensuite viennent les fous *T* qui font une demi-douzaine de gredins dont l'emploi est d'ôter pour quatre cents francs par an tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* sont les polissons de la chambre syndicale ; ainsi je ne suis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilège des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'exposer à la colère de tant de *T* et de sous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas risquer ses fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carrosse.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon

— 1764. cher philosophe, que l'auteur de la Tolérance est un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait une injustice manifeste à m'attribuer cet ouvrage. Je conseille à l'auteur de ne le pas publier sitôt; il n'est pas juste que la raison s'avise de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandemens, d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliste fait actuellement l'histoire des finges. Si cet auteur est à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires.

Je ne fais encore si le *carnifex* de *messieurs* a brûlé la pastorale de monseigneur. Que vous êtes heureux! vous devez rire du matin au soir de tout ce que vous voyez. Vous avez assurément l'esprit en joie; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre saisons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèse. Il a la rage d'être archevêque; j'en suis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraser l'*inf...*; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monstre. Je ne vous demande que cinq ou six bons mots par jour, cela suffit; il

n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite*; faites rire, et les sages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville*, il peut vous faire avoir le livre de *du Marfais*, attribué à *Saint-Evremond*. Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi; vos lettres me prolongeront la vie: je les relis vingt fois, et mon cœur se dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous estime.

L E T T R E C X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de février.

GARDEZ-VOUS bien, mon très-cher philosophe, d'alarmer la foi des fidèles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je fais que les philosophes font têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnemens au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de la *Tolérance*, n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très-favans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que

— 1764. ce peuple abominable , qui égorgeait , dit-on , vingt-trois mille hommes pour un veau , et vingt-quatre mille pour une femme , &c. ; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance ; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement. Oui , les Juifs ont été aussi indulgens que barbares ; il y en a cent exemples frappans : c'est cette énorme contradiction qu'il fallait développer , et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très-long-temps examiné , en composant l'ouvrage , s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement l'indulgence et la charité , ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient , malgré l'auteur , à cette indifférence fatale , parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgens dans le fanatisme , et qu'il faut leur apprendre à mépriser , à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent.

On ne peut cesser d'être persécuteurs sans avoir cessé auparavant d'être absurdes. Je peux vous assurer que le livre a fait une très-forte

impression sur tous ceux qui l'ont lu , et en a
 converti quelques-uns. Je fais bien qu'on dit 1764.
 que les philosophes demandent la tolérance
 pour eux ; mais il est bien fou et bien sot de
 dire , *que quand ils y seront parvenus , ils ne
 toléreront plus d'autre religion que la leur ;* comme
 si les philosophes pouvaient jamais persécuter,
 ou être à portée de persécuter. Ils ne détrui-
 ront certainement pas la religion chrétienne ,
 mais le christianisme ne les détruira pas , leur
 nombre augmentera toujours ; les jeunes gens
 destinés aux grandes places s'éclaireront avec
 eux , la religion deviendra moins barbare et
 la société plus douce. Ils empêcheront les
 prêtres de corrompre la raison et les mœurs.
 Ils rendront les fanatiques abominables , et les
 superstitieux ridicules. Les philosophes , en un
 mot , ne peuvent qu'être utiles aux rois , aux
 lois et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philo-
 sophie , votre conversation seule peut faire
 plus de bien dans Paris que le jansénisme et le
 molinisme n'y ont jamais fait de mal ; ils tien-
 nent le haut du pavé chez les bourgeois , et
 vous dans la bonne compagnie. Enfin , telle est
 notre situation , que nous sommes l'exécration
 du genre-humain , si nous n'avons pas pour
 nous les honnêtes gens ; il faut donc les avoir
 à quelque prix que ce soit ; travaillez donc à
 la vigne , écrasez l'*inf...* Que ne pouvez-vous

— point faire sans vous compromettre? ne laissez
 1764. pas une si belle chandelle sous le boisseau. J'ai
 craint pendant quelque temps qu'on ne fût
 effarouché de la Tolérance; on ne l'est point,
 tout ira bien. Je me recommande à vos saintes
 prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait
 au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre
 diable des galères, et un autre de prison. Leur
 crime était d'avoir entendu en plein champ
 la parole de DIEU prêchée par un ministre
 huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre
 de sermon de leur vie. On a dû vous donner
 Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que
Macare est votre meilleur ami, et vous le
 méritez bien.

N. B. M. Galatin était chargé pour vous de
 deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf. . .*, vous
 dis-je.

L E T T R E C X X X.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de février.

Tu dors Brutus, et Crévier veille !

SOUFFRIREZ-VOUS, mon cher et intrépide philosophe, que ce cuistre de *Crévier* attaque si insolemment *Montesquieu* dans les seules choses où l'auteur de l'*Esprit sur les lois* a raison ? n'est-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philosophe de Bordeaux. Le malheureux *Crévier* vous désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes, à la fin de son ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent ; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choses très-utiles que votre style rendra très-intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée.

On dit que le parlement de Toulouse refuse d'enregistrer la déclaration du roi qui ordonne le silence ; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'instruction des honnêtes gens et pour la confusion des fots. Je vous embrasse très-tendrement, et je me recommande à vos prières.

1764.

L E T T R E C X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 22 de février.

JE crains, mon cher et illustre maître, que votre frère et disciple *Protagoras* ne vous ait contristé par ce que vous appelez ses *cruelles critiques*. Quoique vous m'assuriez que mes lettres vous divertissent, je suis encore plus pressé de vous consoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient, et surtout d'être persuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaisent. Permettez-moi cependant, toujours sous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaises, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenses temporelles, les seules qui leur fussent promises : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont

leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une simple opinion d'école , sur laquelle leurs docteurs étaient libres de se partager , comme nos vénérables théologiens se partagent en scotistes , thomistes , mallebranchistes , descartistes et autres rêveurs et bavards en *istes*. Direz-vous pour cela que ces messieurs sont tolérans , eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes , anabaptistes , piétistes , spinosistes , et surtout philosophes , comme les Juifs auraient jeté philistins , jébuséens , amorrhéens , cananéens , &c. dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté , et les saducéens de l'autre ? Juifs et chrétiens , rabbins et sorbonistes , tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises ; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU est habillé de rouge , mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit.

J'ai bien peur , ainsi que vous , mon cher et illustre confrère , qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance , sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner

—————
 1764. tranquillement son cher frère ? mais d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot *d'indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire : *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres, quelques évêques qui ne les désavouent pas) sont *véhémentement suspectés* (comme disent nosseigneurs du parlement), et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si raisonnable et si pernicieuse. Mon avis serait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux ; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis ; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion univer-

selle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port. — 1764.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Faucourt*. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le faisaient désirer, et la chose a été faite sur le champ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je fais par cœur *Macare* et *Thélème*; cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. *Thibaudois*: *Conte-moi un peu, conte*; et je veux que tu me contes, &c. C'est bien dommage que vous vous soyiez avisé si tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de *Fréron*. Ce sont pourtant

— 1764. des gens que vous louez (*), que vous croyez de vos amis , à qui vous écrivez , et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner ; mais si vous devinez juste , ne me trahissez pas , et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres , vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en est ravi ; il la montre à tout le monde ; et en vérité il mérite ce que vous lui dites , par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long , et surtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles , et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac* , auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi* , a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler* ; je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir*. Notez que ce *Caveirac* , qui écrit pour de l'argent , a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de la *Cadière* : ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu , mon cher maître. Vous me conseillez de rire , j'y fais de mon mieux , et je vous

(*) La marquise du Deffant.

assure que j'ai bien de quoi. Je ne fais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre saisons* ; mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois ; je vous embrasse et vous révere. Vous prétendez que mes lettres vous amusent ; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand fesse-matthieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser.*

1764.

1764.

L E T T R E C X X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Premier de mars.

J E dois vous dire , mon très-cher philosophe , que si j'avais des citoyens à persuader de la nécessité des lois , je leur ferais voir qu'il y en a par-tout , même au jeu qui est un commerce de fripons , même chez les voleurs ;

Hanno lor legg' i malandrini ancora.

C'est ainsi que le bon prêtre , auteur de la Tolérance , a dit aux *Velches* , nommés francs et français : Mes amis , foyez tolérans , car *César* qui vous donna sur les oreilles , et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne , était tolérant. Les Anglais , qui vous ont toujours battus , reconnaissaient depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde , parce qu'elle est fondée , je ne fais comment , sur la religion du petit peuple juif , le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples ; mais je vous prouve , mes chers *Velches* , que tout abominable qu'était ce peuple , tout atroce , tout sot qu'il était , il

a cependant donné cent exemples de la tolé-
rance la plus grande. Or, si les tigres et les
loups de la Palestine se font adoucis quelque-
fois, je propose aux singes, mes compatriotes,
de ne pas toujours mordre et de se contenter
de danser. 1764.

Voilà, mon cher philosophe, tout le sys-
tème de ce bon prêtre. Il voulait dans son
texte inspirer de l'indulgence, et rendre dans
ses notes les Juifs exécrationnels. Il voulait forcer
ses lecteurs à respecter l'humanité, et à détest-
er le fanatisme. Six personnes des plus confi-
dérables de votre royaume ont approuvé ces
maximes, et c'est beaucoup.

On n'aurait pas, il y a soixante ans, trouvé
un seul homme d'Etat, à commencer par le
chancelier d'Aguesseau, qui n'eût fait brûler
le livre et l'auteur. Aujourd'hui on est très-
disposé à permettre que ce livre perce dans
le public avec quelque discrétion, et je vou-
drais que frère *Damilaville* vous en fît avoir
une demi-douzaine d'exemplaires, que vous
donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient
lire à d'autres gens honnêtes; ces sages mis-
sionnaires disposeraient les esprits, et la vigne
du Seigneur ferait cultivée.

Je fais bien, mon cher maître, qu'on pou-
vait s'y prendre d'une autre façon pour prêcher
la tolérance; eh bien, que ne le faites-vous?

— 1764. qui peut mieux que vous faire entendre raison aux hommes ? qui les connaît mieux que vous ? qui écrit comme vous d'un style mâle et nerveux ? qui fait mieux orner la raison ? mais venons au fait. Cette tolérance est une affaire d'Etat , et il est certain que ceux qui sont à la tête du royaume sont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été ; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatisme en horreur. Les premières places seront un jour occupées par des philosophes ; le règne de la raison se prépare ; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours , et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier* ; fessez cet âne qui braie et qui rue.

Vraiment je fais très-bien à quoi m'en tenir depuis long-temps sur la personne dont vous me parlez ; mais , entre quinze-vingts , il faut se pardonner bien des choses. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous savez d'ailleurs que dans la société on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien , je suis indulgent pour les pécheurs et les pécheresses. Je ne connais rien de sérieux que la culture de la vigne , je vous la recommande ; proviguez , mon cher philosophe , proviguez.

Je suis bien aise que les contes de feu Guillaume Vadé vous amusent. Mademoiselle Catherine Vadé, sa cousine, en a beaucoup de cette espèce, mais elle n'ose les donner au public. Son cousin *Vadé* les faisait pour amuser sa famille pendant l'hiver, au coin du feu ; mais le public est plus difficile que sa famille. Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche-cus de *Gargantua*. Ce sont de petits amusemens qu'il faut permettre aux sages : on ne peut pas toujours lire les pères de l'Eglise, il faut se délasser. Riez, mon cher philosophe, et instruisez les hommes. Conservez-moi votre amitié. *Ecr. l'inf...*

1764.

L E T T R E C X X X I I I

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 2 de mars.

J E n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de *Crévier*, dont vous me parlez; et j'en ignorerais l'existence, si vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève, qu'un cuisinier, dans son galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on dise à un homme qui, parlant dans son *Histoire romaine* d'un cordonnier devenu consul, dit, à ce qu'on m'a assuré, que cet homme *passa du tranchet aux faisceaux*? Il faut l'envoyer écrire chez son compère le favetier les sottises qu'il *se chauffe* dans la tête; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieusement ce livre est si parfaitement ignoré que ce serait lui donner l'existence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai comme le valet du joueur:

Laissez-le aller;

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier?

Il est vrai que cette canaille janséniste, dont *Crévier* fait gloire d'être membre, devient un peu insolente depuis ses petits ou grands succès contre les jésuites : mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune ; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enseignent sont trop absurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant jésuites était bien plus faite pour réussir ; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été persécuteurs et insolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de signer ; cela est attendrissant. Les jansénistes sont un peu déroutés de leur voir tant de *conscience*, dont ils ne les soupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amusant quelques réflexions fort simples sur l'embarras où les jésuites se trouvent entre leur souverain et leur général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils font une grande sottise de se laisser chasser, et qu'ils peuvent en *conscience* (puisque *conscience* y a) signer le serment qu'on leur demande : mais je suis si aise de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et si je fais imprimer mes réflexions, ce sera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux ; car vous savez qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout. Une autre raison me fait désirer beaucoup de voir, comme on dit,

1764.

— 1764. leurs talons ; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume emmènera avec lui le dernier janséniste dans le panier du coche , et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant soi-disant jansénistes* , comme nosseigneurs du parlement disent aujourd'hui les *ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait , quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance ; les autres ne sont que des cosaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant , toutes les dévotes de la cour , que les jésuites absolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge* , crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir , et sur la précipitation avec laquelle on les expulse. Je leur ai répondu que le parlement ressemblait à ce capitaine suisse qui faisait enterrer sur le champ de bataille des blessés encore vivans ; et qui , sur les représentations qu'on lui faisait , répondait que , si on voulait s'amuser à les écouter , il n'y en aurait pas un seul qui se crût mort , et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de suisse , savez-vous que frère *Berthier* se retire dans votre voisinage ? les uns disent à Fribourg , les autres chez l'évêque de Bale. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois , puisqu'on l'accuse de les vouloir

assassiner ; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village ; et à sa place je ne me croirais pas en sûreté. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que ce frère *Berthier* , si scrupuleux sur son vœu d'*obéissance* , ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté , s'il est vrai , comme on l'assure , qu'il s'en aille avec quatre mille livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfans de France. Par ma foi , mon cher maître , si cet homme est si près de chez vous , vous devriez quelque jour le prier à dîner , et m'avertir d'avance , je m'y rendrais ; nous nous embrasserions ; nous conviendrions réciproquement , nous , que nous ne sommes pas chargés de foi , lui , qu'il est ennuyeux ; et tout serait fini , et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens) , et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin* : *J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison*. Après tout , l'essentiel est pourtant d'avoir raison ; cela est de précepte , et la politesse n'est que de conseil. En attendant , riez , ainsi que moi , de toutes les espèces de fanatiques , loyolistes , médar-distes , homéristes , cornélistes , racinistes , &c. ; ayez soin de vos yeux et de votre fanté ;

— 1764. aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais surtout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme *Jean-George* et *Simon* son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

L E T T R E C X X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 6 d'avril.

J E vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que *Palissot* vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes*. Ce
qu'il

qu'il y a de plaifant , c'est que l'auteur , pour avoir représenté , dans sa pièce des *Philosophes* , de très-honnêtes gens comme des cartouchiens , a été loué à la cour , protégé , récompensé. Ils s'avise , dans sa *Dunciade* , de dire que *Crévier* est un âne ; *Crévier* , vieux janséniste , se plaint au parlement ; le parlement veut mettre *Paliffot* au pilori ; et les protecteurs de *Paliffot* le font exiler , pour le soustraire au parlement ; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi , j'en suis fort content ; et si je fais jamais une *Dunciade* , je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence ; mais je ne ferai point de *Dunciade* , ou si j'avais le malheur d'en faire une , ce ne ferait ni M. *Blin* , ni M. *du Rosoi* , ni M. *Sabatier* , ni M. *Rochon* , ni même M. *Fréron* que j'y mettrais , ce ferait des noms plus illustres.

Laiſſons toutes ces infamies , et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de ce grand succès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hiérophante sont beaux , celui de *Cassandre* a des momens de chaleur qui intéressent , celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles ; mais mademoiselle *Clairon* y est admirable au dernier acte. Quand elle ferait un mandement d'évêque

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * K k*

— ou l'*Encyclopédie*, elle ne se jetterait pas au
 1764. feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on
 ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à
 rôtir ni à bouillir. Le spectacle est d'ailleurs
 grand et auguste, et cela s'appelle une tra-
 gédie bien étoffée : la représentation m'a fait
 très-grand plaisir, et la lecture que j'en ai
 refaite depuis a ajouté au plaisir de la repré-
 sentation.

J'ai lu aussi depuis peu, par une espèce de
 fraude, un certain conte intitulé, *l'Education
 d'un prince* ; cela me paraît bien fort pour feu
Vadé ; croyez-vous qu'il ait fait cela. Pour
 moi, sans faire tort à la manière de *Vadé*,
 j'aime encore mieux ce conte-là que tous
 ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pour-
 tant beaucoup. Mais à propos de ces contes,
 permettez-moi, mon cher maître, de vous
 dire que vous êtes un drôle de corps. Je
 vous écris qu'une personne, qui se dit de
 vos amies, dénigre Macare ; le fruit de cet
 avertissement (après m'avoir marqué le peu
 de cas que vous faites de cette personne et
 de ses jugemens) est une longue lettre que
 vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez
 le conte des Trois manières, en la priant de
 vouloir bien lui être favorable ; cela s'appelle
 offrir une chandelle au diable. Encore passe
 si vous n'en offriez qu'à des diables de cette

espèce, qui, après tout, ne font que des diabolins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi. — 1764.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots, ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse, comme la française, le soin de ferrailer envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de *Crévier*? je m'en garderai bien; je n'ai pas d'envie d'être au pllori ou exilé. Ah! monsieur *Crévier*, que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites!

Cette tolérance n'est point encore tolérée, et je ne fais quand elle pourra parvenir à

— 1764. l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille* ; il est entre les mains d'un cuistre nommé *Marin*, qui doit décider si le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainsi que de tout le reste. Adieu, mon cher confrère.

L E T T R E C X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 d'avril.

MON cher philosophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle, dans lequel tout le monde est devenu fou, et où chacun donne et reçoit sur les oreilles à tort et à travers ? Voilà précisément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlemens, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des soufflets à tour de bras ; et vous avez bien raison de rire ; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuistre de *Crévier* fait déjà voir qu'il n'est pas permis de dire d'un janséniste qu'il est un plat auteur. Vous

ferez les esclaves de l'université avant qu'il
 soit deux ans. Les jésuites étaient nécessaires, 1764.
 ils faisaient diversion ; on se moquait d'eux ,
 et on va être écrasé par des pédans qui n'ins-
 pireront que l'indignation. Ce que vous écrit
 un certain goguenard couronné doit bien faire
 rougir votre nation belliqueuse.

Répandez ce bon mot tant que vous pour-
 rez , car il faut que vos gens sachent le cas
 qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi , je
 gémissais sérieusement sur la persécution que
 les philosophes et la philosophie vont infail-
 liblement essuyer. N'avez-vous pas un souve-
 rain mépris pour votre France , quand vous
 lisez l'Histoire grecque et romaine ? trouvez-
 vous un seul homme persécuté à Rome , depuis
Romulus jusqu'à *Constantin* , pour sa manière
 de penser ? le sénat aurait-il jamais arrêté
l'Encyclopédie ? y a-t-il jamais eu un fanatisme
 aussi stupide et aussi désespérant que celui de
 vos pédans ?

Vraiment oui , j'ai donné une chandelle au
 diable ; mais vous auriez pu vous apercevoir
 que cette chandelle devait lui brûler les griffes,
 et que je lui faisais sentir tout doucement qu'il
 ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me
 parlez , sachez que ceux qui habitent ces hauts
 lieux sont philosophes , sont tolérans , et

— détestent les intolérans avec lesquels ils sont
1764. obligés de vivre.

Je ne fais si le *Corneille* entrera en France, et si on permettra au roi d'avoir ses exemplaires. Ce dont je suis bien sûr, c'est que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, &c. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye aussi ; mais je suis en possession depuis long-temps de dire hardiment ce que je pense, et je mépriserai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puisse être. Ce qui me déplaît dans presque tous les livres de votre nation, c'est que personne n'ose mettre son ame sur le papier, c'est que les auteurs feignent de respecter ce qu'ils méprisent ; vos historiens surtout sont de plates gens. Adieu, mon cher philosophe ; si vous pouvez écraser l'*inf...*, écrasez-la et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E C X X X V I.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 8 de mai.

LES uns me disent , mon cher philosophe , qu'il y aura un lit de justice , les autres qu'il n'y en aura point , et cela m'est fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites ; et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics , et je ne prêterai pas un sou ; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent , et je pense que vous me trouvez bien discret ; car , entre nous , je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes : il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile ; si j'en avais dit davantage , j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit , j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers ; *Scaliger* et *Saumaise* n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour* ? oui , sans doute , car dans le fond de son cœur elle était des nôtres ; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait : voilà un

— 1764. beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les payannes meurent ainsi ; mais à la cour la chose est plus rare , on y regrette plus la vie , et je ne fais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur la littérature ; on s'est aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français , et on les leur coupe. Il n'est pas bon qu'une nation s'avise de penser ; c'est un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'Etat ne fassent comme madame de *Bouillon*, qui disait : *Comment édifierons-nous le public le vendredi saint ? faisons jeûner nos gens.* Ils diront, quel bien ferons-nous à l'Etat ? persécutons les philosophes. Comptez que madame de *Pompadour* n'aurait jamais persécuté personne. Je suis très-affligé de sa mort.

S'il y a quelque chose de nouveau, je vous demande en grâce de m'en informer. Vos lettres m'instruisent, me consolent et m'amusement, vous le savez bien ; je ne peux vous le rendre, car que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez-vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je voudrais bien savoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce paresseux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand

ouvrage ; si vous y mettez votre nom , vous n'oserez pas dire la vérité : je voudrais que vous fussiez un peu fripon. Tâchez , si vous pouvez , d'affaiblir votre style nerveux et concis ; écrivez platement , personne assurément ne vous devinera ; on peut dire pesamment de très-bonnes choses ; vous aurez le plaisir d'éclairer le monde sans vous compromettre ; ce serait-là une belle action , ce serait se faire à tout pour la bonne cause , et vous seriez apôtre sans être martyr. Ah ! mon Dieu , si trois ou quatre personnes comme vous avaient voulu se donner le mot , le monde serait sage , et je mourrai peut-être avec la douleur de le laisser aussi imbécille que je l'ai trouvé.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie ? Plût à Dieu ! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin , et je bénirais le Seigneur. Je vous embrasse de trop loin , et j'en suis bien fâché.

1764.

LETTRE CXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

- 30 de juin.

CETTE lettre, mon cher et illustre confrère, vous fera remise par M. *Desmarets*, homme de mérite et bon philosophe, qui désire de vous rendre hommage en allant en Italie où il se propose des observations d'histoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à *Moïse*. Il n'en dira mot au maître du sacré palais; mais si par hasard il s'aperçoit que le monde est plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un secret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un savant plein de lumières, et qui est aussi digne qu'empressé de vous voir. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. *Desmarets* le plaisir qu'il aura de se trouver avec vous.

LETTRE CXXXVIII.

1764.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 9 de juillet.

SI vous aviez l'honneur, mon cher et illustre maître, d'être *Simon le Franc*, je vous dirais comme défunt le *Christ* à défunt *Simon Pierre*: *Simon, dormis?* Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous. Je fais que vous êtes très-occupé, et même à une besogne très-édifiante; mais laissez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laisserai en liberté reprendre *Moïse* et *Esdras* au cu et aux chausses. Votre long silence m'a fait craindre un moment que vous ne fussiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis sur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous blesser, puisqu'il se réduit à dire que vous n'avez pas fait assez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une assez bien conditionnée à maître *Aliboron* et à l'honnête homme qui, comme

— vous le dites très-plaisamment, lui *fait sa*
 1764. *litière*. Il est vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas présenter son nez de meilleure grâce. Cette croquignole était d'autant plus nécessaire que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a assuré, répandait fourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que, si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à sa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces

propres paroles : *On devrait faire dans tout* —
gouvernement éclairé une loi qui défende aux 1764.
citoyens de s'entre-persecuter , de quelque façon
que ce soit. . . . Les guerres de plumes , qui , en
décourageant les talens , détruisent le repos des
citoyens sous le misérable prétexte de quelques
différences d'opinion , sont aussi détestables que
minutieuses. . . . Vous me dites , ajoute-t-elle ,
que le Nord donne des leçons au Midi : mais
d'où vient donc que vous autres peuples du Midi ,
passiez pour si éclairés , si les règles les plus natu-
relles et les plus simples n'ont pas encore pris racine
chez vous ? ou est-ce qu'à force de raffinement elles
vous ont échappé ? Comme elle vient de réunir
au domaine de la couronne tous les biens du
clergé , elle ajoute très-plaisamment : Chez
nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au
temporel , et celui-ci se prête à soulager l'autre des
vanités qui lui sont étrangères. Avouez , mon
cher philosophe , que tous les princes et prin-
cesses , sans en excepter le duc des Deux-
Ponts , ne sont pas aussi avancés ; mais , comme
dit très-bien la Sainte-Ecriture , l'esprit souffle
où il veut. Je ne fais de quel côté le vent va
souffler pour la philosophie. Voilà déjà des
parlemens qui concluent à garder les jésuites :
j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu
sous la cendre. Je ne fais si je me trompe ,
mais il me semble , à en juger par bien de

— 1764. petites circonstances , que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philosophes) , le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord , à la vérité insensiblement , et comme le père *Canaye* , par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélégrant comme la chute des graves , la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préserver. En attendant , il faut qu'elle se tienne à la fenêtre , pour voir la fin de tout ceci , sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passans qui lui déplairont , lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièveté* la fasse mettre à l'amende. A propos , on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremont* , et qu'on dit de *du Marfais* , dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela est bon , mais le testament de *Meslier* , par extrait , vaut encore mieux. On m'a parlé aussi d'un Dictionnaire (*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement sur les oreilles ; je voudrais bien qu'il me fût possible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaissiez l'auteur , vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie

(*) Le Dictionnaire philosophique.

sûre ; il peut être persuadé que j'en ferai bon usage. Eh bien , voilà pourtant les *Calas* qui vraisemblablement gagneront tout-à-fait leur procès , et tout cela grâce à vous. Messieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être si noirs. Adieu , mon cher philosophe ; vous ne me parlez jamais de madame *Denis* ; est-ce qu'elle m'a entièrement oublié ? Je voudrais bien vous aller embrasser , mais j'ai un estomac qui me joue d'aussi mauvais tours que si je l'obligeais à digérer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit en France. — 1764.

L E T T R E C X X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de juillet.

MON grand philosophe , et pour dire encore plus , mon aimable philosophe , vous ne pouvez me dire ni *Simon dors-tu ?* ni *tu dors Brutus* ; car assurément je ne me suis pas endormi , demandez-le plutôt à l'*inf.*...

Comment avez-vous pu imaginer que je fusse fâché que vous soyez de mon avis ? non , sans doute , je n'ai pas été assez sévère

— 1764. sur les vaines déclamations , sur les raisonnemens d'amour , sur le ton bourgeois qui avilit le ton sublime , sur la froideur des intrigues ; mais j'étais si ennuyé de tout cela , que je n'ai songé qu'à m'en débarrasser au plus vite.

Il se pourrait très-bien faire que S^t *Crépin* prît à ses gages maître *Aliboron* ; il m'a su mauvais gré de ce que j'avais une fluxion sur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Russie est plus honnête ; elle vous écrit des lettres charmantes , quoique vous ne foyez point allé la voir. C'est bien dommage qu'on ne puisse imprimer sa lettre , elle servirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des jésuites en France ; tant qu'il y en aura , les jansénistes et eux s'égorgeront ; les moutons , comme vous savez , respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent. Le testament de *Meslier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre , plein de candeur , qui demande pardon à DIEU de s'être trompé , doit éclairer ceux qui se trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire ; c'est un ouvrage de *Satan*. Il est tout fait pour vous , quoique vous n'en ayez
que

que faire. Soyez sûr que , si je peux le déterminer, vous en aurez votre provision. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en ferais bien fâché ; je suis l'innocence même , et vous me rendrez bien justice dans l'occasion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne chose en sa vie, c'est son *Vicaire savoyard* , et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reste de ses jours. Le pauvre diable est pétri d'orgueil , d'envie, d'inconséquences , de contradictions et de misère. Il imprime *que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs* : il faudrait que je fusse aussi méchant qu'il est fou pour le persécuter. Il me prend donc pour maître *Omer* ! il s'imagine que je me suis vengé , parce qu'il m'a offensé. Vous savez qu'il m'écrivit , dans un de ses accès de folie , que *je corrompais les mœurs de sa chère république , en donnant quelquefois des spectacles à Ferney qui est en France*. Sa chère république donna depuis un décret de prise de corps contre sa personne ; mais , comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvulissime* , il me semble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur , physiquement parlant , pour sa cervelle ; cela n'est pas trop à l'honneur de la philosophie ; mais il y a tant de fous dans

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * L 1*

— le parti contraire qu'il faut bien qu'il y en
 1764. ait chez nous. Voici une folie plus atroce.
 J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, dans laquelle on soutient que tous les *Calas* étaient coupables, et qu'on ne peut se reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choisir mon camp sur la frontière : mais il est triste d'être éloigné de vous, je le sens tous les jours ; madame *Denis* partage mes regrets. Si vous êtes amoureux, restez à Paris ; si vous ne l'êtes pas, ayez le courage de venir nous voir, ce serait une action digne de vous. Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons le plus tendrement du monde.

ET DE M. D'ALEMBERT. 403

L E T T R E C X L. 1764.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguste, ou sextile, comme il vous plaira.

Vous recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps, et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poésie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles-lettres, qui est digne par ses talens et par son caractère de vous intéresser. Je crois que vous serez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi, pour espérer que vous voudrez bien l'étendre jusqu'à lui.

Parlons un peu à présent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce spéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaissances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire; car cette lecture m'a

— fait un plaisir de tous les diables. Vous, mon
 1764. cher philosophe, qui êtes assez bien dans ce
 pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne
 pourriez-vous pas me rendre ce petit service ?
 Je vous avoue que je serais bien charmé de
 pouvoir digérer un peu à mon aise ce que
 j'ai été obligé d'avalier gloutonnement, en
 mettant, comme on dit, les morceaux en
 double. Assurément, si l'auteur va jamais dans
 les Etats de celui qui a fait imprimer cet
 ouvrage infernal, il fera au moins son premier
 ministre ; personne ne lui a rendu des services
 plus importans ; et il est vrai qu'il ne faut
 pas dire à celui-là, ni *tu dors, Brutus*, ni *tu
 dors, Brute*.

A propos de *Brute*, savez-vous que *Simon
 le Franc* est à Paris ? il est vrai que c'est bien
 incognito, et qu'il n'y tient pas de table de
 vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour
 à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenson*, où
 il était comme *parent*, et moi comme homme
 de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir,
 ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver,
 me dit qu'il était entré avec un air d'embarras
 que tout son fanatisme orgueilleux et impu-
 dent ne pouvait cacher :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à-peu-près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée; à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon estomac, je me suis prescrit un régime dont je me trouve très-bien, et que je suivrai très-fidèlement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé.

Je doute fort qu'il en soit de même pour les jésuites, quoique plusieurs parlemens aient jugé à propos de les conserver sous le masque, et d'enfermer ainsi le loup dans la bergerie.

Nosseigneurs de la classe de Paris ont prétendu être *essentiellement et uniquement* la cour

— 1764. des pairs. Nosseigneurs des autres classes en ont mis leur bonnet de travers ; et en conséquence , parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de *Fitz-James* , frère d'un évêque janséniste , leur bon ami , ils laissent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoisonneurs publics , assassins , cartouchiens , &c. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'esprit conséquent qui dirige toutes les démarches de ces messieurs , et de l'esprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien disciple , pleine d'une très-faine et très-utile philosophie. C'est bien dommage que ce prince philosophe ne soit pas , comme autrefois , le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût !

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. Si vous êtes amoureux , dites-vous , *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête ? je n'ai pas ce bonheur ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence , et à propos de quoi ; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux , que si on vous mandait des fausetés plus atroces dont on est bien capable.

On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions. 1764.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour propre dans ce Dictionnaire du diable ; que l'amour propre ressemble à l'instrument de la génération qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral ; que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

1764.

L E T T R E C X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 de septembre.

MON cher philosophe, vos lettres sont comme vous, au-dessus de notre siècle, et n'ont assurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire souvent pour m'en attirer quelques-unes. C'est donc de votre estomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs se font mépris. Il semble qu'on vous injurie, vous autres philosophes, quand on vous soupçonne d'avoir des sentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puisque vous avez été fidelle à monsieur d'Argenson après sa disgrâce et après sa mort. Vous avez assisté à son enterrement comme son confrère ; mais *Simon le Franc* qui n'est le confrère de personne a prétendu y être comme parent : il se fait par vanité ce que vous sèziez par reconnaissance.

Vous me parlez souvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureusement la main pour écraser l'*inf.*..., je pourrais lui pardonner ; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et
je

je crois qu'il faut un peu modérer notre enthousiasme pour le Nord : il produit d'étranges philosophes. Vous savez bien ce qui s'est passé , et vous avez fait vos réflexions ; Dieu merci , je ne connais plus que la retraite. Je laisse madame *Denis* donner des repas de vingt-fix couverts , et jouer la comédie pour ducs et présidens , intendans et passe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas , et je ferme ma porte. *Omnia fert atas.* 1764.

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique , il m'a effrayé comme vous ; mais le comble de mon affliction est qu'il y ait des chrétiens assez indignes de ce beau nom pour me soupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage aussi antichrétien. Hélas ! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre , et qu'il y en a un pour vous. Je suis consolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en si bonnes mains. Qui est plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains sophismes ? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raisonnemens et dans vos bons mots ; et si vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cause , du moins vous écraserez la mauvaise , en disant ce que

— vous pensez. Votre conversation vaut au
 1764. moins tous les écrits des saints pères. En vérité, le cœur faigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philosophes, qui à peine se connaissent, vinrent ces jours passés souper chez moi. L'un deux, en regardant la compagnie, dit : Messieurs, je crois que le *Christ* se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent tous ce texte. Je les prenais pour des conseillers du prétoire de *Pilate*; et cette scène se passait devant un jésuite et à la porte de *Calvin*? Je vous avoue que les cheveux me dressaient à la tête. J'eus beau leur représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'*Augustin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garasse*, on me traita d'imbécille. Enfin la perversité est venue au point qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croye en *Christ*; et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur ferré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que servir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte

que votre d'*Argenson*, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous ; on ne leur épargne , Dieu merci , aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages , qu'on les croirait inventées par des *Velches*, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vale*. Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif*. 1764.

L E T T R E C X L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de septembre.

ON dit, mon cher philosophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront ; mais moi qui perds la vue dès qu'il fait froid, et qu'il y a un peu de neige sur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre physique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble

— que l'ouvrage et l'auteur ne soient brûlés par
1764. les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil est de plusieurs mains , comme vous vous en ferez aisément aperçu. Je ne fais par quelle fureur on s'obstine à m'en croire l'auteur. Le plus grand service que vous puissiez me rendre , est de bien assurer , sur votre part du paradis , que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer , qui d'ailleurs est très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la bonne cause , que je combats dans l'arène jusqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me bénissent et me perdent. C'est trahir ses frères que de les louer en pareille occasion ; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne sert assurément ni la vérité ni moi , en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans à grand rabat ou à petit rabat , dites-leur bien , je vous en prie , que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom , et que je renie tout Dictionnaire jusqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très-peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique , et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses ; mais dès qu'il y aura le moindre danger , je vous demande en grâce

de m'avertir, afin que je défavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires. 1764.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Ruffies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

L E T T R E C X L I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

2 d'octobre.

PREMIÈREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif* : car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie ; et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à **mon** frère, c'est la clameur officieuse, le

— service essentiel de bien dire que ce livre renié
1764. par moi n'est point de moi ; c'est de ne pas
 armer la langue de la calomnie et la main de
 la persécution. Ce livre est divin , à deux
 ou trois bêtises près qui s'y sont glissées ,
*quas aut INCURIA fudit aut humana parum cavit
 NATURA* ; mais je jure par *Sabaoth* et *Adonai* ,
quia non sum autor hujus libri. Il ne peut avoir
 été écrit que par un saint inspiré du diable ;
 car il y a du moral et de l'inferral.

Mon second point , c'est que je suis tombé
 aujourd'hui sur l'article *Dictionnaire* en votre
Encyclopédie. J'ai vu avec horreur ce que vous
 dites de *Bayle* : *Heureux s'il avait plus respecté
 la religion et les mœurs !* ou quelque chose
 d'approchant. Ah ! que vous m'avez contristé !
 Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait pos-
 sédé dans ce moment-là. Vous devez faire
 pénitence toute votre vie de ces deux lignes.
 Qu'auriez-vous dit de plus de *Spinoza* et de
la Fontaine ? Que ces lignes soient baignées
 de vos larmes ! Ah , monstres ! ah , tyrans des
 esprits ! quel despotisme affreux vous exercez ,
 si vous avez contraint mon frère à parler ainsi
 de notre père !

Ut ut est , je vous demande en grâce , mon
 cher philosophe , que je ne sois jamais l'auteur
 de ce *Portatif* ; c'est une rapsodie , un recueil
 de plusieurs morceaux détachés de plusieurs

auteurs. Je fais à quel point on est irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il est de moi, et par conséquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en est pas. On ne peut ni vous estimer ni vous aimer plus que je fais. 1764.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orages s'élèvent contre le *Portatif*. La chose est très-férieuse. L'ouvrage est d'un nommé *Dubut* proposant, lequel n'a jamais existé ; mais pourquoi me l'imputer ?

L E T T R E C X L I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 4 d'octobre.

Vous ne voulez donc pas absolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand scandale des *Garasses* de notre siècle ? Vous avez assurément bien raison de ne vouloir pas être soupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs sur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il est

— 1764. évident, comme vous dites, que l'ouvrage est de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celle de *Belzébuth*, d'*Astaroth*, de *Lucifer* et d'*Asmodée* ; car le docteur angélique, dans son *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce sont quatre personnes différentes, et qu'*Asmodée* n'est pas *consubstantiel* à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puisqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire le *Journal chrétien* (car ils sont tout autant à cette édifiante besogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jusqu'à l'imprimeur qui ne soit aussi un *pauvre diable* ; car assurément il n'a su ce qu'il faisait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie : *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre ; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale ; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand,

et tout se passe fort en douceur. Il y a pour-
 tant une femme (*) de par le monde qui, se 1764.
 trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui
 a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est
 un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que
 l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec
 beaucoup de justesse selon moi) que c'est
l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée.
 Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien,
 quand même l'abbé *Trublet* serait de mon avis.
 Je ne vous nomme point cette femme; mais
 vous la connaissez de reste, et vous êtes,
 après *Fréron*, la personne qu'elle estime le
 plus. Les lettres que vous avez la bonté de
 lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand
 plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle
 goûte fort les gentilleesses qui, à la vérité, ne
 sont pas du *Fontenelle*. Ah, mon cher maître,
 que les lettres et la philosophie ont d'enne-
 mis! Les ennemis publics et découverts ne
 sont rien, ceux-là on les secoue et on les
 écrase; ce sont les ennemis *cachés* et *puissants*,
 ce sont les faux amis qui sont à craindre. Je
 me pique de savoir démêler un peu les uns
 et les autres, et assurément ils ne peuvent
 pas se vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre
 contemporain d'*Argenson* est mort assez joli-
 ment; une heure avant que d'expirer, il disait

(*) La marquise du Deffant.

— à son curé qui lui parlait de sacremens : *Cela*
 1764. *ne presse pas.* On dit pourtant qu'il a eu
 l'extrême-onction ; grand bien lui fasse ! C'est
 un homme que les gens de lettres doivent
 regretter , du moins il ne les haïssait pas.

Ma bonne amie de Ruffie vient de faire
 imprimer un grand manifeste sur l'aventure
 du prince *Ivan* qui était en effet , comme elle
 le dit , une espèce de bête féroce. *Il vaut mieux* ,
 dit le proverbe , *tuer le diable , que le diable*
nous tue. Si les princes prenaient des devises
 comme autrefois , il me semble que celle-là
 devrait être la sienne. Cependant il est un
 peu fâcheux d'être obligé de se défaire de
 tant de gens , et d'imprimer ensuite qu'on en
 est bien fâché , mais que ce n'est pas sa faute.
 Il ne faut pas faire trop souvent de ces fortes
 d'*excuses* au public. Je conviens avec vous que
 la philosophie ne doit pas trop se vanter de
 pareils élèves ; mais que voulez-vous ? il faut
 aimer ses amis *avec leurs défauts.* Adieu , mon
 cher et illustre philosophe ; c'est dommage que
 le papier me manque , car je suis en train de
 bien dire , aussi mon estomac va-t-il mieux ;
 on cherche le siège de l'ame , c'est à l'estomac
 qu'il est.

L E T T R E C X L V.

1764.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Vous me paraissez, mon illustre maître, bien alarmé pour peu de chose ; j'ai déjà tâché de vous rassurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas jusqu'ici de raison de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous soyez l'auteur de cette production diabolique ? et quelle preuve peut-on en avoir ? et sur quel fondement peut-on vous l'attribuer ? Vous me mandez que c'est un petit ministre postulant, nommé *Dubut*, qui est l'auteur de cette abomination ; au lieu du petit ministre *Dubut*, j'avais imaginé le *grand diable Belzébuth* : je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'est pas de vous, ne vous mettez pas en peine ; je vous réponds, comme *Crispin*, d'une bouche aussi large qu'il est possible de le désirer. Il est évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres est l'ouvrage

— 1764. ou d'un diable en trois personnes, ou d'une personne en trois diables. A vous parler sérieusement, je ne m'aperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cause autant de scandale que vous l'imaginez, et je ne vois personne tenté de s'arracher l'œil à cette occasion, comme l'Évangile le prescrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat, les seuls à craindre en cette circonstance, sont allés voir leurs confrères les dindons, et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal fera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à Saül, que diantre voulez-vous qu'ils disent à Dubut ?

Vous me faites une querelle de fuisse que vous êtes, au sujet du *Dictionnaire de Bayle*; premièrement, je n'ai point dit : *Heureux s'il eût plus respecté la religion et les mœurs!* ma phrase est beaucoup plus modeste; mais d'ailleurs qui ne fait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces fortes de phrases sont *style de notaire*, et ne servent que de passe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs? Personne au monde n'y est trompé, et vous me cherchez là une mauvaise chicane. Je trouverais, si je voulais, à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans plusieurs ouvrages où assurément vous ne le

désapprouvez pas , et jusque dans le Dictionnaire même de *Dubut* , quelque infernal qu'il vous paraisse ainsi qu'à moi. Adieu , mon cher confrère ; foyez tranquille ; comptez que je vais braire comme un âne , mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.*

L E T T R E C X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 d'octobre.

MON cher philosophe , on ne peut pas toujours rire ; il faut cette fois-ci que je vous écrive sérieusement. Il est très-certain que la persécution s'armerait de ses feux et de ses poignards , si le livre en question lui était déféré. On en a déjà parlé au roi comme d'un livre dangereux , et le roi en a parlé sur ce ton au président *Hénault*. On me l'attribue et on peut agir contre moi-même aussi-bien que contre le livre.

Il est très-vrai que cet ouvrage est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est tout entier d'un M. *Abauzit* si vanté par Jean-

1764. *Jacques* ; je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois aussi vous avoir mandé , et que vous savez d'ailleurs , que ce M. *Abauzit* est le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité sur l'apocalypse* court depuis long-temps en manuscrit chez tous les adeptes de l'arianisme. En un mot , il est public que l'article *Apocalypse* est de lui.

Messie est tout entier de M. *Polier* , premier pasteur de Laufane. Il envoya ce morceau avec plusieurs autres à *Briasson* , qui doit avoir encore l'original ; il était destiné à l'*Encyclopédie*.

Enfer est en partie de l'évêque de Gloucester, *Warburton*.

Idolâtrie doit encore être chez *Briasson* ou entre les mains de *Diderot* , et fut envoyé pour l'*Encyclopédie*.

Il y a des pages entières copiées presque mot pour mot des *Mélanges de littérature* qu'on a imprimés sous mon nom.

Il est donc évident que le Dictionnaire philosophique est de plusieurs mains. Quelques personnes ont rassemblé ces matériaux , et je puis y avoir eu quelque part ; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuse de la plus affreuse misère. Le père avait une mauvaise imprimerie ; il a imprimé détestablement : mais on en fait en Hollande

une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on espère qui sera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond secret. 1764.

Une main comme la vôtre doit servir à écraser les monstres de la superstition et du fanatisme; et quand on peut rendre ce service aux hommes sans se compromettre, je crois qu'on y est obligé en conscience. J'ose vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reste comme une justice. Rien n'est plus vrai que tout ce que je vous ai dit sur le Dictionnaire philosophique. Votre voix est écoutée; et quand vous direz que ce recueil est de plusieurs mains différentes, non-seulement on vous croira, mais on verra que ce n'est pas un seul homme qui attaque l'hydre du fanatisme; que des philosophes de differens pays et de différentes sectes se réunissent pour le combattre. Cette réflexion même sera utile à la cause de la raison si indignement persécutée par des fripons ignorans, si lâchement abandonnée par la plupart de ses partisans, mais qui à la fin doit triompher.

Dites-moi, je vous en prie, si ce n'est pas *Diderot* qui est l'auteur d'un livre singulier, intitulé *De la nature*? Adieu, mon cher philosophe; défendez la cause de la vérité et

— celle de votre ami. Quelle plus belle et plus
 1764. juste pénitence pouvez-vous faire de ces deux
 cruelles lignes qui vous sont échappées contre
Pierre Bayle ? et de qui attendrons-nous quel-
 que consolation, si ce n'est de nos frères , et
 d'un frère tel que vous ?

L E T T R E C X L V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

19 d'octobre.

NON, vous ne brairez point, mon cher et grand philosophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne insolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres sur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué si mal à propos, si indignement et si mal. Je voudrais bien favoir le nom de ces ennemis du sens commun et de la probité. Ils sont assez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conseil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts ; ils embouchent la trompette de la persécution ; et, s'ils étaient les maîtres, il est sûr qu'ils verseraient le sang des philosophes sur les échafauds.

Vous

Vous souvenez-vous en quels termes s'ex-
 prima *Omer* dans son réquisitoire? On l'aurait
 pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius* : on n'a jamais joint tant de violence
 à tant de sottises. Il prétendait que, s'il n'y
 avait pas de venin dans certains articles de
 l'*Encyclopédie*, il y en aurait sûrement dans
 les articles qui n'étaient pas encore faits. Les
 renvois indiquaient visiblement les impiétés
 des derniers volumes; au mot *Arithmétique*,
 voyez *Fraction*; au mot *Astre*, voyez *Lune*; il
 était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la
 religion chrétienne serait renversée : voilà la
 logique d'*Omer*. 1764.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de
 vos frères, ne demande-t-il pas que vous
 mettiez dans tout leur jour ces turpitudes,
 et que vous fassiez rougir notre siècle en
 l'éclairant?

Il vous ferait bien aisé de faire quelque
 bon ouvrage sur des points de philosophie,
 intéressans par eux-mêmes, et qui n'auraient
 point l'air d'être une apologie; car vous êtes
 au-dessus d'une apologie. Vous exposeriez au
 public l'infamie de ces persécuteurs; vous ne
 mettriez point votre nom, mais ils sentiraient
 votre main, et ils ne s'en relèveraient pas.
 Permettez-moi de vous parler encore de ce
 Dictionnaire portatif; je fais bien qu'il y en

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. * N n*

— a peu d'exemplaires à Paris , et qu'ils ne font
 1764. guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai
 empêché jusqu'ici qu'il n'en entrât davantage,
 et qu'on ne le réimprimât à Rouen ; mais je
 ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le
 réimprime en Hollande. Vous me demandez
 pourquoi je m'inquiète tant sur un livre auquel
 je n'ai nulle part , c'est qu'on me l'attribue ;
 c'est que par ordre du roi , le procureur
 général prépare actuellement un réquisitoire ;
 c'est qu'à l'âge de soixante et onze ans , malade
 et presque aveugle , je suis près d'essuyer la
 persécution la plus violente ; c'est qu'enfin je
 ne veux pas mourir martyr d'un livre que je
 n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que
 M. Polier , premier pasteur de Laufane , est
 l'auteur de l'article *Messie* ; ainsi c'est la pure
 vérité que ce livre est de plusieurs mains , et que
 c'est un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir sous
 mon nom , dans Paris , quelques lignes de cet
 ouvrage ? Enfin , mon cher maître , je vous
 remercie tendrement d'élever votre belle voix
 contre celle des méchans. Je vous avertis que
 je ferai très-fâché de mourir sans vous revoir.

N. B. Un abbé d'*Estrées* , jadis confrère
 de *Fréron* , a donné un *Portatif* au procureur
 général.

L E T T R E C X L V I I I.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

9 de novembre.

J'AI su par M. *Duclos*, mon cher et grand philosophe, qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'est vous, fans doute, qui m'avez rendu justice, et qui avez certifié que cet ouvrage est de plusieurs mains; recevez mes remercimens. Il est plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies; cependant je crois être parvenu à détromper un peu sa Majesté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'esprit moins juste et le cœur moins bienfaisant. Je ne fais si je vous ai mandé qu'un de ces *gens* disait qu'il ne ferait point content, s'il ne voyait pendre quelques philosophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philosophes si pendables. Il me semble qu'eux seuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que sans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemi de siècle en siècle.

— 1764. Eux seuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les sectes sont intolérantes autant qu'elles le peuvent. Les philosophes sont les médecins des âmes dont les fanatiques sont les empoisonneurs.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphorismes de médecine, en préférant le bonheur de servir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès sur le *Testament* prétendu du cardinal de Richelieu, qui n'est pas plus philosophique que les autres testaments.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de décision. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va passer quinze jours à la campagne ? C'est un homme plein d'esprit et de goût.

Je ne fais qui est le plus philosophe de lui, du roi de Prusse et de la czarine. On est étonné des progrès que la raison fait dans le Nord, et il faut espérer qu'elle rendra les hommes très-heureux, puisque sa rivale les a rendus si misérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre personne.

L E T T R E C X L I X.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de décembre.

MON cher philosophe, à la réception de votre billet, j'écris à *Gabriel Cramer*, et je lui remontre son devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me suis mêlé en aucune manière du temporel ; j'ai eu beaucoup de peine avec le spirituel, et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je respecte fort *Pierre Corneille* ; j'aime sa nièce, mais je suis pour ses tragédies ce que *la Couture* était pour les sermons ; il disait qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas, et dont je vous rendrai bon compte quand ils me seront parvenus. On gardera le secret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquisitoires sont trop occupés de finances pour brûler de la philosophie : c'était, comme je vous l'avais dit, cet honnête abbé d'*Estrées* qui avait été le premier délateur. Vous savez qu'il est généalogiste ; c'est une belle science,

— et dans laquelle on met souvent du génie.
 1764. Il était à la campagne en qualité de généalogiste et de poliffon, chez M. de *la Roche-Aymon*, dont la terre touche à celle du procureur général.

C'est là qu'il fit sa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint se faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté sur une haridelle; il se donna pour un descendant de *Gabrielle d'Estrées*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne suis pas bon généalogiste; il me fut fort mauvais gré de mon peu de respect: si on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma destinée.

Je vous embrasse, mon grand philosophe, avec bien de la tendresse.

L E T T R E C L.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

26 de décembre.

J'AI lu, mon cher philosophe, l'histoire de la *Destruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Pascal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un sujet si aride? Je ne connais rien de plus sage et de plus fort; vous êtes le prêtre de la raison qui enterrez le fanatisme. Ce monstre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe; il ne végète plus, et ne fait entendre ses sifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette ecclésiastique*. Dieu vous bénisse! Dieu vous le rende! Vous écrasez, en vous jouant, les molinistes, les jansénistes; vous faites le bien de l'Etat en rendant également méprisables les deux partis qui l'ont troublé. On va se mettre dans deux jours à l'impression. *Cramer* vous enverra incessamment ce que vous savez. On a lapidé les jésuites avec

— les pierres des décombres du Port-royal; vous
 1764. lapidez les convulsionnaires avec les ruines
 du tombeau du diacre *Pâris*, et la fronde
 dont vous lancez vos cailloux va jusqu'à
 Rome frapper le nez du pape.

Cher défenseur de la raison, *macte animo*,
 et passez joyeusement votre vie à écraser de
 votre main les têtes de l'hydre, sans qu'elle
 puisse, en expirant, nommer celui qui l'af-
 fomme.

Fin du Tome premier.

